

**Document établi par ANIMALIA**

**<http://vegane.blogspot.fr/>**

**J. ALLEN BOONE**

**Des bêtes  
et  
des hommes**

**Apprenez à communiquer  
avec les animaux et à les comprendre :  
ils vous enseigneront le vrai  
Sens de la Vie**

**Traduit de l'anglais par Dr Mary STERLING**

**Titre original :**

**KINSHIP WITH ALL LIFE**

**(A l'unisson de toute vie)**

Vivant comme nous le faisons, des jours kaléidoscopiques dans lesquels le désarroi, la méfiance, les conflits et la misère sont partout, il est significatif de noter que de plus en plus de personnes retrouvent l'assurance et la paix de l'esprit auprès d'êtres qui dépassent les frontières humaines. Elles se lient d'amitié, non seulement avec des favoris conventionnels tels que le chien, le cheval, le chat et les oiseaux, mais aussi avec les animaux sauvages, les serpents et les insectes.

Les hommes et les femmes du monde entier prennent conscience, avec acuité, de ce qu'un élément essentiel à la vie et au bien-être se meurt dans l'espèce humaine, menace de disparaître complètement. Cet élément a trait aux valeurs telles que l'amour... le désir... le désintéressement... l'intégrité... la sincérité... la loyauté envers ce que l'on a de meilleur en soi... l'honnêteté... l'enthousiasme... l'humilité... la bonté... le bonheur... la joie. La plupart des animaux possèdent encore abondamment ces avantages et, pour peu qu'on leur en donne l'occasion, aspirent à les partager avec l'homme.

A ce propos, il est intéressant de rappeler que les peuples de certaines époques anciennes semblent avoir été de grands virtuoses en l'art de vivre, étant particulièrement maîtres dans la science délicate des rapports harmonieux avec toutes choses, les animaux inclus. Ces peuples reconnaissaient l'inséparable unité du créateur et de la création. Ils savaient se fondre en la Présence, Puissance universelle. Dessein unique, qui se meut éternellement derrière toutes choses, en toutes choses et à travers toutes choses. Pour ces anciens, la vie était une parenté dans laquelle rien n'était sans signification, sans importance, et de laquelle rien ne pouvait être exclu. Ils se refusaient à dresser des barrières entre le minéral et le végétal, entre le végétal et l'homme, ou entre l'homme et la grande Cause Première qui anime et gouverne toutes choses. Toute chose vivante était considérée comme un partenaire dans une entreprise universelle ; chacun ayant une contribution individuelle à faire au bien général, qu'il était seul à pouvoir apporter. Tout vivait pour tout le reste, à chaque instant et en toutes circonstances.

C'était le temps où "la terre entière ne parlait qu'un unique langage... et tout était une grande concorde". Les humains, les animaux, les serpents, les oiseaux, les insectes - tous avaient un commun langage. Au moyen de ce langage, tous étaient à même d'exprimer librement leurs pensées et leurs sentiments sur des sujets d'intérêt commun. Au moyen d'une sagesse divine, ils pouvaient raisonner ensemble pour le bien commun, le bonheur commun et la joie commune. De toute évidence cela était si simple et faisait si naturellement partie de la vie quotidienne que cela ne faisait pas plus d'explication que le fait de respirer. Quelle que soit la façon dont on considère cet

antique phénomène de la parenté, il est évident qu'à une certaine époque sur terre, toute chose vivante était à même d'être en correspondance rationnelle avec tout le reste de la création, et non seulement entre eux, mais aussi avec le Plan cosmique.

Pouvons-nous, "modernes humains", retrouver ce langage universel apparemment perdu ? Pouvons-nous, par ce moyen, apprendre à vivre en bonne intelligence, non seulement avec les membres de notre propre espèce, mais aussi avec les autres créatures ? Je le crois. Et pour le soutenir j'ai relaté dans les pages qui suivent les histoires vécues d'un grand nombre de rapports inhabituels avec des animaux, des reptiles, des insectes et même des bactéries. Aucune de ces aventures ne fut projetée ou attendue. Elles se manifestèrent selon le déroulement plein de grâce de la vie. Je commence par l'histoire d'un chien, grande vedette de cinéma, qu'on appelait Cœurvaillant (Strongheart).

En lisant ces récits vous verrez que chaque fois que j'ai été suffisamment humble et prêt à permettre à un être qui n'était point humain de m'instruire, ces amis à quatre, à six pattes ou sans pattes du tout, partagèrent avec moi une sagesse sans prix. Ils m'apprirent que la parfaite compréhension et la coopération parfaite entre l'humain et les autres formes de la vie sont certaines lorsque l'humain remplit vraiment la part qui lui revient.

Et ceci a enrichi et élargi ma vie à tel point, m'a ouvert de nouvelles régions, pleines de charme, à explorer, que je me sens obligé de partager au moins un peu de ma joie avec autrui.

J. ALLEN BOONE

*Hollywood, Californie*

## **Préface à l'édition française**

Cher Lecteur,

Voici un livre qui va vous donner à réfléchir ; un livre qui peut, si vous le voulez, transformer votre vie.

Il va vous ouvrir un monde nouveau et merveilleux, vous révéler toute une gamme de valeurs nouvelles, insoupçonnées peut-être et pourtant éternelles.

Tout en nous remplissant d'une humilité bienfaisante comme la rosée qui revigore les plantes desséchées, il nous apporte un enrichissement infini, une joie inépuisable.

Et moi, qui ai le privilège de l'avoir traduit, je vous l'offre, afin qu'ensemble, nous nous hâtions de construire partout des "Ponts du Cœur".

Mary STERLING

# CHAPITRE 1

## Météore à quatre pattes

De toutes les sensations produites dans le monde coloré du théâtre, peut-on surpasser celle que fit le célèbre berger allemand Cœurvaillant ? S'imposant soudain, tel un météore, à l'attention du public, il devint la première vedette d'Hollywood, faisant salles combles. Pendant plus de trois ans il fut l'objet le plus admiré, le plus aimé, porté aux cimes du cinéma. Puis, toujours avec la rapidité du météore, il disparut de la scène terrestre et de la vue humaine, laissant des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, ses admirateurs fervents, dans toutes les parties du monde.

Si vous avez eu la bonne fortune de voir Cœurvaillant dans quelques-uns de ses films, le seul rappel de son nom évoquera pour vous des souvenirs émus. Vous vous rappellerez un grand chien magnifiquement bâti qui accomplissait des choses presque incroyables et qui les faisait avec une intelligence et une aisance quasi inexplicables. Si vous ne le vîtes jamais au cinéma, il est encore temps de le connaître, à cause des grandes choses qu'il continue de partager avec nous au-delà du temps, de l'espace et du phénomène de la mort lui-même.

Cœurvaillant vint à Hollywood à la suite d'une idée conçue par deux personnalités très en vue du monde du théâtre : Jane Murfin, auteur distingué de pièces de théâtre et de scénarios pour le cinéma, et Larry Trimble, metteur en scène et directeur de théâtre. Larry n'avait pas son pareil pour comprendre et se faire comprendre des animaux sauvages et domestiques et pour obtenir d'eux qu'ils travaillent devant les caméras. L'idée de Jane et de Larry était de rechercher dans le monde entier un chien exceptionnel, de le ramener à Hollywood et d'en faire la vedette d'une série de films dramatiques. On s'était déjà servi de chiens au cinéma, mais il s'agissait à présent d'une grande production pour laquelle on envisageait une publicité monstre.

Ils finirent par se décider, à cause de sa beauté, de sa taille et de ses talents, en faveur de Cœurvaillant dont le nom de chenil en Allemagne avait été Etzel von Oerengen. Il provenait d'une longue lignée de chiens de berger, soigneusement élevés, extrêmement capables, dont tous avaient gagné force décorations, non seulement pour leur plus belle apparence mais aussi pour leur capacité au travail en tant que chiens de police et de guerre. Le père de Cœurvaillant était le champion international Nores, et le seul chien qui fut jamais capable de le battre en compétition ouverte fut son fils Cœurvaillant.

Cœurvaillant était le vivant rêve d'un amateur de chiens, possédant à la perfection toutes les qualités qu'un animal de son espèce doit avoir : il était

puissamment bâti, de capacités peu communes et absolument dénué de peur. Son poids oscillait entre 115 et 125 livres et cependant il se mouvait avec une rapidité et une agilité surprenantes. Il le fallait afin qu'il puisse accomplir le travail policier et militaire qu'on attendait de lui.

Il arriva donc à Hollywood pour chercher fortune dans le cinéma, ce grand berger allemand, champion célèbre dans son pays, mais pratiquement inconnu de ce côté de l'Atlantique, sauf des rares personnes qui, pour des raisons professionnelles, surveillaient les gagnants des expositions canines à travers le monde. Cœurvaillant traversa les Etats-Unis, de New York à Los Angeles, comme tous les autres chiens, dans le compartiment des bagages. Aucune personne d'importance ne l'attendait à son arrivée, ni journalistes, ni photographes. Sans cérémonie, il fut tiré du compartiment à bagages, mis dans une voiture ordinaire et emmené dans un studio de Hollywood où l'on procéda à des essais avec lui. Aucun des membres de la colonie du film ne savait qu'il devait arriver, et s'en serait peu soucié s'il l'avait su, la présence de chiens dans le cinéma à cette époque étant monnaie courante.

Un peu plus d'une année après, Cœurvaillant fut à nouveau placé dans un train, mais, cette fois, pas dans le fourgon à bagages. Avec tous les honneurs possibles, il fut escorté à travers une foule d'admirateurs enthousiastes et placé dans un wagon spécial sur le meilleur train en partance de Los Angeles. Il était entouré d'un manager, d'un valet, d'un agent de presse et d'un représentant spécial des chemins de fer venu pour s'assurer qu'en toutes choses, le meilleur, et le meilleur seulement, lui serait offert.

A la demande nationale, Cœurvaillant faisait une tournée à travers le pays. D'une côte à l'autre, les journaux, les magazines, la radio et les signalisations électriques proclamèrent au monde entier qu'une nouvelle et sensationnelle étoile était apparue dans les cieux du cinéma, et que cette étoile était un chien dont le nom était Cœurvaillant.

A chacun des arrêts du train les foules étaient présentes pour acclamer la nouvelle célébrité, dans les villes où il devait paraître au théâtre, des citoyens d'honneur lui firent un accueil officiel et accrochèrent à son cou "les clés de la ville" ; on le conduisit ensuite au meilleur hôtel où l'on avait préparé les appartements des hôtes de marque, pour lui et pour sa suite.

Cette vague de popularité était le résultat d'un film, écrit par Jane Murfin et mis en scène par Larry Trimble, intitulé "L'appel Silencieux" dans lequel Cœurvaillant tenait le premier rôle avec, pour partenaires, dans les rôles secondaires une pléiade d'acteurs célèbres à Hollywood. La nouveauté de cette production, l'impulsion

dramatique et émotionnelle de l'histoire, des extérieurs sauvages et l'irrésistible attrait du grand chien avaient fait de ce film un succès sans précédent.

Le succès de "L'appel Silencieux" plongea dans l'agitation tous les producteurs de Hollywood ; tous voulaient tourner des films dont les vedettes seraient des chiens. D'autres bergers allemands furent amenés d'Allemagne, on parla de "trouvailles sensationnelles" dans notre pays même, et tous furent dépêchés à Hollywood, vedettes présumées. Mais l'incomparable Cœurvaillant était infiniment supérieur à tous, par sa beauté, son caractère, ses talents et par l'attrait qu'il exerçait sur le public.

A la suite de "L'appel Silencieux", il y eut d'autres films, "Brown du Nord", "Le Maître de L'Amour" et le "White Fang" (Croc Blanc) de Jack London, dans lesquels Cœurvaillant joua le premier rôle ; ces rôles avaient été faits à sa mesure par Jane Murfin et lui permirent de démontrer comme jamais, à quel point un chien peut être merveilleusement intelligent et capable, lorsqu'il est compris et convenablement assisté. Et chaque fois qu'un nouveau film "sortait", des milliers de spectateurs enthousiastes venaient s'ajouter à l'armée des admirateurs de Cœurvaillant. Sa célébrité s'étendant à toutes les parties du monde dans lesquelles passent les films, Cœurvaillant devint l'attraction Numéro Un du monde du cinéma, la plus brillante des étoiles de Hollywood, le monarque incontesté. Mais il resta un chien dont la plus grande ambition était de servir et de donner de son mieux.

## CHAPITRE 2

### Bonhomme Vendredi

Au point culminant de toute cette gloire il y eut une interruption dans la vie agitée de Cœurvaillant, interruption provoquée par la nécessité de mettre de nouvelles productions au point. Il fallut que Larry Trimble et ses assistants quittent temporairement la Californie et Cœurvaillant s'en alla vivre chez Jane Murfin. Mais Jane fut mandée d'urgence à New York pour participer à la mise en scène de ses pièces à Broadway. Il s'ensuivit un grave problème : que faire de leur illustre compagnon à quatre pattes tandis qu'elle et Mr. Trimble seraient absents ?

Il fallait à Cœurvaillant une sorte de "Bonhomme Vendredi", quelqu'un qui serait pour lui un combiné de compagnon, de valet, de cuisinier, de chauffeur, de secrétaire et d'audience privée. Cet honneur me fut conféré. En considération du fait que je ne savais à peu près rien des chiens, n'en ayant aucune expérience, cette assignation fut aussi surprenante pour moi qu'elle dut l'être, j'en suis sûr, pour Cœurvaillant. Mais Jane Murfin et Larry Trimble étaient de vieux et chers amis, ils se trouvaient devant une impasse, de mon côté j'avais beaucoup de loisirs et une grande inclination pour semblable aventure.

Faire connaissance face à face, pour la première fois, avec Cœurvaillant en personne, allait être tout à fait extraordinaire. Je l'avais observé dans tous ses films de l'œil professionnel d'un écrivain et d'un producteur de films. Mais, jusqu'à notre rencontre, je ne m'étais point rendu compte à quel point il était majestueux, impérieux, et même redoutable. Il ne me serait pas plus venu à l'idée de me baisser pour lui caresser la tête que je n'aurais osé le faire au Président des Etats-Unis.

L'homme qui amena Cœurvaillant à notre lieu de rendez-vous parlait au chien comme s'il n'avait pas été un animal mais un être humain intelligent. Cœurvaillant fut mis au courant de cette situation d'urgence, on lui dit qui j'étais, comment je gagnais ma vie et pourquoi je me trouvais là. On lui dit que, jusqu'à nouvel ordre, nous devions, lui et moi, vivre de compagnie et faire de notre mieux l'un pour l'autre.

Cœurvaillant écouta avec grande attention, donnant l'impression qu'il comprenait tout ce qu'on lui disait. De temps en temps il tournait la tête dans ma direction et me regardait de haut en bas, comme pour voir si son propre examen concordait bien avec ce qui lui était dit. Puis il me fut donné une liste de recommandations, l'extrémité d'une laisse bien patinée fut placée autour du cou de Cœurvaillant, l'autre dans ma main et la cérémonie prit fin.

Cœurvaillant et moi partîmes pour la petite maison dans les collines de Hollywood qui était mon foyer. Tout en marchant, je me mis à lire la liste des instructions qui m'avait été remise. Il m'y était dit de quoi et quand je devais nourrir mon nouvel ami, que j'avais à le baigner et à le brosser et quel était l'exercice qu'il devait prendre tous les jours. On me conseillait de le traiter exactement comme j'aurais traité un être humain intelligent. En aucune circonstance je ne devais lui parler de haut, lui parler charabia comme aux bébés, ou lui dire quoi que ce fût avec mes lèvres que je ne pensais point sincèrement dans mon cœur. Et les instructions s'achevaient sur la recommandation, apparemment sérieuse, d'avoir à lui faire tous les jours une lecture qui en vaille la peine. Lorsque nous arrivâmes à la maison, je tournai la clé dans la serrure de la porte d'entrée, mais avant de pouvoir aller plus avant, je fus poussé de côté par Cœurvaillant qui referma ses puissantes mâchoires sur le bouton de cette porte, le tourna, ouvrit et entra comme s'il était le maître de céans. Je le suivis tout bête, me demandant ce qu'il plairait à Son Altesse à Quatre Pattes de faire ensuite : il lui plut d'inspecter la maison tout entière, comme l'aurait fait un inspecteur de police chevronné qui aurait voulu s'assurer de ce qui se passait sous mon toit. Il examina soigneusement chaque pièce, chaque fenêtre, chaque entrée et chaque meuble. Il ouvrit la porte des placards, y inséra au moins la moitié de sa personne afin d'y regarder et d'y renifler, puis en sortit fermant derrière lui la porte.

Pendant ce temps je me tenais près de la porte d'entrée. Pas une fois il ne m'accorda la moindre attention, et je ne savais pas le moins du monde ce que je devais faire ou ne pas faire dans cette situation. J'avais supposé qu'un chien aussi bien dressé et plein d'expérience attendrait que moi, "son supérieur", lui dise ce qu'il avait à faire et à quel moment il devait le faire.

Je ne pensais pas du tout qu'il prendrait le commandement et qu'il agirait à sa guise. Comment allions-nous pouvoir nous entendre sur les bases qu'il semblait inaugurer ?

Cœurvaillant termina enfin son inspection de mon logis. D'un pas militaire il avança vers l'endroit où je me tenais, et donnant à ma main un bref coup de langue, sortit pour inspecter le terrain autour de la maison. J'interprétai la léchée comme le signe de sa satisfaction relativement à la maison et à son agencement, du moins pour le moment. Mais je ne savais pas ce qu'il pensait de moi et de nos rapports ni comment je devais "prendre soin" de lui. Cependant tout en ignorant les réponses à ces questions, je sentais intuitivement que Cœurvaillant les connaissait probablement et que, d'une manière ou d'une autre, il parviendrait sans doute à m'en aviser.

Et, pour la première fois, je compris à quel point un humain peut être sot en présence d'un animal intelligent.

## CHAPITRE 3

### Faire connaissance

Quand vint l'heure du coucher, la question se posa de savoir où Cœurvaillant coucherait. Toutes ses activités diurnes étaient soigneusement indiquées sur ma liste, mais personne ne m'avait dit où il avait coutume de dormir. Une figure si importante du monde du théâtre et du cinéma ne pouvait pas, me semblait-il, dormir sur le sol comme un chien ordinaire, sur une vieille couverture. Mais enfin, c'était ou le sol ou lui faire partager mon lit. Après mûre réflexion, je me décidai à lui offrir mon lit.

Ayant revêtu mon pyjama, je me glissai dans le fond du lit, laissant le reste à Cœurvaillant ; ce reste comportait tous les avantages, la vue la meilleure, c'était, en fait, le côté d'entrée et de sortie officiel de mon lit. Cœurvaillant avait regardé avec attention tout ce que je faisais. Sans doute s'attendait-il à pareilles dispositions car il sauta sur le lit, m'apparaissant, dans la lumière atténuée de la chambre, presque aussi grand qu'un cheval. Pendant quelques secondes il me fixa, puis il se mit à tourner en rond en un cercle étroit, comme s'il écrasait une herbe invisible afin d'en faire une couche convenable.

Lorsque cette herbe imaginaire fut aménagée à sa satisfaction, il s'y laissa tomber. Mais tout n'allait pas très bien car il se releva et se remit à tourner en rond et à écraser, mais cette fois dans la direction opposée. Enfin, satisfait, il se laissa à nouveau choir, poussa un profond soupir et ne bougea plus. Supposant qu'il était définitivement installé pour la nuit, j'éteignis la lumière et poussai, moi aussi, un soupir. Les aventures de la journée étaient terminées, du moins je le pensais.

Vers minuit, alors que le voisinage était silencieux, comme tout voisinage respectable devait l'être à cette heure, il se produisit de grands bruits dans la rue, comme ceux du pot d'échappement d'une automobile ; mais Cœurvaillant les interpréta évidemment comme étant ceux d'une mitrailleuse, et il avait été entraîné à faire, en pareil cas, certaines choses bien déterminées. Ses 125 livres se mirent en mouvement ! En sortant de son côté du lit il me catapulta hors de mon côté sur le sol.

Je me remis au lit, et quelques instants plus tard, Cœurvaillant revint de la pièce à côté, ayant déterminé qu'il s'agissait d'une fausse alerte. Il s'élança à nouveau sur le lit, refit quelques cercles puis se coucha, son arrière-train là où aurait dû être sa tête, sa tête vers le pied du lit. Je le priai de se retourner, ce qu'il fit, mais avec beaucoup de répugnance.

Une heure plus tard, un nouveau bruit se produisit dehors. Cœurvaillant se remit en action et, une nouvelle fois, je me trouvai par terre. Par mesure de protection

partielle, ne sachant que faire autrement, je poussai le côté du lit que j'occupais, contre le mur. Lorsque Cœurvaillant revint après une seconde fausse alerte, il se recoucha la tête vers le pied du lit. A nouveau je le priai de se retourner, à nouveau il obéit mais visiblement à contrecœur.

A l'aurore, un bruit au-dehors se fit encore entendre et, à nouveau, Cœurvaillant fonça hors du lit pour aller voir ce qui se passait. Cette fois-ci je ne fus point projeté sur le sol, il m'écrasa simplement contre le mur. Je commençai à trouver l'aventure mauvaise, surtout lorsque, pour la troisième fois, le chien vint se coucher la tête tournée vers le pied du lit. Il avait beau être l'idole de millions d'individus, en ce moment il était pour moi parfaitement odieux. Et je me mis à regretter d'avoir fait sa connaissance.

Sans cérémonie je lui ordonnai de quitter mon lit. Il sauta à terre, se retourna et se mit au garde-à-vous. Assis sur le bord du lit je le fixai, furieux.

"Ecoute, Cœurvaillant" ; lui dis-je, "j'en ai assez d'être projeté hors de mon lit. Il faut que cela finisse. Tu comprends ? De plus, il faut aussi mettre fin à cette façon que tu as de dormir, malgré mes vœux et mes ordres, la tête en bas."

Cœurvaillant se tenait dans une calme dignité, regardant mon visage sans sourciller, son visage à lui avait une expression énigmatique. Je continuai ; "Que cela nous convienne ou non, il faut que nous vivions ensemble toi et moi. Franchement je n'y tiens pas, mais je n'y peux rien. Je veux bien encore admettre que tu te précipites hors du lit lorsque tu entends des bruits suspects, eu égard au fait que tu es un chien policier. Mais que tu dormes avec le train arrière à la place de la tête, cela, non, je ne le supporterai pas."

A ce moment Cœurvaillant s'approcha soudain, emprisonnant entre ses mâchoires la manche de mon pyjama, il me tira doucement mais fermement vers le pied du lit. A peu de distance de l'extrémité du lit, se trouvaient de vieilles fenêtres assez peu solides, recouvertes de longs rideaux. S'emparant du bout d'un de ces rideaux, Cœurvaillant le tira, le maintint relevé quelques secondes, puis le laissa retomber. Il se mit ensuite à aboyer, en balançant rythmiquement sa tête entre les fenêtres et moi.

S'il s'était exprimé dans l'anglais le plus pur, il n'aurait pu me dire plus clairement ce qu'il voulait que je sache ; que, lorsqu'il se couchait pour se reposer, temporairement ou pour dormir la nuit, il voulait toujours avoir son train avant - ses yeux, son nez, ses oreilles et ses mâchoires - dans la direction d'un danger possible.

Si le danger entrait, sous la forme humaine, il pouvait alors entrer en action sans perdre le temps de se retourner. Et, incontestablement, ces vieilles fenêtres mal jointes étaient susceptibles de permettre des entrées fâcheuses.

Cœurvaillant avait sauté hors du lit pour voir ce qu'étaient ces bruits insolites, il s'était couché à l'envers, non pour son plaisir, mais pour monter bonne garde sur moi, comme on le lui avait enseigné. Tandis que je m'en rendis compte, je sentis sourdre en moi une humilité inconnue. Et nous adoptâmes un compromis en tournant le lit de manière à ce que nos deux têtes soient en direction des fenêtres.

## CHAPITRE 4

### Etonnement

Cœurvaillant fut si content de cet arrangement qu'il gratifia mon visage de deux coups de langue ; poussant un soupir profond, il se détendit comme s'il eut été une vieille chemise jetée au panier à linge, et, sereinement, il s'endormit.

Mais moi je ne dormis point. L'étonnement me tenait éveillé. J'avais parlé à Cœurvaillant mon langage propre, un langage de pensées et de sentiments enchâssé dans des symboles de sons humains. Et il avait été capable de comprendre ce que je lui disais. Puis il m'avait répondu dans sa langue à lui, une langue faite de sons simples et de pantomime, qu'apparemment, il sentait que je pouvais suivre sans trop de difficulté. Cœurvaillant m'avait parfaitement compris, puis, avec la pénétration de sa profonde sagesse canine il avait fait en sorte que je le comprenne à mon tour.

Pour la première fois, j'étais conscient d'être en correspondance rationnelle avec un animal. Avec l'aide et la direction patiente du chien, nous avons pu nous communiquer réciproquement notre état d'esprit, échanger nos points de vue et résoudre ainsi une difficulté qui menaçait de troubler nos rapports. Sa sagesse innée avait dépassé mon raisonnement intellectuel en tout point. Je me rendis compte que je savais bien peu de choses sur les capacités mentales d'un chien et sur son habileté à les exprimer d'une manière pratique.

J'avais eu le privilège d'observer un animal agissant de sa propre initiative, mettant à exécution des qualités de penser indépendantes... de raisonnement clair... de bon jugement... de prévoyance... de prudence... de bon sens... On m'avait appris à croire que ces qualités appartenaient plus ou moins exclusivement aux membres de l'espèce humaine, ou plutôt aux "membres instruits" de notre espèce. Et je me trouvais en présence d'un chien qui en débordait !

Pendant des heures je restai étendu, écoutant la respiration profonde, régulière de Cœurvaillant, essayant de résoudre cette énigme. Mais plus j'y travaillais, plus cela me paraissait déconcertant. Le jour venu, tandis qu'il sommeillait toujours paisiblement, j'étais toujours entouré de points d'interrogation et je retournais dans mon esprit toutes sortes d'idées relatives aux animaux en général et aux chiens en particulier. Une chose était claire, j'avais à prendre soin de quelque chose de beaucoup plus grand, de beaucoup plus significatif qu'un chien au sens où j'étais accoutumé de considérer ces bêtes. Et je compris que l'important pour moi était de

connaître non pas tellement ce que pouvait le corps physique de Cœurvaillant, mais plutôt ce qu'était son incarnation invisible, c'est-à-dire ses pensées, ses sentiments, son caractère.

Il me vint à l'esprit que si je devais entretenir des rapports rationnels avec ce surprenant animal, il me faudrait commencer par faire deux choses importantes à la fois : d'abord découvrir tout ce que je pouvais sur le compte de Cœurvaillant en tant qu'entité mentale ; ensuite, essayer, par tous les moyens possibles, de découvrir comment nous étions en rapport en tant qu'expressions individuelles de la vie dans un univers hautement intelligent.

Il m'apparut que ce "quelque chose" qui pouvait bien s'épeler avec un "Q" majuscule, nous avait déjà reliés, Cœurvaillant et moi, en une inséparable parenté, bien qu'il marchât à quatre pattes et moi seulement sur deux, et quoique, selon la croyance humaine populaire, ce chien et moi paraissions être si peu parents à tant de points de vue.

Mais comment, me demandai-je, s'y prend-on pour résoudre de tels mystères de parenté entre soi et un chien ? Qui, ou que consulter pour être convenablement dirigé ? Ou bien est-il plus sage de faire de telles explorations seul, en suivant ses propres directives intérieures ?

## CHAPITRE 5

### Tenir compagnie

Il n'est point facile de savoir être le compagnon d'un chien qui est une célèbre vedette de cinéma. Ici la difficulté était Cœurvaillant lui-même. Il était trop mystérieux, trop sûr de soi, trop capable, trop "vache sacrée" pour moi dont la connaissance des chiens était limitée. Ce qui était à ma portée c'était un spécimen plus ordinaire, un chien, par exemple, venu de la fourrière qui, non seulement avait besoin d'un ami, mais qui se trouverait, sans cet ami, en danger de subir le sort des animaux perdus.

Cœurvaillant était l'animal le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu. Il était particulièrement distingué par ses processus pensants, par la façon dont il raisonnait les choses, parvenait à ses propres conclusions et puis traduisait ses conclusions en action pratique sans le secours humain. Une telle indépendance, une telle sagesse chez un chien étaient difficiles à admettre, même pendant qu'on en observait l'opération.

Cœurvaillant recevait de nouveaux jouets que lui envoyaient ses admirateurs de toutes les parties du monde, et il aimait beaucoup jouer avec eux. Lorsqu'il en avait envie, il ouvrait le placard qui les contenait, les regardait pendant quelques instants, puis il en choisissait un avec ses dents, sortait du placard à reculons, fermait avec soin la porte, emmenait le jouet au jardin et s'en amusait. Lorsqu'il en avait assez, il rentrait son jouet, ouvrait la porte du placard, plaçait le jouet exactement à l'endroit où il l'avait pris et s'en allait, ayant soigneusement refermé la porte.

S'il me voyait commencer un travail - faire le lit, le ménage, bouger des meubles, laver la voiture ou jardiner - il insistait pour me venir en aide, se servant de ses mâchoires au lieu des mains et m'aidant toujours efficacement.

J'avais été autorisé à prendre complètement en charge Cœurvaillant et à diriger toutes ses activités privées ou publiques, mais il se mit en devoir de renverser cet ordre des choses quelques minutes après notre rencontre : il prit soin de moi comme s'il avait été l'humain et moi le chien. Sa formation, naturellement, avait comporté des travaux de police et de guerre, de sorte qu'il avait l'habitude de prendre en charge gens et choses. Et du fait de sa force physique et de ses records de combat, on n'était point tenté d'en disputer avec lui. Il m'accepta de bonne grâce en tant que compagnon provisoire, comme on le lui avait ordonné, mais il donna sans cesse l'impression de me prendre, en réalité, en charge et que l'acceptation de sa part de quelque autorité dont je fisse preuve, n'était que concession temporaire.

J'avais toujours considéré que j'étais en droit de m'aller coucher et de me lever à l'heure qu'il me plaisait pourvu, bien entendu, que ce choix ne fut point contraire à mes devoirs, mais Cœurvaillant n'approuva pas cette attitude, probablement à cause de sa stricte formation militaire en Allemagne.

Il avait coutume de sauter hors du lit à six heures précises chaque matin, plein d'énergie, de spontanéité et d'enthousiasme. Il n'était pas besoin de le faire sortir ; il ouvrait lui-même toutes les portes et s'en allait. Il y avait, entre la chambre à coucher et la salle de séjour une vieille porte, qui, de temps à autre lui résistait. Il considérait cela de toute évidence comme un affront.

Sa gorge émettait des sons menaçants, il refermait ses puissantes mâchoires sur la poignée et, jetant tout le poids de ses 125 livres dans son effort, il soulevait la vieille porte hors de ses gonds.

Avant qu'une heure ne passât il revenait à toute allure dans la chambre à coucher, surchargé d'air frais, de vitalité et d'énergie, puis il se mettait à aboyer dans ma direction pour m'aviser qu'il était l'heure de me lever et de m'agiter, particulièrement en vue de préparer le déjeuner. Si je ne répondais pas, il arrachait les draps et les couvertures du lit et les traînait à l'autre bout de la pièce. S'il n'obtenait pas de résultat, il s'emparait de mes pyjamas et tirait dessus jusqu'à ce que, soit moi, soit un fragment de pyjama le suive. Le soir, lorsqu'il avait décidé que j'avais assez veillé, il se mettait à aboyer et à tirer sur mes vêtements afin de m'informer officiellement qu'il était temps que je quitte ce que je faisais pour m'aller coucher. S'il se trouvait que j'eusse en main un livre, il me le retirait souvent, courait dans la pièce voisine et le laissait tomber sur le lit pour me faire comprendre que là était ma place, jusqu'à nouvel ordre de sa part.

Comme presque tous les chiens et aussi tous les enfants dont le développement naturel n'a pas été contrarié, Cœurvaillant était passé maître dans l'art de vivre pleinement et complètement dans le moment présent. Il savait tirer de l'occasion, de la circonstance immédiates, le maximum d'intérêt et de plaisir. Même lorsqu'il paraissait dormir, cette magie, de toute évidence, se poursuivait car son corps vibrait, sautait, frémissait tandis qu'il participait à toutes sortes d'aventures dans le royaume de sa propre imagination.

Il était clair que Cœurvaillant était persuadé que la vie est faite pour être vécue et partagée aussi pleinement que possible et que le monde n'est point une arène mais un terrain de jeux. Et il se mit en devoir de me montrer comment nos rapports pouvaient se transformer en de perpétuelles vacances. Une partie de ces vacances se déroulait à la maison, le reste se passait à explorer la campagne. Les vacances à la maison résultaient des devoirs que l'on ne pouvait éviter et, tandis que je m'en

chargeais, Cœurvaillant se divertissait. Il avait compris que je ne devais pas être dérangé lorsque je travaillais à mon bureau et se gardait bien de le faire intentionnellement. Pourtant il m'interrompait sans cesse, parce que je ne résistais pas à la tentation de l'observer, lui et les choses intéressantes qu'il faisait de son propre chef.

Au cours de ses sessions à la maison, Cœurvaillant se donnait la comédie. Il en était le metteur en scène, le directeur, l'acteur, l'auteur et le public tout à la fois, et il ne s'ennuyait jamais. Si cela se produisait il passait à autre chose. Les seuls autres êtres vivants avec lesquels il partageait ses passe-temps étaient les insectes. Ceux-ci le fascinaient et l'enchantaient. Chaque fois qu'il en voyait un ramper le long du sol, il le suivait avec la plus intense et la plus amicale curiosité, essayant de découvrir où ce petit être se rendait et ce qu'il allait faire une fois arrivé.

Mais peut-être la plus inoubliable comédie qu'il se donnait était-elle celle pour laquelle il se servait d'un vieux soulier que nous avons trouvé au cours de nos promenades et qu'il affectionnait particulièrement. Il exécutait autour de ce soulier des figures de danse à quatre pattes comme si cet objet était une sorte de symbole que seul il savait interpréter ; et dans ces représentations dramatiques, le vieux soulier semblait représenter tout ce que Cœurvaillant aimait ou détestait. Et en jouant dans mon jardin avec cette vieille chaussure, avec moi pour seul spectateur, il donnait une représentation aussi magnifique que devant les caméras ou les salles pleines d'admirateurs enthousiasmés.

## CHAPITRE 6

### Lecteur des pensées

Plus les jours se suivaient dans notre retraite au milieu des collines de Hollywood, loin des lieux de parade des dieux et des déesses du monde du cinéma ; loin des renards de la publicité et des bruits incessants des sirènes de cette publicité, plus Cœurvaillant m'apparaissait merveilleux et incompréhensible. Cette partie de son individu avec laquelle je dormais, mangeais, marchais et jouais était relativement facile à comprendre. Il en était autrement de son individu mental, de cet invisible et mystérieux individu qui fonctionnait si efficacement derrière son apparence physique et qui lui permettait d'accomplir des choses si extraordinaires.

Puis, un jour, il se produisit quelque chose qui donna à nos rapports un tour tout à fait nouveau, une signification nouvelle. Ce fut par un très beau matin de printemps qui faisait suite à plusieurs jours de pluie. Le vent qui venait de l'océan pacifique était chargé d'un vivifiant goût de sel tandis que du désert, en direction opposée, venait un chaud parfum de sauge. Ce n'était pas le jour de rester assis à un bureau pour frapper sur une machine à écrire ; il ne pouvait non plus être question de goûter un temps pareil à travers des portes et des fenêtres, même ouvertes.

"Aurai-je le courage de terminer mon travail ?" me demandai-je, "Ou bien ferai-je avec Cœurvaillant une escapade dans les collines pendant le reste de la journée ?" Sans discuter plus longtemps, je pris ce dernier parti.

Quelques secondes après que cette décision eut été prise, la porte d'entrée de service fut violemment ouverte et Cœurvaillant entra précipitamment, frénétiquement agité. Dérapant vers l'endroit où j'étais assis, il lécha brièvement une de mes mains, se précipita dans la chambre à coucher et en sortit presque immédiatement avec un vieux sweater que j'arborais pour nos randonnées. Puis il repartit pour la chambre à coucher et revint avec mes blue-jeans. Vinrent ensuite un de mes souliers de marche, puis l'autre et enfin ma canne irlandaise. Il déposa soigneusement tous ces objets à mes pieds. En cinq incursions dans la chambre, rapidement exécutées, il m'avait apporté tout ce dont j'avais besoin pour notre promenade. Puis, sortant, tournant et aboyant de toutes ses forces, il me fit comprendre qu'il convenait de se mettre immédiatement en route, et plus vite encore si possible.

Je le regardais stupéfait. Comment ce chien savait-il que j'avais changé mes projets et que je me disposais à l'emmener faire une promenade ? Aucune communication extérieure n'avait eu lieu entre nous. En fait, je ne savais pas exactement où il était depuis plusieurs heures. Dans ce que je croyais être le secret de

mon esprit, j'avais subitement changé d'intention et voilà qu'il apparaissait, de toute évidence, au courant de ce changement.

Tard dans la nuit, Cœurvaillant et moi nous errâmes dans la campagne ; il cherchait l'aventure et je le suivais, aussi étourdi intellectuellement et déconcerté que je ne l'avais jamais été de ma vie.

Tandis que nous nous rapprochions de la maison, il me vint à l'esprit que Cœurvaillant lisait mes pensées depuis notre rencontre, mais que je n'avais eu ni la sagesse ni assez de vivacité d'esprit pour m'en rendre compte auparavant. Et je me souvins des très nombreuses fois où Cœurvaillant avait, sans aucun doute, compris mes intentions et mes projets avant que je n'aie pu les mettre à exécution.

"Comment s'y prend-il ?" me demandai-je à maintes et maintes reprises tout en le suivant sur la piste. Cette capacité pour lire les pensées est-elle innée et naturelle à tous les chiens, peut-être à tous les animaux, ou bien est-ce un don spécial à un chien comme Cœurvaillant et que quelqu'un lui a appris à exprimer ? Je retournais tout cela en mon esprit sans trouver de réponse satisfaisante ; je ne trouvais rien, si ce n'était la preuve indéniable que ce chien pénétrait mon esprit et y lisait avec aisance et exactitude quand il le voulait.

Je me mis à lire d'innombrables livres sur les chiens. J'y appris bien des choses relatives à la sélection, à l'élevage, à l'entraînement et aux soins à donner, aux expositions canines, à la vente des chiens aux meilleures conditions, mais aucun de ces ouvrages ne m'apprit comment Cœurvaillant était capable de lire ma pensée. Ici et là, un auteur semblait se diriger dans cette voie d'une manière générale, mais il ne tardait pas à dévier pour étudier le chien comme un spécimen biologique et citer sa valeur marchande telle qu'elle est fixée par les professionnels de la question.

Ces livres ne parlaient que des effets physiques plutôt que des causes mentales provoquant ces effets. Ce que je recherchais, c'était quelqu'un qui puisse m'expliquer la mentalité du chien, qui m'enseigne ce que c'est que ce charme invisible et mystérieux qui nous les rend si attachants.

Aucun des auteurs que j'avais consultés ne semblait penser que cela fut si important. Alors, je me mis à consulter en personne toutes sortes d'experts, amateurs et professionnels, depuis les voleurs de chiens jusqu'aux juges des expositions internationales. Presque tous avaient eu des expériences au cours desquelles des chiens avaient lu dans leurs pensées aussi facilement, aussi correctement que Cœurvaillant dans la mienne. Tous avaient connu des chiens capables de prévoir et, en quelque sorte, de prédire des événements avant que ces événements se manifestent. Mais aucun ne s'était assez intéressé à ce phénomène pour l'étudier.

Chaque fois que je demandais à l'un de ces experts de m'expliquer ce qui permet à un chien de lire dans le penser humain, comme tous les chiens paraissent capables de le faire, de voir ou de pressentir des choses invisibles, il parlait d'abondance pour finir par me dire que c'était là un "instinct naturel" que presque tous les chiens possèdent dans une certaine mesure.

Je lui demandais alors ce qu'il entendait par le terme "instinct naturel" et comment il se faisait que cet instinct fonctionnât non seulement entre chiens mais entre un chien et un être humain, alors il reprenait son flot de paroles, se lançait dans des termes techniques pour se perdre dans un salmigondis professionnel, me laissant très exactement au point d'où j'étais parti.

## CHAPITRE 7

### Maître détective

Un jour, un étranger à l'allure distinguée, à l'accent doux et plein de charme vint nous rendre visite, à Cœurvaillant et moi. Il se présenta comme un écrivain qui avait été spécialement envoyé en Californie par un célèbre éditeur européen afin d'écrire une série d'articles au sujet de Cœurvaillant, articles qui devaient paraître sous la forme d'un livre. Il se mit à me poser de nombreuses questions au sujet du grand chien, tout comme s'il eut été un procureur général. Il voulait savoir comment Cœurvaillant avait été dressé pour faire du cinéma, comment il se comportait devant les caméras et comment certains effets dans certains films avaient été obtenus.

Lorsqu'il comprit que je ne m'occupais en aucune façon de l'entraînement et des films de notre chien, que je ne faisais qu'en prendre soin durant que son maître, ses producteurs et metteur en scène étaient absents, l'intérêt que me témoignait cet homme disparut et il se montra assez désagréable. Je ne parvenais pas à comprendre ce changement subit d'attitude. Pour faire diversion, je lui suggérai de m'accompagner dehors où je serais heureux, lui dis-je, de lui présenter Cœurvaillant qu'il pourrait alors observer, pour écrire ensuite ce qu'il lui plairait.

Cœurvaillant marchait tranquillement sur la pelouse ; en nous voyant, il s'arrêta soudain, une de ses pattes soulevée de terre, et il se mit à fixer notre visiteur d'un regard que je ne lui avais jamais vu.

Le poil se hérissa autour de son cou. Il chargea. L'homme qui se tenait à mes côtés se retourna et se précipita en direction de la porte de service, mais il était trop tard. Cœurvaillant l'attrapa à la cheville, le jeta à terre, saisit un de ses bras et le retourna sans cérémonie sur le dos. Les crocs du chien menaçaient le menton de l'homme, on eut dit qu'il s'apprêtait à l'égorger et cela était presque aussi terrifiant pour moi que pour l'homme. Par bonheur pour lui, il resta immobile.

Je parvins à retirer Cœurvaillant et à faire rentrer l'homme dans la maison. Il avait eu très peur et demeurait tremblant et il s'en alla, proférant toutes sortes de menaces de poursuites judiciaires et de mauvaise publicité.

J'étais fort mécontent de Cœurvaillant et de la fâcheuse posture dans laquelle il nous avait mis et je me demandais ce qu'il convenait de faire en vue de ces poursuites. Quant à lui, il était aussi calme que si rien de fâcheux ne se fut produit. Je me demandais s'il était possible qu'il eut détecté dans les intentions de notre visiteur quelque chose qui méritât cet accueil.

Avant la fin du jour suivant, j'étais renseigné complètement sur le compte de ce visiteur. Il n'était point du tout écrivain et pas davantage émissaire d'un éditeur, aucune de ses allégations n'était exacte.

C'était un entraîneur professionnel de chiens qui avait amené à Hollywood un berger allemand dans l'espoir de faire avec lui des films pour faire fortune.

Il avait, me dit-on, un vague contrat avec, pour condition, sa découverte du secret des remarquables exploits de Cœurvaillant devant les caméras, exploits qu'il devait être à même de renouveler avec son propre chien.

Cet homme, par son apparence et sa comédie, m'avait complètement trompé, mais pas une seconde il n'avait dupé Cœurvaillant.

Une autre fois nous nous trouvions tous deux dans un grand building de Los Angeles et nous allâmes saluer un ami avocat qui y avait ses bureaux. Celui-ci fut si ravi de voir le chien célèbre qu'il voulut que son associé, en conférence dans un bureau adjacent, le vit également. Lorsque nous y entrâmes, l'associé de mon ami se trouvait assis à un large bureau en compagnie de deux hommes qui étaient placés chacun à l'autre bout. Tous trois se levèrent et dévisagèrent Cœurvaillant comme des enfants fixant un jouet. Soudain, et sans le moindre avertissement, Cœurvaillant se mit à aboyer d'une façon menaçante et se précipita sur l'homme qui se tenait à la droite du bureau. Il ne put l'atteindre, le collier qu'il avait autour du cou l'en empêcha, mais, pendant les minutes qui suivirent, la pièce fut pleine d'animation car les quatre hommes s'élançaient vers la sortie aussi vite qu'ils le pouvaient. Ils venaient de voir Cœurvaillant en action. Enfin je parvins à faire sortir le chien de la pièce mais ce fut au prix de toutes mes forces.

Lorsque le calme fut revenu, je m'excusai auprès de mon ami de l'agitation dont nous étions cause. Je lui fis part également de la découverte que j'avais faite de l'habileté du chien à lire les pensées et les motifs de ceux qui l'entouraient. Mon avocat, possédant lui-même un chien et étant, de surcroît, philosophe, fut profondément intéressé. En vue de mettre à l'épreuve ce que je venais de lui révéler, je suggérai qu'il se renseignât sur les motifs réels et sur les intentions de l'homme que Cœurvaillant avait essayé d'attaquer. A la surprise des deux avocats, on apprit que cet individu était un des plus malhonnêtes magnats d'affaires du pays. Plus tard, il fut incriminé. Cet homme paraissait charmant, il était reçu dans la meilleure société et depuis des années il avait berné avec succès et dépouillé d'innombrables hommes riches, mais il n'avait pas trompé le chien.

Il n'était pas nécessaire que je sois dans le champ d'observation physique de Cœurvaillant pour qu'il lise correctement mes pensées et connaisse mes projets. Il y parvenait à distance aussi aisément que s'il avait été assis auprès de moi. Par

exemple, une ou deux fois par semaine je déjeunais dans un club de Los Angeles qui se trouvait à plus de quinze kilomètres de l'endroit où nous vivions, Cœurvaillant et moi. Chaque fois, un ami venait me remplacer pour le surveiller. Je ne donnais jamais l'heure exacte de mon retour, mais au moment précis où je décidais de quitter le club pour rentrer chez moi, Cœurvaillant quittait toujours ce qu'il était en train de faire et se plaçait à son poste favori d'observation pour attendre patiemment de me voir tourner le coin de la rue et grimper la colline.

## CHAPITRE 8

### En flânant

Presque tout ce qui se passait, en fait de communication, silencieuse ou non, entre Cœurvaillant et moi, se faisait dans une seule direction : de moi à lui. Il ne semblait jamais avoir la moindre difficulté à comprendre mes pensées inexprimées, mes sentiments, mes intentions, mes projets, mais moi je ne pouvais jamais déceler ce qu'il projetait à moins qu'il ne m'en avertisse en aboyant ou par quelque forme simple de pantomime. Jour et nuit, j'étudiais avec attention presque tout ce que faisait Cœurvaillant. Je lui donnais rarement des ordres ; il jouissait de toute la liberté possible. Il lui était loisible d'être lui-même et de s'exprimer tout à fait à sa guise. Puis, il se produisit un nouvel événement.

Cœurvaillant et moi nous nous livrions à un de nos passe-temps favoris. Nous avions fermé la porte aux visiteurs, réduit le téléphone au silence et nous nous abandonnions à cet art presque totalement perdu qu'est la flânerie, la paresse, dans le farniente déterminé.

Cœurvaillant était maître en cet art. Lorsqu'il avait quelque chose à faire, il y mettait tous ses efforts, mais, lorsque rien qui fût d'un intérêt spécial ne retenait son attention, il se détendait complètement et flânait.

Nous flâinions donc, Cœurvaillant et moi, étendus sur le sol de la salle de séjour, ma tête reposant sur ses côtes. Mon seul souci était le désir somnolant que chacun puisse se sentir aussi à l'aise et aussi satisfait de la vie que je l'étais moi-même à ce moment.

De temps en temps Cœurvaillant émettait un profond soupir de contentement et agitait sa queue pour m'indiquer que, pour lui aussi, tout allait bien.

Au milieu de cette flânerie, quelque chose sembla faire explosion au centre de mon esprit, faisant éclater toute paresse et je me retrouvai debout. Cœurvaillant avait dû ressentir la même impulsion intérieure car il se dressa sur ses pattes, regarda curieusement dans toutes les directions, puis il s'assit et se mit à me fixer avec une expression intense. Il me fixait, me fixait, me fixait, et je ne pus m'empêcher de faire de même à son égard.

Je pensai que quelque chose de mental, ayant trait à nos rapports, venait d'avoir lieu et que Cœurvaillant s'efforçait, à sa manière, de m'en aviser. J'essayai d'être aussi

attentif intérieurement et aussi réceptif que possible. Pendant un moment il ne se passa rien. Puis je commençai à recevoir l'impression mentale extrêmement distincte suivante : si je voulais vraiment comprendre ce grand chien, il me fallait cesser de le localiser dans les bornes de son corps et le chercher dans une dimension plus expansive.

Cœurvaillant s'étant levé, se secoua vigoureusement, marcha le long de la pièce, revint, puis s'étendit à nouveau sur le sol, indiquant ainsi clairement que son rôle, dans la circonstance, était terminé. Il retournait à sa flânerie et sa queue, frappant le sol, montrait qu'il estimait que je devais en faire autant.

Mais j'en avais fini moi, avec la flânerie, j'avais un travail immédiat et sérieux à faire. Je me sentais dans l'obligation de démêler les méandres de plus en plus mystificateurs que prenait notre aventure.

Nous étions tous les deux, je le savais, une expression individuelle de la vie et de l'intelligence. Et puisque cela était clair, il fallait donc, me dis-je, qu'il y eût un point de contact qui nous permette à tous deux de nous rencontrer pour nous comprendre parfaitement. Mais comment, me demandai-je, parvient-on à accomplir un tel exploit dans les rapports entre chien et humain ? Comment découvrir son invisible individualité, opérant au travers de son individualité physique ? A qui m'adresser pour recevoir de l'aide à ce sujet ?

Tout à coup il me vint à l'esprit que j'avais complètement oublié de me mettre en rapport avec le seul homme capable de m'aider vraiment à résoudre l'énigme de Cœurvaillant. Mais pouvais-je trouver cet homme ? Et, l'ayant trouvé, saurais-je obtenir de lui qu'il me vienne en aide ? A l'aurore, le lendemain, je me mis en marche vers le désert Mojave.

## CHAPITRE 9

### Rat du désert

Il est connu comme le rat du désert. Le seul nom qu'il porte depuis des années est Dan du Mojave, et c'est le seul dont il ait besoin. Il aime le désert et le désert lui révèle sans cesse ses secrets les plus profonds. Sa "famille" consiste en un assortiment de chiens et d'ânes, auxquels viennent souvent s'ajouter, en hôtes temporaires, des animaux sauvages. Dan n'a pratiquement aucun standing social ou économique, mais il est riche de choses qui ne pourront jamais lui être enlevées, ni à présent ni dans l'éternité.

C'est un des hommes les plus libres que j'aie jamais connus. Il n'a ni obligations, ni responsabilités, ni soucis, ni craintes et point d'ennuis. Lorsqu'il a des besoins pour sa "famille" ou pour lui-même, il sait où puiser assez d'or pour y subvenir. Jamais il ne tire de la terre plus d'or qu'il n'en faut à ses modestes nécessités. Il va où il veut, quand il veut, et il fait ce qu'il lui plaît comme il lui plaît.

A cause de son habitude d'imprévisibles errances, il est souvent difficile de trouver Dan. Le désert dans lequel il vit est immense et l'on ne sait en quel endroit il se trouve. Je souhaitais beaucoup entrer en contact avec lui parce que, jusqu'à ce moment-là, il était le seul humain que j'eus connu, capable de tenir des conversations réciproques avec les animaux et de partager avec eux des idées. Dan ne lit jamais de livres, de magazines ou de journaux, il n'écoute jamais la radio, ne regarde jamais la télévision et pose rarement de questions aux humains ; cependant, il est à tout moment extraordinairement bien informé sur tout ce qui, pratiquement, l'intéresse, que ce soient choses proches ou lointaines. Ces informations lui viennent de ses chiens et de ses ânes, d'animaux sauvages, de serpents, d'insectes, d'oiseaux, en fait de tout ce qui traverse sa piste. Le vrai mystère, ce n'est pas seulement la capacité qu'a Dan de communiquer silencieusement ses pensées à l'animal, mais celle de comprendre lorsque l'animal lui parle.

A plusieurs reprises j'avais essayé d'obtenir de Dan qu'il me dise comment il s'y prenait pour établir une correspondance pratique avec les formes non humaines de la vie, mais il s'y refusait. Aucun de ses autres amis n'avait obtenu de lui qu'il lui livrât son secret.

Sa réponse à ces requêtes était que de telles choses étaient trop intimes pour qu'on en parle et ne pouvaient s'acquérir que par l'effort personnel et l'humilité véritable.

Je n'emmenai pas Cœurvaillant, bien que je souhaitasse vivement que Dan et lui fissent connaissance. A cette époque de l'année le désert était beaucoup trop chaud pour le grand chien ; avec beaucoup de réticences je le laissai donc, ce qu'il n'approuva point du tout.

Arrivé à la petite ville du désert où, de temps à autre il venait se ravitailler, je vis que j'avais de la chance. Il était passé dans cet endroit au début de la journée et je devinai sans peine dans quel endroit du désert il était susceptible de passer la nuit.

Quelques heures plus tard, nous soupions ensemble, Dan et moi, en compagnie de ses chiens et de ses ânes, sous sa vieille tente, devant un feu de camp, dans le désert, La vaisselle étant faite et rangée, nous nous couchâmes sur le dos, Dan et moi, pour communier avec les étoiles ; dans cette claire atmosphère, celles-ci semblaient toutes proches. Nous avons peu parlé pendant la préparation et l'ingestion du repas ; Dan tient peu de conversation, même avec ses amis, le moins possible. Il pense que la conversation inutile est non seulement cause de perte d'énergie mais qu'elle pollue l'atmosphère. Il est un observateur strict de l'antique règle du désert qui veut que, si l'on ne peut améliorer son silence, on se taise.

Mais il me sembla qu'en cette occasion, il y avait de bonnes raisons pour rompre le silence, j'avais un problème majeur sur les rapports des humains et des bêtes et j'avais parcouru une grande distance pour demander à Dan son avis là-dessus. Je lui dis donc comment nous nous trouvions à vivre ensemble, Cœurvaillant et moi, et je lui fis part de la difficulté à laquelle je me heurtais pour parvenir à l'exacte vérité au sujet du grand chien, puis je lui demandai ce qu'à son avis je devais faire.

Je n'obtins aucune réponse. Seul, le silence du désert me répondit, un silence si intense, qu'il sembla plutôt effrayant à mes oreilles accoutumées aux bruits de la ville. Patiemment, j'attendis... j'attendis... j'attendis.

Mais mon ami n'émit aucun son, ne fit aucun mouvement. De deux choses l'une, pensai-je : ou bien ce que j'ai dit ne l'intéresse point, ou bien il s'est endormi.

Le temps passa. Enfin Dan bâilla et s'étira. Puis il parla, s'adressant aux étoiles. "Il y a des faits relatifs aux chiens, et puis il y a des opinions sur eux. Les chiens savent les faits et les humains ont des opinions. Si vous voulez savoir les faits au sujet d'un chien, demandez-les au chien. Si vous voulez des opinions, demandez-les aux humains."

Un véritable expert en rapports entre humains et animaux avait parlé. L'ayant fait, il roula sur son côté et cette fois s'endormit pour de bon. En quelques mots, Dan m'avait donné précisément l'aide dont j'avais besoin. Il m'avait clairement montré où

j'avais commis, à propos de Cœurvaillant, mon erreur fondamentale. J'avais consulté toutes sortes d'autorités à son sujet, toutes, si ce n'était Cœurvaillant lui-même. Lorsque le soleil se leva sur la lointaine ligne d'horizon du désert, le lendemain, je me mis en marche vers Hollywood et Cœurvaillant.

# CHAPITRE 10

## Interview de chien

Je me mis en devoir de suivre les conseils de Dan. Je voulais tirer de Cœurvaillant lui-même les faits plutôt que de dépendre des opinions humaines. Je savais que Cœurvaillant aurait peu de difficulté à suivre la plupart des choses que je dirais. Mais, comment allais-je pouvoir le comprendre ?

Pour notre première expérience, je fis asseoir Cœurvaillant près de moi sur le sol de la salle de séjour, de manière que nous puissions nous regarder dans les yeux et aussi, espérais-je, dans nos esprits et dans nos cœurs. Puis je commençai à lui parler comme s'il avait été un être humain très intelligent. Je lui racontai mon voyage au désert, lui disant pourquoi j'y étais allé et ce que Dan m'avait conseillé, d'écarter les opinions des humains et de demander au chien les faits à son sujet.

"Et voilà pourquoi nous sommes assis ensemble ici", ajoutai-je, "je t'interviewe à ton sujet et à notre sujet à tous les deux. Il y a beaucoup de choses en toi qui me déconcertent, des choses qu'il faut résoudre afin que nous soyons de meilleurs compagnons. J'ai lu toutes sortes de livres et consulté toutes sortes d'autorités, mais aucun n'a été capable de m'aider à te mieux comprendre. Et puis, dans le désert, j'ai appris que c'est toi que je dois consulter. Tu sais quels sont les faits à ton sujet, Je serais heureux que tu me dévoiles quelques-uns de ces faits pour le plus grand bien de nous deux. Je ne sais comment tu vas t'y prendre, c'est ton affaire."

Cœurvaillant se tenait comme s'il posait pour une photographie pour un de ses films. Très attentif, il avait légèrement incliné la tête, ses oreilles étaient toutes droites et orientées vers moi, et ses yeux suivaient chaque mouvement de mes lèvres.

Je lui posai question sur question ; sur les rapports entre humains et animaux en général ; je lui posai beaucoup de questions sur lui-même en particulier. J'énonçais chaque question très lentement, puis je m'arrêtais, souvent pendant plusieurs minutes, afin d'obtenir une réponse, mais il n'en vint point. Il ne fit rien du tout autant que je pus voir, si ce n'est de se tenir là, comme s'il eut été de pierre et de me fixer avec une expression impossible à déchiffrer.

Enfin je fus à court de questions. Patiemment j'attendis, mais Cœurvaillant n'apporta aucune contribution apparente à la situation. De temps en temps, il clignait des yeux et remuait l'extrémité de son nez. Le silence était profond. Je pris la résolution de rester là, fixant ce chien aussi longtemps qu'il resterait lui-même à me fixer, dussé-je y passer la nuit. Enfin Cœurvaillant bâilla, se leva, se secoua, se

retourna, marcha de son pas militaire vers l'autre bout de la pièce, ouvrit la porte et disparut dans la nuit. L'interview était terminée.

C'était décourageant ; pourtant, il restait une lueur d'espoir. Au moment où la queue de Cœurvaillant disparaissait par la porte de service, j'eus soudain l'intuition de la raison pour laquelle cette interview avait échoué. Cœurvaillant me murmurait cette intuition, comme si quelqu'un me la disait, Cœurvaillant avait essayé d'entrer en communication avec moi tandis que nous étions assis par terre, mais je n'avais pas su comprendre ce que, silencieusement, il me disait. De sorte que, finalement, il avait été contraint d'ajourner la séance jusqu'à ce que je sois mieux préparé à être en correspondance rationnelle avec un chien.

Faire en sorte d'établir un moyen d'intercommunication pratique entre le chien et moi devint pour moi une préoccupation majeure. Je me mis à suivre toutes les suggestions qui se présentaient à mon esprit, si fantastiques qu'elles soient. C'était à la fois déconcertant et exaltant, comme de voir un objectif auquel on aspire à travers un brouillard intense et tourbillonnant. Je ne parvenais pas à comprendre comment le chien pouvait établir un contact exact avec mes processus mentaux, tandis que j'étais dans l'impossibilité de lire les siens, si ce n'est de la façon la plus grossière et la plus évidente.

Chaque jour je continuais à surveiller Cœurvaillant, le plus étroitement possible, observant chacun de ses gestes et m'efforçant d'en trouver la correspondance mentale. Chaque jour, pour remplir mes devoirs de Bonhomme Vendredi, je lui faisais la lecture. Bien entendu, je ne parvenais pas à comprendre pourquoi il fallait faire la lecture à un chien, même aussi illustre que l'était Cœurvaillant, ni quel bien pouvait en résulter. Je pensais même que cela pouvait bien être quelque "gag". Mais je n'en continuais pas moins, en partie parce que cela m'avait été prescrit, en partie par curiosité, pour voir ce que cela donnerait, et aussi parce que cela ajoutait à l'aventure une certaine cocasserie.

Chaque matin donc, Cœurvaillant et moi, nous nous trouvions face à face, soit sur le sol de la salle de séjour, soit à l'extérieur et je lui lisais le contenu de livres, de magazines et de journaux, prenant soin de ne lui donner que ce qui était le meilleur, tant pour le fond que pour le style. Il écoutait toujours avec une attention polie, comme s'il comprenait et goûtait tout ce qui lui était dit. Mais dès qu'il détournait de mes lèvres son attentif regard et bâillait, c'était toujours signe d'ennui ; et automatiquement, la séance de lecture s'arrêtait.

Un matin, après que je lui eusse lu de la poésie particulièrement belle, nous regardâmes au loin, vers les distances que notre point d'altitude nous permettait de découvrir et je compris tout à coup pourquoi j'avais reçu l'ordre de lire chaque jour à

Cœurvaillant quelque chose de qualité. Plus je lui faisais la lecture, plus je l'élevais au-dessus de toutes les classifications par lesquelles on limite les chiens, le plaçant sur le plan d'un compagnon intelligent, d'un semblable ayant droit à autant de bonnes choses de toute nature que moi. A mesure que nous partagions les jours, les aventures et l'enseignement réciproque, je fis une autre découverte intéressante et révélatrice : plus je m'abstenais de traiter Cœurvaillant "en chien" au sens conventionnel du terme, plus il cessait de se comporter "en chien", du moins à mon égard. Et plus cet état de choses fascinant durait, plus nous vivions en compagnons rationnels et plus les barrières entre nous s'écroulaient.

# CHAPITRE 11

## Programme

Un jour, j'entrai, vis-à-vis de Cœurvaillant, dans une impasse où il redevenait pour moi une énigme absolue. Quelque chose obstruait nos rapports. A ma confusion, je finis par trouver que c'était : MOI ! Malgré tous mes efforts bien intentionnés, j'avais commis l'erreur, commune à tout ego, d'essayer de penser et de parvenir aux conclusions finales pour nous deux.

Et cela ne se pouvait pas, même avec un chien. La seule solution était dans le fait de suivre intégralement les conseils précieux que Dan du Mojave m'avait donnés. Je ne les avais mis que partiellement à l'épreuve. Je m'étais mis beaucoup trop en avant, je n'avais pas assez prêté attention à ce que Cœurvaillant, en tant qu'expression intelligente de la vie, pouvait me communiquer. Sans me rendre compte de l'injustice dont je m'étais rendu coupable, je m'étais mentalement dévolu la priorité dans nos rapports. J'étais un "humain", et j'avais mentalement attribué à Cœurvaillant le rôle inférieur, parce qu'il était "un chien".

Je décidai d'opérer une volte-face complète. J'enverrais par dessus bord toutes les traditions et les conventions des rapports entre humains et animaux, je reverrais la procédure ordinaire : "L'homme dresse le chien" et je ferais en sorte que "le chien dresse l'homme". Je m'efforcerais d'écarter tout orgueil personnel ou d'espèce, de cesser toute résistance intellectuelle, de devenir aussi humble et aussi réceptif que je le pourrais afin de permettre au chien de m'instruire à sa guise. Ce serait bien de suivre les conseils de Dan du Mojave qui m'avait dit de m'adresser directement à un chien pour savoir ce qu'il en est de ce chien.

Cœurvaillant donc, devint "le professeur" et moi "l'élève", et l'endroit où nous nous trouvions, à la maison ou au-dehors, était "la classe".

Et c'est le programme que nous suivîmes aussi longtemps que le corps physique de Cœurvaillant alla, bondissant, sur la scène terrestre. Et cela continue, il est toujours mon maître et je suis toujours son élève. A travers les brumes illusoire du temps et de la mort elle-même, il continue de partager avec moi, grâce à la bonté éternelle, des choses qu'il m'est extrêmement important de connaître et de mettre en pratique.

C'était là un programme si extraordinaire et si éloigné de toutes normes académiques que, tant que les résultats ne furent point concluants, il me fallut garder le secret profond. Je sais combien rigides et jalouses sont les opinions que la plupart des humains nourrissent à l'égard de tout ce qui touche à l'éducation, lorsqu'il s'agit de déterminer quelles sont les qualités dont doit faire preuve celui qui a la tâche "de

transmettre les connaissances, le savoir-faire et la discipline du caractère à un autre être humain".

Et j'imaginai sans peine ce qui se produirait si l'on tentait de recommander sérieusement un animal comme professeur bien accrédité pour enseigner des humains.

Le seul bagage dont nous nous servîmes, le Professeur Cœurvaillant et moi dans notre système éducatif, fut un livre de synonymes, un dictionnaire, un carnet de notes et un crayon. Ces objets, bien entendu, étaient pour moi.

Mon professeur n'avait besoin que de lui-même, d'un peu d'encouragement de ma part, de mon attention complète et d'assez d'espace pour opérer. Mes études, tant que Cœurvaillant fut parmi les visibles, furent pratiquement continues ; l'école ne fermait point, mon éducation suivait son cours.

Cependant, notre programme était flexible, imprévisible, pratique et plein de gaieté. Ce n'était pourtant pas un cours facile. J'étais gêné par tout un assortiment de faux concepts au sujet des chiens et autres animaux, ces notions devaient être chassées pour faire place aux faits. Il a fallu de la discipline... un sentiment d'émerveillement et d'appréciation... de la souplesse intérieure et extérieure... une foi illimitée... et la bonne volonté nécessaire pour suivre les faits, où qu'ils me conduisent.

Tout ce que Cœurvaillant avait à faire pour m'instruire, c'était d'être lui-même. Mon rôle était d'observer attentivement tout ce qu'il faisait et de rechercher les qualités de son caractère. Mon livre de synonymes m'aidait à trouver le nom des qualités et le dictionnaire me donnait une signification plus approfondie de ces qualités. Je dressais ensuite la liste de ces qualités dans mon carnet et j'étudiais ce que mon chien en faisait dans sa vie de tous les instants.

Je ne recherchais pas les "qualités d'un bon chien" telles qu'elles sont énoncées par les arbitres des expositions canines et autres professionnels. Je cherchais les meilleures qualités, aux valeurs éternelles, celles que nous honorons et respectons toujours, nous les humains, chaque fois que nous les trouvons chez les membres de notre propre espèce, qualités que tous les grands éducateurs s'accordent à déclarer essentielles à une existence supérieure.

Je trouvais des centaines et des centaines de ces qualités en Cœurvaillant. Elles surgissaient dans toute leur pureté et toute leur gloire des profondeurs de son être. Et il les diffusait aussi naturellement et aussi irrésistiblement qu'une fleur dispense son parfum, un oiseau son chant, un enfant son rire.

Je le répète, notre programme était, et reste encore, en dehors des normes académiques ; pourtant je vous le recommande, particulièrement si vos rapports avec

autrui, qu'il soit humain ou animal, sont restreints, ennuyeux, sans signification ou autrement dépourvus de profit.

Si vous décidez de le mettre à l'épreuve, soit avec votre propre chien ou avec quelque animal d'une autre espèce, vous êtes assuré de résultats enrichissants. Il n'est point nécessaire de posséder un chien aussi accompli et aussi célèbre que l'était Cœurvaillant pour tirer profit de ce programme inhabituel. Il n'est pas non plus obligatoire que ce soit un chien spécialement élevé ou dressé. N'importe quel chien fera l'affaire, à condition qu'il agite la queue à votre approche. N'excluez pas même ce "sale petit corniaud" que vous avez surpris en train de dérober une parcelle du repas dont il avait grand besoin, dans une poubelle renversée. Tôt ou tard l'humain qui sait observer découvre que, pratiquement, chaque chien est pourvu, d'une façon innée, de connaissances et de sagesse et qu'il est maître dans l'art d'enseigner les humains au moyen de l'irrésistible puissance d'un bon exemple silencieux.

## CHAPITRE 12

### Regarder et voir

Par un merveilleux matin d'été où tout semblait proclamer partout la sagesse, la bienveillance et la gloire du Créateur de toutes choses, nous longions en voiture la côte de la Californie Sud, le professeur Cœurvaillant et moi, et je vis enfin ce que nous cherchions ; une plage à notre goût. Elle était de sable dur et déserte, les oiseaux de mer exceptés. Il fallait qu'il en soit ainsi, mon maître à quatre pattes représentait une valeur commerciale beaucoup trop considérable pour courir le risque de se rencontrer avec d'autres chiens ou avec certains humains dont il jugeait qu'ils n'étaient pas fréquentables, même par un beau jour d'été.

Sortant de la voiture notre déjeuner, une couverture, des livres et quelques autres objets, nous établîmes la classe au sommet d'une dune d'où nous avons une vue illimitée dans toutes les directions. Ayant pris l'habitude de tout mettre en commun avec Cœurvaillant, même le travail, au cours de ces randonnées, je le laissai m'aider à sortir les objets de la voiture et à les placer. Il le fit avec beaucoup d'adresse, compte tenu du fait qu'il n'avait point de mains. Lorsque tout fut en place et que je fus assis, les jambes croisées, au centre de la couverture, je lui donnai sa nourriture qu'il attendait avec impatience, puis il se mit à courir aussi vite que ses pattes pouvaient le porter. A ce moment précis l'école commençait pour moi.

Ses yeux pleins de lointains, pleins d'énergie, avec, sous ses pattes, du sable dur et un océan dans lequel il pouvait se précipiter à volonté, sans que personne ne le commandât, Cœurvaillant était magnifique à regarder, bien plus encore dans ces moments-là que dans ses films, si beaux qu'ils aient été. Car, lorsqu'il tournait, il était contraint de se soumettre à certaines restrictions, à certaines règles déterminées afin de synchroniser son action à celle des acteurs humains, en vue de l'harmonieux déroulement du scénario. Mais, sur une plage déserte, personne ne s'opposant à son action mentale et physique, il présentait à chaque seconde un divertissement hors classe. Parfois il entrait en représentation sur la plage, parfois dans la mer, et le reste du temps il se détendait et préparait de nouveaux ébats.

Je ne me lassais jamais d'être son élève-auditoire pendant ses promenades. Sa joie de vivre... sa vitalité... son agilité puissante, presque digne d'un chat... son enthousiasme... son étonnement et son appréciation des choses... sa façon de s'absorber entièrement dans ce qu'il faisait... tout cela était d'un merveilleux intérêt

éducatif et divertissant. Il possédait le don de tirer du plaisir, du bonheur et de la satisfaction de chaque seconde, et il ne permettrait jamais à la vie de devenir ennuyeuse, que ce fut pour lui-même ou pour ceux qui l'entouraient.

En le contemplant ce jour-là avec, pour toile de fond parfaite, l'Océan Pacifique, je me dis que je ne me souvenais pas avoir vu composition plus majestueuse, ni plus parfaite coordination en action. C'était comme si un poème avait pris la forme d'un chien pour exprimer, par sa signification et son rythme, ce qui ne pouvait absolument pas être dit par des mots. Tout ce que Cœurvaillant exprimait en forme physique et en action, là sur cette plage, c'était tout simplement l'expression de son magnifique caractère, l'irradiation en des combinaisons infinies de ses grandes qualités intérieures, ces qualités que je découvrais en lui chaque jour avec l'aide de mon livre de synonymes et de mon dictionnaire.

C'est alors que je compris que ce que j'avais le privilège de regarder, ce n'était pas un chien exprimant de nobles qualités, mais bien plutôt de nobles qualités exprimant un chien. Ces qualités, il les irradiait des profondeurs de son être, il les projetait aussi généreusement que le soleil projette ses rayons, il ne cherchait à obtenir aucun effet, il les laissait tout simplement faire.

Enfin, assez fatigué par ses violents ébats, Cœurvaillant revint vers moi et se jeta à terre. Il ne ferma pas ses yeux comme il avait l'habitude de le faire en pareil cas, il leva son regard plein de tendresse vers mon visage et frappa le sable de sa queue. Il semblait avoir quelque chose en tête qu'il aurait bien voulu me faire entendre, et il faisait de son mieux pour me le communiquer, mais je ne comprenais absolument pas.

Doucement le jour glissa vers une nuit toute brillante d'étoiles, toute pleine des senteurs de la mer et de la terre. A présent, nous étions côte à côte, Cœurvaillant et moi, fixant les ténèbres, partageant notre émerveillement et notre joie. Je cessai d'essayer de découvrir ce que pensait mon compagnon à quatre pattes, nous nous détendîmes tous les deux et nous nous perdîmes dans la nuit, les oiseaux de mer, les étoiles, l'océan et le sable.

C'est alors que j'eus une de ces révélations, qui devenaient de plus en plus fréquentes, sur mes rapports avec Cœurvaillant. Sans le moindre effort conscient de ma part, j'entrai soudain en possession de faits importants qui m'étaient jusqu'alors restés inconnus. Ce soir-là, la révélation qui se fit jour dans mon esprit ne laissa pas de me confondre. Je compris tout à coup que, bien que j'aie eu des contacts avec d'innombrables chiens, toutes espèces de chiens dans différentes parties du monde, en fait, malgré toutes ces occasions de les observer intelligemment, je n'avais jamais

vu un chien ! Je m'étais contenté de regarder les chiens, sans être capable d'en *voir* vraiment un seul.

Lentement, je pris conscience de ce qui s'était produit tandis que je regardais Cœurvaillant jouer sur la plage, plus tôt dans la journée... de ce qui s'était passé tandis qu'il était étendu près de moi sur le sable, contemplant mon visage et agitant la queue... de ce qui se passait en ce moment tandis que nous regardions la nuit. A sa façon simple, Cœurvaillant opérait en moi un puissant miracle. Le miracle d'ouvrir mes aveugles yeux intérieurs pour me permettre de *voir* le chien que je regardais.

La découverte humiliante du fait que j'avais été parfaitement incapable de voir un chien que je regardais fit tomber entre Cœurvaillant et moi toutes sortes de barrières et donna à nos rapports une impulsion, une direction et un but nouveaux.

Lorsque nous avons commencé à vivre ensemble, mon attitude envers Cœurvaillant était tout à fait conventionnelle. Je m'assignais une place élevée dans l'échelle des valeurs parce que j'étais "un humain" et je lui donnais une place très inférieure parce qu'il se trouvait qu'il était "un chien". Et cela en dépit de ses talents exceptionnels, de sa célébrité mondiale et des importantes sommes d'argent qu'il gagnait pour les autres. Pendant longtemps j'avais eu l'impression que, tandis que je vivais sur les plans élevés de l'existence, tous les animaux, sans même exclure Cœurvaillant, étaient contraints de vivre sur un plan beaucoup plus bas, à des niveaux mentaux et physiques relativement sans importance, et que, entre eux et moi, il pouvait y avoir certains liens de service assez limités, mais pas grand-chose de plus. Ces idées devaient être radicalement changées.

Lorsque je commençai à me faire instruire par Cœurvaillant, je fus contraint d'admettre que, si je voulais parvenir à le bien comprendre, lui ou tout autre être vivant, il me faudrait me servir de quelque chose qui soit autrement pénétrant et perspicace pour voir que les deux globes oculaires qui, logés dans mon crâne, scrutaient entre mes paupières, gens et choses.

Il me fallut pour ainsi dire écarter mes yeux en tant que moyens d'observation et commencer à me servir, pour voir, de mon penser. Cette pratique n'est point si fantastique qu'il semblerait de prime abord. Elle a un long précédent, établi par les hommes et les femmes les plus distingués et les plus sages à travers l'histoire. Il est intéressant de noter que presque tous se mirent d'accord sur les principes de base suivants : nos cinq organes sensitifs nous donnent un certain sens de l'univers et des différentes choses qu'il contient, mais ne nous aident point à faire l'expérience des choses telles qu'elles sont en réalité. Les organes des sens déforment plutôt, en fait, la réalité ; tout se passe comme si nous essayions de voir et de comprendre un merveilleux panorama au travers d'un appareil photographique dont la lentille ne serait pas bien ajustée. Les grands explorateurs spirituels qui ont recherché les faits véritables au-delà des apparences nous ont dit que l'univers est sans défaut dans sa conception, dans son dessein et dans son opération. Mais ils ont fait remarquer que la plupart des humains ont de la difficulté à voir et à comprendre cet univers véritable à cause de leur vision intérieure défectueuse et de leur répugnance à corriger cette vision intérieure.

Etant descendus au plus profond des mystères de toutes sortes de phénomènes, au cours de leurs recherches pour découvrir les vraies réponses à leurs questions, ces explorateurs émergèrent, ayant fait des découvertes de nature à faire éclater les traditions conventionnelles. Et l'une de ces découvertes les plus percutantes fut celle-ci : que l'objet soit humain, animal, arbre, montagne, plante ou de quelque nature que ce soit, là où cet objet paraît être il y a le *fait* mental et spirituel fonctionnant dans toute son intégrité et sa perfection. Ce fait spirituel ne peut être reconnu par la vue humaine ordinaire, mais il est toujours apparent à la claire vision intérieure.

Ces pionniers spirituels, avec leur sagesse éclairée, et leur habilité à définir les choses telles qu'elles sont en réalité, ont établi des distinctions très nettes entre la réalité et la non-réalité de l'existence. Du haut des sommets de leur discernement ils virent que les phénomènes physiques ne sont pas des faits réels mais seulement la contrefaçon du divin : un concept humain illusoire et temporaire, déformation provoquée par une hypnose collective. "Du tissu dont sont faits nos rêves" comme le dit Shakespeare. Ils avaient plusieurs noms pour désigner la capacité intérieure au moyen de laquelle ils étaient à même de distinguer le réel de l'irréel. Certains d'entre eux l'appelaient "l'œil parfait de la Vérité". D'autres préféraient dire "l'œil de l'âme", ou "l'œil de l'Entendement" ou bien encore "l'œil de l'Esprit". L'Indien d'Amérique, avec son attitude simple et directe envers les grandes vérités de l'être, appelle cette précieuse faculté "voir du dedans" ou "entendre du dedans" ou "savoir du dedans".

C'est cette faculté dont j'eus à me servir, en fin de compte, afin de commencer à voir et à connaître Cœurvaillant tel qu'il était réellement dans le plan suprême, le dessein de la vie. Mes contacts avec son seul aspect biologique, tout en étant pleins d'intérêt, ne nous avaient menés, ni l'un ni l'autre à rien, en tant qu'expressions intelligentes et expansives de la vie. Au contraire, ils nous avaient limités à ces ornières et à ces routines conventionnelles dans lesquelles les humains et les chiens s'embourbent depuis des siècles.

Mais lorsque je commençai à sortir de ces ornières et de ces routines, et à en sortir mentalement Cœurvaillant lui aussi, nous nous mîmes à déborder de nos rives, pour ainsi dire, et à partager une existence de laquelle je n'avais jamais ouï parler. Notre fuite dans ces plus grandes certitudes commença le jour où je me mis à rechercher les qualités de son caractère, armé du livre de synonymes et du dictionnaire.

Plus je continuais cette recherche plus j'élevais mon concept de Cœurvaillant hors du domaine physique pour pénétrer dans le mental, passant ensuite hors du

domaine mental pour entrer dans le spirituel. Ainsi je le transposais constamment dans ce qui était sa réalité au-delà de son apparence physique - une idée illimitée.

Ainsi, avec l'aide conductrice du chien et le prenant pour point focal de mon expérience, je reçus des leçons élémentaires sans prix, dans l'art cosmique de voir les choses telles qu'elles sont - à travers les brumes et les barrières qui semblent nous séparer tous les uns des autres.

### Chien des sommets

Chaque fois que cela était possible, nous quittions la maison de bonne heure le matin, Cœurvaillant et moi, pour aller parcourir la campagne californienne, recherchant l'aventure et le plaisir pour nous deux et l'accroissement de mon éducation. Au cours de ces sorties nous n'observions qu'une seule règle : le processus démocratique de l'autorité par roulement. Un jour c'était moi qui commandais l'expédition et Cœurvaillant avait à se conformer à mes projets dans tous leurs détails. La fois suivante, c'était son tour de décider où nous irions et ce que nous ferions ; alors je lui obéissais comme s'il avait été l'humain et moi le chien.

Comme j'ai toujours au cœur l'appel des vagues salées, privilège de ceux qui grandirent sur une côte rocheuse baignée par l'Océan, je nous conduisais généralement en direction de l'Océan Pacifique lorsque j'étais le commandant du jour. Mais, bien que Cœurvaillant aimât les plages et la natation, il préférait la campagne, et plus cette campagne était élevée, plus il était content. C'était bien un chien des sommets.

Un jour que je chargeais la voiture de notre équipement pour partir vers une plage lointaine, car j'étais commandant ce jour-là, Cœurvaillant se mit à faire comme s'il ne voulait pas partir. Jamais je ne l'avais vu agir ainsi. De toute évidence, quelque chose d'important le préoccupait qu'il s'efforçait de me communiquer par ses aboiements et une vive pantomime. Je compris qu'au lieu de partir avec moi en voiture, il voulait que j'aille avec lui et sans voiture. Je décidai de lui remettre la direction des jeux du jour ; c'était bien ce qu'il souhaitait.

Je devinai que quelque chose dans le voisinage immédiat l'intéressait particulièrement et qu'il voulait me le montrer. Il me conduisit à travers la campagne colorée pendant des kilomètres, jusqu'à ce que nous atteignions l'une de ses montagnes favorites. Pendant un moment nous restâmes étendus sur la douce terre chaude, nous reposant et nous rechargeant. Puis il appliqua son museau sur ma joue un certain nombre de fois pour m'avertir que la promenade devait se poursuivre, et nous continuâmes d'avancer et de grimper.

Nous n'allions pas sans peine ; la plupart du temps nous étions hors des routes, des chemins et même des pistes, car c'est ainsi que Cœurvaillant aimait voyager. Mais le dur effort en valait bien la peine à cause du panorama, du sentiment de camaraderie qui nous liait et du privilège qu'il y avait à regarder ce grand chien de guerre, en action sur un tel terrain.

Une vue d'une surprenante beauté nous attendait, à la fin de l'après-midi, en haut de la montagne. En bas, plus loin, la ville et la campagne parsemée d'autres villes s'étendaient jusqu'au lointain Océan Pacifique, aussi immobile qu'un grand panneau de verre. Tout était saturé de couleurs ; un soleil flambant rouge s'enfonçait dans la mer.

Pendant quelques minutes, Cœurvaillant et moi nous contemplâmes cette splendeur. Puis, sans que j'aie dit un mot, il avança vers un promontoire tout proche, s'assit et reprit sa contemplation du couchant comme si c'était uniquement pour cela qu'il avait gravi avec moi la montagne. Je trouvai, non loin de lui, un endroit où je m'assis, jambes croisées, pour regarder, moi aussi, le soleil couchant. Chose plus importante encore, j'y étais à même d'observer le grand chien et tout ce qu'il ferait.

Cette expérience n'était point une nouveauté. J'ai déjà dit que Cœurvaillant était un chien des sommets, que, lorsque c'était son tour de diriger nos randonnées, il me conduisait souvent vers une colline ou une montagne, tout comme aujourd'hui. Parvenu en haut, il ne perdait que rarement le temps de reconnaître le paysage comme l'auraient fait la plupart des chiens. Au lieu de cela, il cherchait un lieu d'observation et, l'ayant trouvé, il s'asseyait assez solennellement et restait là pendant de longs moments. Quand il en avait assez, il venait vers l'endroit où j'étais assis et aboyait jusqu'à ce que je me sois mis debout ; alors, nous descendions la montagne et rentrions à la maison.

Chaque fois qu'il agissait ainsi je me perdais dans un labyrinthe de spéculations. Pourquoi un chien ayant reçu une formation militaire et policière, un chien possédant cette vitalité exceptionnelle, épris d'action, aimait-il à rester assis si tranquillement, alors qu'aux alentours il y avait tant de choses et de lieux intéressants ? Se pouvait-il que, comme nous autres humains il se lassât par moments des routines et des restrictions de la vie quotidienne et éprouvât l'impérieux besoin de s'élever en un lieu où il pût se tenir au-dessus de toutes choses pendant un temps, afin de se mouvoir mentalement dans de plus larges espaces et se renouveler ? Était-ce que, rompu aux disciplines militaires et policières, il se figurât, étant là, qu'il montait la garde ? Ou bien avait-il le sentiment d'être une sorte d'Atlas, portant sur ses épaules les fardeaux du monde ? Observait-il les mouvants objets en bas, d'un œil scrutateur, s'efforçant de savoir s'ils étaient amis ou ennemis ?

Cœurvaillant se tenait sur son promontoire comme s'il eut été taillé dans la pierre, immobile mais intensément attentif, ses oreilles dressées en position d'écoute, ses yeux et son museau pointés en avant. Pendant un moment je l'observai, lui et la campagne en bas, essayant de découvrir le point focal de son intérêt. Qu'est-ce qui

pouvait bien retenir ainsi complètement son attention ? Je décidai de manœuvrer de manière à me trouver dans une position de laquelle je pourrais voir mieux tout ce qui se passait. Centimètre par centimètre j'atteignis, dans la position assise, un endroit d'où je fus à même de le voir de face et d'observer le champ de sa vision.

A ma stupéfaction je m'aperçus que Cœurvaillant ne regardait rien en bas. Son regard était fixé sur un point dans le ciel très au-dessus de la ligne d'horizon. Il fixait l'espace insondable. Dans cet espace, quelque chose, que mes sens humains ne parvenaient pas à identifier, retenait l'attention du grand chien comme le fer attire l'aimant ! Et ce quelque chose lui donnait grande satisfaction, grand contentement, grande paix de l'esprit. Non seulement cela était patent dans toute sa personne, mais l'atmosphère en était comme parfumée.

J'avais observé des pèlerins humains en de telles poses, méditant sur les cimes sacrées en Orient. Je me mis à rêver... à rêver... à rêver...

### Un chien répond

En un sens nous menions une rêverie en tandem, Cœurvaillant occupant la position de pilote, pour ainsi dire, et moi à l'arrière, faisant de mon mieux mentalement pour pédaler avec lui dans la direction étrange qu'il avait prise.

Où donc était parti le chien dans ses processus mentaux tandis que son corps physique actif, tout chargé d'une énergie peu commune reposait si tranquillement sur ce promontoire ? Cœurvaillant était en contact réciproque avec quelque chose de très sage et de très amical, cela tout observateur attentif l'aurait vu ; mais ce qui aurait probablement déconcerté cet observateur, comme je l'étais moi-même, c'était la nature et le lieu de ce quelque chose.

Je me mis à explorer toutes les directions, écoutant attentivement afin d'entendre chaque murmure intuitif et suivant soigneusement chaque directive. Je m'appuyais toujours pour cela sur deux faits solides : d'abord le fait que la véritable identité de Cœurvaillant s'étendait bien au-delà de son apparence physique. Ensuite que bien que classifié comme étant "un chien" portant l'étiquette que nous accrochons aux chiens, nous autres humains, de toutes les limitations, il n'en était pas moins une très intelligente entité pensante. De cela, je l'avais vu donner tous les jours la preuve, le voyant raisonner et parvenir à ses propres conclusions pour les traduire en une action effective.

"Si l'identité de Cœurvaillant s'étend au-delà de son apparence biologique, me disais-je "jusqu'où s'étend-elle ? Où sont placées ses limites ? Cœurvaillant est vraiment intelligent, des millions de personnes à travers le monde l'attesteront. Mais qui est qualifié pour juger de l'étendue réelle de son intelligence ? Pour cela, il faudrait changer de point de vue, mettre Cœurvaillant sur un niveau de compréhension mutuelle ; ce n'est que de cette façon que l'on pourrait découvrir ce que ce chien sait, mentalement et spirituellement."

Ayant écarté toutes limitations de mon imagination, je me demandais si Cœurvaillant, assis là sur le promontoire, n'essayait pas, à sa manière, de pénétrer les réalités invisibles au-delà de l'apparence matérielle des choses. Je me demandais s'il ne faisait pas effort pour parvenir aux dimensions les plus vastes de lui-même, pour découvrir ce qu'était son être réel, comme l'aurait fait tout humain sensible au milieu de tant de beautés naturelles. Mais, mes spéculations ne me menèrent à rien, le brouillard intellectuel était trop intense.

Enfin, pour m'amuser, je décidai d'interviewer le chien comme s'il eut été un étranger distingué mais dont je ne comprendrais que difficilement la langue, et je fis comme un journaliste, lui parlant mentalement pour ne pas troubler le silence de sanctuaire dans lequel nous nous trouvions, projetant ce que je disais sans le secours des sons vers le derrière de sa tête. Et je lui posais les questions les plus intimes ayant trait à sa vie avec moi, entre nous, dans nos rapports d'homme à animal. Ces questions étaient sans ordre logique ; je demandais ce qui me venait à l'esprit et je n'attendais point les réponses, en fait, je n'en attendais pas.

A court de questions, je me détendis enfin dans un état d'agréable animation suspendue, l'esprit vide. Soudain, et sans que j'eusse émis le moindre son pour attirer son attention, Cœurvaillant tourna vers moi sa tête et se mit à me fixer, à regarder à travers moi, me sembla-t-il, avec ses grands yeux. Ce fut inattendu - et surprenant.

Je ne sais combien de temps il demeura, ses yeux semblables à des rayons X fixés sur moi. Il se peut que ce fût quelques minutes ou beaucoup plus longtemps. Cela me sembla être comme l'histoire fabuleuse de cet antique moine, que vous savez peut-être. Il sortit par un beau matin de printemps pour écouter chanter une alouette qui se trouvait dans un pré, lorsqu'il revint, tous ses condisciples étaient morts ; trois cents ans s'étaient écoulés. En présence des grandes réalités, le temps et l'espace disparaissent.

Enfin Cœurvaillant ramena sa tête à sa position première et se remit calmement à contempler l'espace. Alors - aussi facilement et aussi naturellement que si de telles choses eussent fait partie de l'expérience quotidienne - je compris que Cœurvaillant venait de me répondre silencieusement. Et j'avais pu comprendre ce qu'il disait ! La preuve en était que j'étais en possession de presque toutes les réponses aux questions que j'avais posées, des réponses qui, par la suite, furent vérifiées en tous leurs détails.

Assis là, le dos tourné vers moi, Cœurvaillant avait entendu les questions que je lui posais mentalement. Lorsque je m'étais complètement détendu mentalement j'étais devenu réceptif, alors, tournant la tête dans ma direction, il leur avait silencieusement répondu. J'avais parlé à Cœurvaillant en une langue qui n'a point besoin d'être articulée ni écrite, et il m'avait répondu dans le même langage. Sans un échange de sons, sans un geste, chacun avait parfaitement compris l'autre. Et j'avais enfin établi le contact avec ce silencieux langage universel, apparemment perdu, que, comme l'ont indiqué il y a si longtemps les anciens sages, tout être vivant a la capacité innée de

parler à tout autre être vivant, lorsque les esprits et les cœurs sont convenablement accordés.

En suivant Cœurvaillant, ce soir-là, pour rentrer à la maison, notre penser et nos actes synchronisés comme jamais auparavant et agissant consciemment au rythme de l'Intelligence et de l'Energie infinie dont procèdent toutes choses, je compris soudain pourquoi les barrières du langage avaient disparu entre le chien et moi. J'avais plaqué un accord harmonieux dans la parenté universelle - le reste était venu par surcroît.

Il n'est pas facile d'expliquer en termes clairs la technique exacte qui permet d'échanger des idées avec un chien au moyen d'une communication silencieuse. Le premier obstacle à cette compréhension mutuelle est l'attitude généralement adoptée qui s'oppose à tout ce qui n'est pas habituel, particulièrement dans ce qui a trait aux animaux.

Une autre difficulté vient du fait qu'établir des rapports rationnels de cette manière avec un chien doit nécessairement être une aventure de pionnier. On est forcé d'être son propre navigateur mental, de parvenir à ses propres conclusions et d'en faire soi-même la preuve. On est donc contraint d'agir à l'inverse de toutes les notions conventionnelles sur les rapports entre les humains et les bêtes.

Mon handicap le plus grand, lorsque je voulus apprendre à converser avec Cœurvaillant, me vint de l'assortiment de faux concepts dont j'avais hérité, des erreurs accumulées pendant des siècles au sujet des chiens. Et l'une de ces plus arrogantes idées était l'orgueil qui me faisait penser qu'à cause de "ma supériorité" divinement attribuée, j'étais, moi, qualifié pour communiquer de haut certaines idées importantes aux animaux, mais que ceux-ci, à cause de leur "infériorité divinement attribuée", n'étaient capables que de communications de peu de valeur. Et même lorsque de telles communications étaient possibles, elles ne pouvaient être exprimées que grossièrement et d'une façon très limitée, comme il convenait à une "créature muette, fonctionnant sur un plan d'intelligence inférieure".

Cœurvaillant me débarrassa de ces sottises. Pas tout d'un coup, mais jour après jour, tandis que je le suivais, en l'observant attentivement, à travers la campagne et assis, figurativement, à ses pieds, chez moi, lui permettant de m'enseigner des choses que j'avais grand besoin de connaître afin de devenir un meilleur compagnon pour lui, un meilleur citoyen de l'univers aussi. Lorsque je consentis à être instruit par un chien, Cœurvaillant m'impartit une sagesse précieuse, des secrets merveilleux se rapportant à l'art qu'ont les chiens de vivre pleinement et joyeusement dans le présent, sans souci des circonstances.

Il me fit perdre la mauvaise habitude de mépriser les autres entités vivantes, les autres formes de vie, comme m'étant inférieures, limitées ou sans rapport avec moi. Il me fit définitivement comprendre que si je voulais vivre avec lui d'une façon intelligente, il me faudrait faire en sorte que tous mes contacts mentaux avec lui soient

aussi élevés, aussi horizontaux et aussi étendus que possible. Il m'apprit que je devrais toujours le considérer comme un semblable inconditionné plutôt que comme "un chien" dans le sens conventionnel et restrictif de ce terme.

De cet enseignement, un pont mental, pour ainsi dire, s'établit entre nous. Ce pont était à double sens, et non point à sens unique. Il s'étendit de là où je paraissais fonctionner en tant qu' "humain" jusque-là où Cœurvaillant semblait exister en tant que "chien". Ce pont invisible nous reliant, il fut possible à mes pensées de le traverser librement pour pénétrer le champ de son penser, et à ses pensées de parvenir aux miennes. A cela, cependant, il y avait une obligation stricte ; il me fallut apprendre à ne laisser traverser dans sa direction que mes pensées les meilleures ; je savais que de son côté il en était de même.

Quand je maintenais mon extrémité du pont assez haute, assez horizontale et assez largement ouverte pour recevoir ou pour émettre, le trafic de la pensée coulait entre nous d'une façon naturelle et de manière à nous entraider. Cœurvaillant ne semblait avoir que rarement de la difficulté à comprendre les pensées que je lui envoyais, qu'il s'agisse de nouvelles, de suggestions, d'opinions, de questions ou d'expressions d'appréciation. Et plus je m'y appliquais, plus il me devenait facile de comprendre ce que silencieusement, il me disait.

Parfois, cependant, j'oubliais le rôle que j'avais à jouer dans notre parenté. J'élevais alors l'extrémité du pont de telle sorte que celui-ci s'abaissait dans sa direction comme d'un supérieur à un inférieur. Lorsque ceci se produisait, l'invisible courant entre nous souffrait d'un court-circuit et, automatiquement, je retombais au niveau relativement bas d'un de ces humains bornés qui essayent de faire l'important dans l'ombre d'un chien intelligent.

Celui qui nous aurait rencontrés, le chien et moi, assis tranquillement côte à côte dans quelque coin pittoresque de la campagne, et auquel on aurait dit très sérieusement que nous étions en train d'échanger, au moyen du langage silencieux, de stimulants points de vue, aurait sans doute eu bien du mal à le croire. Pourtant c'eut été la vérité. Si cet homme avait voulu se joindre à nous, s'il avait consenti à être suffisamment souple et assez réceptif, il aurait partagé avec nous le simple langage universel dont nous nous servions, ce langage qui s'exprime de cœur à cœur ["Le langage est source de malentendus." - Antoine de St-Exupéry] sans qu'il y ait besoin de sons.

Ce qui rendait si faciles et enrichissantes nos conversations, c'était l'invisible Facteur Primordial responsable de toute cette activité. Pour comprendre ce profond secret, il est important de savoir que ce que nous échangeons, au cours de ces moments de communion, ce n'était point ces échanges maladroits qui ont lieu entre "le

cerveau plus vaste et plus important d'un humain" et le "cerveau plus petit et point important d'un chien". Pas du tout. Les cerveaux, en tant que tels, n'y avaient pas plus d'importance que des côtes. Il s'agissait de *quelque chose* d'infiniment plus puissant. Et ce *quelque chose* avait toute l'immensité, toute la puissance, toute l'intelligence, tout l'amour de l'Entendement sans bornes de l'Univers qui est en tout, à travers tout, et au-dessus de tout.

Ni Cœurvaillant ni moi n'opérions ces communications de nous-mêmes. Ni l'un ni l'autre ne s'exprimait en tant que penseur original, en tant que source indépendante. Au contraire, c'était l'Entendement de l'Univers qui communiquait à travers nous. Nous servions d'instruments à son bon plaisir. Cet entendement primordial, sans limites et éternel se mouvait à travers moi vers Cœurvaillant et à travers Cœurvaillant vers moi. C'est ainsi que j'en vins à comprendre qu'il se meut à travers tout, partout, en un incessant rythme d'harmonieuse parenté.

J'eus le privilège d'apprendre de mon maître chien comment me débarrasser de mon ego et de mon intellect humain, comment fondre le meilleur de mon être au meilleur du sien, et comment permettre à l'Univers de s'exprimer à travers nous, comme cet Univers, dans sa sagesse et sa longue expérience, sait si bien le faire.

## CHAPITRE 17

### Alchimie magique

Si nous imaginons que deux humains ont établi entre eux ce pont à double sens que nous avons trouvé, Cœurvaillant et moi si pratique et si profitable, cela nous aidera à comprendre comment l'Entendement Universel parle à travers un homme à son chien et à travers le chien à l'homme.

Un tel pont invisible entre deux humains indiquerait qu'ils sont en parfait accord, en état de véritable compagnonnage. Un tel état ne pourrait s'épanouir que dans le respect mutuel, l'admiration, l'appréciation, la loyauté, la courtoisie et le désir mutuel de donner de son mieux.

Ainsi une sorte d'alchimie magique se produit par laquelle chacun, sans sacrifier le caractère unique de sa propre individualité, s'harmonise avec l'autre de sorte qu'ils ne semblent plus faire qu'une seule unité. Les yeux voient, les oreilles entendent à l'unisson, le cœur bat au rythme de l'autre. Leurs vies coulent ensemble dans une unité intégrée de savoir, d'être et d'action.

Nos deux humains parviennent enfin au point de leur entente où le langage vocal, écrit et même les signes deviennent superflus entre eux. Ils s'aperçoivent qu'ils n'ont plus besoin de symboles d'expression pour partager leurs pensées et leurs sentiments. Ils se trouvent en accord parfait l'un avec l'autre, et s'aperçoivent aussi qu'ils s'accordent avec tous les autres vivants.

C'est cela que nous établissions en nous, Cœurvaillant et moi. Nous avançons avec d'assez grandes difficultés à cause de ma grande ignorance de ces choses. Mais plus je persistais, plus cela devenait facile. Je commençais à comprendre combien il y a peu de différence entre la création d'un pont mental avec un autre humain et celle d'un tel pont avec un chien, à condition, je l'ai déjà dit, que le pont, allant de l'homme au chien, reste aussi élevé et aussi horizontal qu'il le serait vis-à-vis d'un humain intelligent et respecté ; à condition aussi que le courant de la pensée puisse passer dans les deux sens et que l'humain en question ait au moins une connaissance préliminaire de la Divinité innée en toute vie, cette Divinité qui nous relie tous à tous les autres êtres vivants en une parenté véritable.

Un certain nombre de mes amis s'étaient intéressés aux possibilités de correspondance rationnelle entre eux et leurs chiens. Certains d'entre eux, après

beaucoup d'expérimentation, n'avaient obtenu que de maigres résultats. Ils avaient bien établi des ponts entre eux-mêmes et leurs chiens, mais ils n'en avaient point réglé le trafic à double sens. C'est ainsi que leurs ponts permettaient bien le courant vers leurs chiens, mais excluaient le courant en sens inverse. Ils émettaient volontiers mais ne recevaient pas. Et cela perturbait automatiquement l'équilibre et s'opposait à une véritable correspondance.

Pour essayer d'entendre et de comprendre Cœurvaillant lorsqu'il me parlait silencieusement, ou plutôt lorsque l'Entendement Universel parlait à travers lui, mes oreilles de chair me gênaient beaucoup. Elles étaient habituées aux sons durs et discordants de la terre et incapables de recevoir le délicat langage mental universel, particulièrement parce que ce langage provenait d'un chien. Je ne fis de réels progrès que lorsque je donnai toute mon attention à "l'art pratiquement perdu d'écouter" qui, comme l'a proclamé William Butter Yeats [Poète Irlandais] "est l'art qui rapproche le plus de l'Eternité".

Je m'aperçus qu'écouter Cœurvaillant avait infiniment plus d'importance que de m'efforcer d'obtenir qu'il m'écoutât. Lorsque mon appareil intérieur d'écoute et de réceptivité était convenablement accordé, j'étais toujours à même de percevoir des choses intéressantes et importantes venant de lui. Mais je perdais ce point de réceptivité chaque fois que temporairement, j'oubliais que nous étions tous les deux des expressions vivantes du même Entendement, du même Dessein premier, alors nos rapports s'effondraient au niveau conventionnel des rapports entre humains et chiens.

Les plus mémorables de nos conversations silencieuses eurent lieu sous les étoiles, tandis que, côte à côte nous les contemplions comme deux philosophes cogitant. Nous nous saturions d'abord de distance, contemplant la beauté des desseins opérant en toutes choses, et nous nous émerveillions étonnés. Nous écoutions la Voix de l'Existence tandis que, silencieusement, elle parlait dans ce langage qui ne connaît ni barrière de temps, d'espaces ni d'espèces. La magie de l'Univers coulait à travers nous, et nous prenions conscience de nos places individuelles et nécessaires dans cette grande expression cosmique.

De temps en temps, nous retirions notre penser de ces lointaines spirales et silencieusement nous nous parlions de choses qui, mutuellement, nous intéressaient. Je lui posais une question spécifique. Lorsque la réponse me parvenait, cela se faisait par un impact très doux. Cela venait comme par "une petite voix quiète" murmurant intérieurement le renseignement demandé... ou bien une soudaine prise de conscience... ou par une suggestion révélatrice... par un subit éclair de compréhension... ou par une direction nette pour résoudre un problème particulier.

Je n'étais jamais conscient d'avoir à faire aucun effort particulier dans ces transitions, depuis le moment où je ne savais pas et le moment où je savais. Je ne faisais que me tranquilliser et me rendre aussi réceptif que possible - et j'écoutais. Tôt ou tard, j'obtenais la réponse. C'était comme si je me fusse soudain rappelé quelque chose que j'avais toujours su mais que j'avais, temporairement, oublié dans les brouillards et les confusions de l'expérience humaine.

C'est ainsi que nous participions, Cœurvaillant et moi, à ce silencieux langage que l'Entendement Universel parle constamment à travers toute vie et pour le plus grand bien de toute vie. C'est ainsi que nous nous servîmes de la merveilleuse route intérieure qui mène d'esprit à esprit, de cœur à cœur. C'est ainsi que nous fûmes à même de franchir chacun les frontières de l'autre, pour nous apercevoir qu'il n'y avait point de frontière, nous séparant l'un de l'autre, si ce n'étaient les sombres illusions des sens humains.

Une des leçons les plus utiles que m'apprit Cœurvaillant était fondée sur le vieux dicton : "Les pensées sont des forces". Nul ne le lui avait enseigné, mais il en savait assez long à ce sujet.

Je me souviens d'avoir entendu fréquemment ce dicton du temps que j'étais écolier et bien des fois depuis lors, sans lui avoir accordé beaucoup d'intérêt. Cela me paraissait n'être qu'une abstraction philosophique, une sentence à jeter dans la conversation lorsqu'elle était ainsi orientée, mais ne devant pas être prise sérieusement par ces temps réalistes et terre à terre.

Mais Cœurvaillant, au cours de nos entretiens éducatifs "du chien à l'homme" m'assura du fait que les pensées sont bien des forces. Et cette leçon il me l'enseigna rapidement et indélébilement, non pas seulement pour mon plus grand bien en tant qu'entité vivante, mais pour ma protection tandis que j'allais à travers le monde, rencontrant d'autres entités.

Il me força à prendre conscience de ce que l'instrument de mes succès ou de mes échecs dans tous mes contacts avec lui était mon propre penser, mon propre état d'esprit, ma propre attitude intérieure, non pas son penser ou son état d'esprit ou son attitude intérieure, mais les miens. Je compris que j'étais primordialement responsable de tout ce qui se passait dans nos rapports et la responsabilité n'en était pas tellement dans ce que je disais ou dans ce que je faisais mais dans ce que j'étais *mentalement*.

Deux faits importants se dégageaient de plus en plus de ces leçons.

Le premier, c'était que Cœurvaillant et moi nous étions des êtres mentaux avant de pouvoir être des expressions matérielles, physiques de la vie. Par conséquent, c'était en tant qu'êtres mentaux que nous devions, le chien et moi, d'abord nous accorder afin de pouvoir nous accorder convenablement dans notre expression extérieure. Et chaque fois que je l'approchais sous cet angle, Cœurvaillant et moi étions en parfait accord. Le second fait c'était que la plus petite pensée-force que j'envoyais dans la direction de Cœurvaillant, qu'elle soit bonne, mauvaise ou indifférente, me revenait invariablement, tel un boomerang, dans quelque action extérieure correspondante. Cette action de ma part et cette réaction de la sienne étaient si pareilles à un écho, si précises, qu'il me fallait être constamment en état d'alerte, et en prévenir tous ceux qui lui rendaient visite. De temps en temps, si cette précaution n'avait pas été prise, Cœurvaillant détectait dans l'atmosphère mentale du visiteur quelque chose qui ne lui plaisait point et parfois cette collision de l'irréductible

dans l'état d'esprit de l'homme et du chien avait pour résultat une fort mauvaise expérience pour ce visiteur.

Cœurvaillant savait, mais la plupart de ses visiteurs l'ignoraient, que chacun d'eux émettait constamment des révélations exactes sur son propre compte, par son penser, ses sentiments et ses émotions. Leur comportement extérieur ne pouvait à aucun moment masquer ces révélations pour le chien et pour aucun animal alerte.

Détectant l'état d'esprit de ses visiteurs, il les accueillait en conséquence. Ceux qui étaient mal reçus se demandaient toujours pourquoi "un grand chien comme Cœurvaillant" les traitait d'une façon aussi incivile et aussi injuste.

Mon professeur à quatre pattes imprima en mon esprit cette chose importante autant qu'embarrassante : où que je sois, quoi que je fasse, mon esprit est toujours beaucoup plus exhibé que mon corps physique et que les vêtements que je porte. Ni ma propre vie intérieure ni la vie intérieure d'aucun être vivant n'est privée ni susceptible d'être masquée. Nous sommes tous des nudistes mentaux toujours exhibés publiquement et chacun peut nous observer et nous évaluer librement.

Le chien me rendit très attentif à la nature de mes mobiles et très soigneux en la qualité des pensées que je diffusais, particulièrement lorsque j'étais avec lui. Et il me contraignit à opérer un véritable travail de réparation sur mon caractère et sur mon comportement. Je n'eus pas le choix. Il me fallut accepter cette discipline personnelle afin que nos rapports soient équilibrés et intelligents.

Presque toutes les leçons que m'enseigna Cœurvaillant avaient trait à mon attitude mentale et à la réaction de cette attitude sur lui, sur nous et sur les différentes choses que nous faisons ou que nous ne parvenions pas à faire.

Chacune de ces leçons était accompagnée du rappel, indirect mais important, du fait que, comme presque tous les autres animaux, sauf ceux qui sont gâtés par le contact avec les humains, il vivait avec le cœur pur, c'est-à-dire avec des intentions pures. Et il me fit clairement comprendre que si je voulais vivre en paix avec lui ou avec tout autre être vivant, il me faudrait être également pur de cœur et pur d'intentions.

Plus je m'efforçais de purifier mon penser, mon caractère, mes desseins et mes actions et d'unir le meilleur de moi-même au meilleur en Cœurvaillant dans tout ce que nous faisons, plus nous nous mettions, le grand chien et moi, à sortir des restrictions et des bornes irréelles de nos espèces respectives. Nous nous trouvâmes opérer dans le plan illimité du mental et du spirituel, dans lequel chacun de nous s'exprimait

pleinement et librement en tant qu'état de conscience individuel et de concert, en tant qu'états d'esprit parents, unis dans une aventure sans frontière.

### Splendeur emprisonnée

Vint le couronnement de mon aventure avec Cœurvaillant. Il partageait avec moi un secret passionnant, un mystère qui avait déconcerté les éleveurs professionnels, les producteurs de Hollywood et ses innombrables admirateurs à travers le monde. Voici quel était ce mystère : qu'avait-on fait à Cœurvaillant dans les coulisses pour le transformer si parfaitement d'un chien de guerre dangereux et difficile à conduire en une étoile de cinéma pleine de compréhension et de gentillesse ? Je n'obtins pas de Cœurvaillant la réponse à ce mystère en une seule fois, mais peu à peu, tandis que nous parlions ensemble silencieusement.

Si vous voulez percer vous aussi ce secret, il vous faudra d'abord faire la distinction entre le fait de dresser et celui d'éduquer un animal. Il est relativement facile de dresser un animal. Pour cela il suffit d'un livre d'instructions, d'une certaine audace, de quoi menacer et punir et, bien entendu, d'un animal. Eduquer un animal, par contre, exige de l'intelligence, de l'intégrité, de l'imagination et de la douceur, mentalement, vocalement et physiquement.

La différence la plus significative entre dresser et éduquer un animal, je l'appris de Cœurvaillant, est dans l'accentuation. Cela dépend de l'importance que l'on accorde au physique ou au mental de l'animal. L'éleveur conventionnel, suivant les conventions traditionnelles et rigides, met l'accent presque entièrement sur le physique. Pourvu que l'animal paraisse à son avantage et qu'il obéisse promptement aux ordres qu'on lui donne, l'éleveur est satisfait. Cette méthode est, pour l'animal, limitative et donne des résultats stéréotypés.

L'entraîneur conventionnel part de prémices négatives. Il se dit qu'il travaille sur une forme muette et inférieure de la vie qui, au mieux, est incapable de dépasser certaines limites dans l'intelligence et le talent à cause de la "capacité limitée de son cerveau". S'il fait travailler un chien, sa première ambition est de dominer l'animal au point que celui-ci lui soit complètement soumis, obéisse à chacun de ses commandements et lui accorde à tout instant une attention idolâtre. C'est comme s'il disait constamment à ce chien : "N'oublie pas que je suis ton seigneur et maître ! Suis donc, et obéis à tout ce que je te commande, sans quoi !"

La plupart des animaux dont l'homme s'est servi à des fins égoïstes à travers les siècles ont été les produits de ce système de dressage sans éducation. Pour contraindre à une obéissance aveugle on s'est servi d'un minimum d'intelligence et d'un maximum de force. Dans les cercles professionnels on appelle cela la technique pour "les dresser ou les briser". La résistance de l'animal est brisée, et sa spontanéité

et son initiative si bien émoussées que, passivement, il fait tout ce qu'exige son entraîneur. Ses impulsions pensantes et naturelles emmurées, il devient un esclave à quatre pattes, satisfaisant servilement les caprices de l'ego humain qui prétend être Dieu pour lui.

L'*éducateur* agit tout autrement. Plein de pénétration et d'intuition, il met l'accent sur le mental plutôt que sur le physique de l'animal. Il le traite comme un semblable intelligent dont il se refuse à limiter, dans quelque direction que ce soit, les capacités de développement et d'expression. Il sait que l'apparence de l'animal, ses actions et ses talents ne sont que les expressions extérieures de son état d'esprit. Il cherche à l'aider à se servir de ses facultés mentales, afin qu'il y ait des résultats correspondants dans son apparence, son caractère et sa façon d'être.

Lorsque Cœurvaillant commença sa carrière cinématographique à Hollywood, c'était un exemple splendide du chien à la fois bien dressé et bien éduqué. Le dressage et l'éducation avaient été effectués sur deux côtés opposés de l'Océan Atlantique. En Allemagne, il avait été dressé soigneusement pour devenir un chien policier de premier ordre, profondément enrégimenté dans la pensée et dans l'action et presque tout était projeté et dirigé à sa place. Lorsqu'il arriva aux Etats-Unis, il était le prototype du chien bien dressé mais sans éducation. En dépit de sa splendeur physique, de ses talents et de ses décorations, il n'était point équilibré et loin du développement dont il était digne. En fait ce bel animal constituait pour son propriétaire une lourde charge, à moins qu'on ait en vue une guerre, privée ou publique.

Pourtant, de ce déséquilibre, l'aide compréhensive et la patience de Larry Trimble sortirent un des chiens les mieux équilibrés, les mieux éduqués de toute l'histoire. Ce ne fut point facile, même pour Trimble, Cœurvaillant était agressif, fixé dans ses habitudes et s'opposait à changer ses façons de penser et d'agir. Son attitude envers Larry pendant de longues semaines d'une expérience qui semblait sans espoir de réussite fut celle d'un mélange, toujours prêt à faire explosion, de supériorité, d'aversion, d'indifférence et d'agacement. Il était sans cesse méfiant et attentif pour voir à quel moment Trimble, qu'il considérait en ennemi déguisé, déclencherait la bataille à laquelle il s'attendait.

Trimble ne se servit ni du commandement ni de la contrainte pour sortir Cœurvaillant de ses attitudes militaires ; avec la sagesse aiguisée par une grande expérience des animaux, il passa de longs moments seul avec le grand chien de combat dans une ferme isolée, donnant à Cœurvaillant le plus de liberté possible, étudiant tout ce qu'il faisait, cherchant à déterminer ses intentions et essayant de

comprendre ce qui pouvait être fait afin d'aider sa future vedette de l'écran à acquérir un sens meilleur et plus amical de la vie.

Après bien des semaines, Trimble trouva le secret au moyen duquel Cœurvaillant fut amené d'un état d'esprit à l'autre, c'est-à-dire d'un belligérant chien de guerre, transformé en une vedette de cinéma bien disposée, intelligente et coopérante. Trimble découvrit que le grand chien de combat possédait de magnifiques qualités, mais que ces qualités étaient profondément et solidement enfouies. Ces talents, ces grâces, cachés sous un extérieur rébarbatif, n'avaient pas à être développés, mais libérés. C'est ce à quoi Trimble procéda.

Le plan d'éducation auquel Cœurvaillant fut soumis eût pu être emprunté aux célèbres vers du "Paracelse" de Robert Browning :

"La Vérité est en nous-mêmes ; elle ne sort point  
Des choses extérieures, quoique vous en puissiez penser  
Il est en nous tous un centre intérieur,  
Où demeure la vérité entière et que,  
Comme par de multiples murs, la chair grossière emprisonne :  
Cette perception parfaite, claire - qui est la vérité,  
Un réseau charnel, déroutant et pervers  
L'enserme et fausse toute chose ; et connaître  
Consiste bien plus à ouvrir une voie  
D'où puisse s'échapper la splendeur emprisonnée  
Plutôt que d'effectuer une entrée pour la lumière  
Qu'on suppose en dehors."

*(A l'intention des lecteurs qui savent l'anglais nous donnons le texte de ce beau morceau.)*

*Truth is within ourselves ; it takes no rise  
From outward things, whakefer you may believe.*

*There is an inmost center in us all,  
Where truth abides in fulness ; and around,  
Wall upon wall, the gross flesh hems it in,  
This perfect, clear perception - which is truth.  
A baffling and perverting carnal mesh  
Blinds it, and makes all error : and to KNOW,  
Rather consists in opening out a way  
Whence the imprisoned splendour may escape,  
Than in effecting entry for a light  
Supposed to be without.*

Avec une pénétrante perception et une technique adroite mais douce, Trimble se mit à ouvrir toutes sortes de voies pour que la splendeur emprisonnée en Cœurvaillant puisse s'échapper. Au début cette échappée fut lente à cause de la nouveauté de l'expérience, puis elle surgit en abondance spontanée. Trimble avait aidé ce grand chien à mieux connaître son être réel et à l'exprimer. Et c'est ainsi que Cœurvaillant fut à même d'accomplir des choses presque incroyables et d'atteindre une célébrité inégalée.

Voilà le secret que me révéla Cœurvaillant au moyen de notre pont invisible à deux sens, et Larry Trimble me le confirma ensuite dans tous ses détails. Mais ce secret reste difficile à percer, afin d'en faire un usage pratique, pour ceux qui ont l'esprit conventionnel, à cause de sa divine simplicité.

### Serpents à sonnettes

L'art de surveiller soigneusement nos paroles et nos mobiles dans nos contacts avec les autres êtres vivants a une grande valeur pratique. Particulièrement avec des créatures telles que les serpents à sonnettes. Ces êtres sages mais incompris, doués de la capacité de produire du poison et d'une technique de défense meurtrière, sont des experts de première force dans l'art de déceler ce qui émane des pensées, particulièrement des pensées humaines.

Lorsque je visitai pour la première fois ces contrées de l'ouest où les blancs et les Indiens rencontrent fréquemment des serpents à sonnettes, et lorsque j'en rencontrai moi-même, ce fut une expérience effrayante. J'en vis entrer en action, en flèche avec leurs yeux hypnotiques et les coups en éclairs de leurs crochets empoisonnés. Ce sont des tueurs habiles, terrifiants et sans merci.

Un jour, un vieux prospecteur du désert, qui avait des serpents à sonnettes pour voisins depuis toujours, me dit une chose surprenante. Il dit que bien que les serpents à sonnettes prennent un plaisir extrême à planter leurs crochets dans l'homme blanc, ils attaquent rarement un Indien. Je lui demandai pourquoi. Il n'en savait rien et n'avait jamais cherché à le savoir.

Au cours de mes randonnées je vis que ce que le vieux prospecteur m'avait dit était vrai. Les serpents à sonnettes usent bien de discrimination. Ils mordaient les blancs et laissaient une immunité presque complète aux Indiens. J'en parlai à toutes sortes "d'experts" mais aucun ne me donna une réponse satisfaisante, pas de réponse, en tout cas, que j'eusse voulu mettre à l'épreuve face à un serpent.

Presque partout où j'allais, un combat constant et sans merci faisait rage entre les hommes blancs et les serpents, combat jusqu'à la mort de l'homme ou du serpent. Mais je ne vis point de ces combats entre les Indiens et les serpents. Il semblait y avoir entre eux un "gentlemen's agreement". Dans tous mes déplacements dans les déserts, les prairies et les montagnes, jamais je ne vis un serpent s'enrouler, soit pour la défense soit pour l'attaque, lorsqu'un Indien passait à proximité.

Mes séances éducatives avec Cœurvaillant m'avaient montré le mal que peuvent faire, dans nos contacts avec les animaux, les invisibles forces mentales. C'est ainsi que je fus à même de comprendre pourquoi l'état de guerre existait entre les blancs et les serpents, presque jamais entre les Indiens et eux. Cette situation entre les humains et les serpents confirmait ce que Cœurvaillant m'avait si patiemment enseigné : c'est que notre penser dans sa nudité absolue, nous précède toujours et proclame

exactement notre vraie nature et nos intentions. Le mystérieux paradoxe entre humains et serpents fut résolu pour moi grâce aux enseignements d'un chien. La réponse se trouvait dans les états d'esprit individuels, dans l'atmosphère que le caractère diffuse, dans la prospection des forces-pensées. Presque tous les serpents à sonnettes que j'observai illustraient ce fait révélateur. Ils étaient capables de détecter et de juger correctement la qualité de la pensée qui se dirigeait vers eux. L'ayant fait, ils étaient prêts à s'adresser soit à un ami, soit à un ennemi selon l'état d'esprit que contenait le corps humain qui s'approchait.

Que se passe-t-il lorsque la plupart des hommes blancs et un serpent à sonnettes se trouvent inopinément en présence ? Ayant appris à considérer tous les serpents comme étant de répugnants et mortels ennemis sans aucun droit d'être sur terre, l'homme veut tuer tous les serpents qu'il voit. Un sentiment profondément sauvage et violent s'empare de lui à cette vue, le remplissant d'horreur et de crainte. En même temps, toutes sortes de facteurs malveillants, latents en sa nature, s'éveillent, qui empoisonnent complètement son état d'esprit. Cette arme invisible, cette force-pensée mortelle, il la projette sur le serpent à sonnettes avec l'intention de le détruire.

Hautement sensible à cette attaque mentale et parfaitement conscient de sa source, le serpent, par une action rapide de la pensée, empoisonne à son tour son propre état d'esprit et le projette vers l'homme blanc tout chargé des mêmes intentions vicieuses. Jusque-là le conflit entre le serpent est mental et émotionnel. C'est une sorte de vendetta de la pensée ; un état de méchanceté mutuelle dans lequel chacun frappe l'autre par des attitudes et des intentions destructrices.

S'il se trouve que l'homme blanc ait une arme et qu'il puisse s'en servir avec succès, il tue le corps physique du serpent. Mais si le serpent parvient à esquiver le coup et qu'il s'approche, alors il enfonce ses crochets empoisonnés dans le corps de l'homme et celui-ci prend rendez-vous avec la mort. Et, bien que le serpent ait victorieusement percé de ses crochets le corps de l'homme blanc, ce à quoi il s'est attaqué en réalité c'est à la pensée insociable et meurtrière qui animait ce corps.

En regardant un indien marcher à proximité de ce même serpent à sonnettes, vous verriez tout autre chose. Tout d'abord, vous seriez incapable de détecter le moindre signe de frayeur ou d'hostilité dans l'un ou l'autre. Lorsqu'ils seraient près l'un de l'autre, vous les verriez s'arrêter, se contempler tranquillement pendant quelques instants d'une façon amicale, puis partir chacun de son côté, chacun d'eux s'occupant strictement de ses affaires et permettant à l'autre de faire de même. Pendant cette

pause, ils se seraient trouvés dans une communication compréhensive, tout comme un grand et un petit navire en mer échangeant des signaux d'amitié.

Si vous pouviez voir au profond du penser et des intentions de l'Indien, vous découvririez le secret simple de tout ceci, car vous verriez que cet Indien vit de son mieux au rythme conscient de ce qu'il appelle avec vénération le Grand Esprit, le Grand Principe premier de toute vie, qui crée et anime toute chose et qui, à travers chacune, énonce à tout moment la Sagesse. A cause de cette loi universellement opérante, l'Indien est en communication silencieuse et amicale avec le grand serpent à sonnettes, non pas comme avec "un serpent", qui doit être redouté et détruit, mais comme avec un "jeune frère" très admiré et très aimé qui a droit à autant de vie, de liberté, de bonheur, de respect et de considération qu'il espère lui-même en recevoir. Et son "jeune frère" réagit en conséquence.

## CHAPITRE 21

### Les sonnettes s'agitent

Le plus redouté des serpents venimeux est un être bien disposé au fond de son cœur. Il désire être compris et aussi, comprendre. C'est un compagnon sage et aimant qui donnera toujours le meilleur de lui-même lorsque l'humain joue un rôle dans leur parenté. Sans doute ceci est difficile à croire, et pourtant j'en ai eu des preuves répétées, dans plusieurs parties du monde, avec toutes sortes de serpents "meurtriers". Et ces preuves ont été établies par un nombre d'hommes et de femmes hors série, qui tous agissaient selon ce que Cœurvaillant m'apprit à observer avec lui : les rapports harmonieux ne sont possibles que lorsqu'ils le sont d'abord mentalement.

L'une des plus intéressantes de ces personnes rares était une fragile et fort surprenante petite femme nommée Grace Wiley, qui, jusqu'en 1948, éclaire grandement l'histoire des serpents dans son Zoo du Bonheur, non loin de Long Beach, en Californie. Miss Wiley avait une longue expérience d'erpétologiste et était considérée comme étant une des compétences mondiales en matière de serpents de mauvaise réputation. En fait, plus ils étaient féroces, méchants et venimeux, plus ils lui plaisaient. Dans son Zoo du Bonheur on pouvait trouver presque toutes les espèces connues du serpent - l'énorme roi-cobra long de plus de vingt-cinq pieds, des cobras d'Egypte, des vipères, des serpents noirs d'Australie, des mambas verts, des serpents tigres, des fer-de-lance, des mocassins, toutes les variétés de serpents à sonnettes et bien d'autres encore.

On venait de partout pour voir cette collection et pour voir Miss Wiley manipuler les serpents. Sous sa surveillance attentive elle permettait aux visiteurs de les manipuler également. Les gens étaient aussi attirés vers ce Zoo en tant qu'étudiants, pour entendre Miss Wiley interpréter les serpents du point de vue des serpents eux-mêmes. Tenant un de ces spécimens meurtriers, tapi affectueusement dans ses bras, elle montrait à ses auditeurs fascinés quels remarquables professeurs de philosophie et quels compagnons les serpents peuvent être quand on leur en donne l'occasion. Et, invariablement, elle terminait ses causeries en faisant observer que, dans le profond de son cœur, un serpent n'est pas un trublion mais un vrai gentilhomme, et que, lorsqu'il frappe, il ne le fait que parce que quelqu'un, animé d'intentions mauvaises, a envahi son domaine, l'a attaqué, effrayé ou blessé.

C'était chose stupéfiante que de voir cette petite femme à la voix douce démontrer ces principes avec toutes sortes de serpents dangereux. Cette partie de son travail avait lieu dans ce que l'on appelait "la chambre de l'adoucissement", une

pièce rigoureusement nue avec, exactement en son centre, une lourde table oblongue. La plupart des visiteurs n'avaient pas le droit d'entrer dans cette pièce lorsqu'elle adoucissait un serpent, à cause du danger, mais à travers une glace fixée aux montants d'une des portes, quelques privilégiés étaient admis à observer ce qui se passait.

Ainsi placé en sécurité, on voyait Miss Wiley entrer doucement dans la pièce, se mettre devant l'extrémité la plus éloignée de la table et se tenir aussi immobile que la table elle-même. Dans chaque main elle tenait un curieux bâton long d'environ trois pieds, l'un de ces bâtons avait une sorte de filet à son extrémité, il servait à arrêter et à repousser les têtes des serpents qui allaient frapper, le bout de l'autre bâton était recouvert de tissu moelleux, c'était le bâton aux caresses.

Une grande boîte toute couverte d'étiquettes d'avertissements était roulée dans la pièce et placée sur la table. Des sons bruyants, retentissants et propres à faire courir le frisson sur les échines émanaient du sommet et des côtés de la boîte, proclamant la présence d'un serpent à sonnettes. Au signal de Miss Wiley l'extrémité de la boîte est élevée, la partie antérieure rejetée et Monsieur Serpent fait son entrée dans un nouveau monde. Et quel serpent ! Il a plus de six pieds de longueur, merveilleusement dessiné, rempli d'une énorme énergie et aussi menaçant, aussi meurtrier qu'il est possible. C'est un magnifique spécimen, nouvellement arrivé des profondeurs du cœur du Texas où se trouvent des serpents grands et coriaces.

A l'instant où le serpent prend contact avec la table, en un éclair et par un mouvement presque trop rapide pour être suivi des yeux, il s'enroule en une position de défense ou d'attaque. Le grand serpent du Texas est prêt à combattre quiconque pour survivre. Mais à son étonnement, à sa mystification évidente, il n'y a rien à combattre ; aucune cible mouvante à frapper. Il n'y a que des murs nus et une femme immobile devant lui. La tête du serpent s'élançe avec appréhension dans toutes les directions, essayant de découvrir d'où le mal peut venir. Les sonnettes de sa queue s'agitent, signe de furieuses menaces. Mais il ne se passe rien. Rien du tout.

Pourquoi donc Miss Wiley ne fait-elle rien des bâtons qu'elle tient dans ses mains ? Pourquoi donc le serpent, malgré tous ces bruits menaçants, n'essaie-t-il point une attaque de ses crochets venimeux en direction de Miss Wiley ?

La vérité est que Miss Wiley a fait "quelque chose" d'extrêmement important au gros serpent depuis qu'il glisse hors de la boîte, mais vous n'en saurez rien car cela est entièrement mental. Ce qui s'est passé n'est point seulement la rencontre extérieure d'une femme et d'un serpent, mais plutôt la rencontre exploratrice pour la première fois de deux invisibles individualités... de deux états d'esprit... de deux

parents surpris et déconcertés qui vont découvrir qu'en réalité ils sont bien apparentés dans le grand Plan et le Dessein de la Vie.

Dès le moment où Miss Wiley a aperçu le grand serpent, elle s'est mise à lui parler silencieusement. Extérieurement, elle semblait ne rien faire du tout. En fait, elle faisait la preuve de la puissance effective de sa règle d'action favorite dans tous les rapports avec les êtres : toute vie, quelles que soient sa forme, sa classification ou sa réputation, répond à l'intérêt sincère qu'on lui témoigne... au respect... à l'appréciation... à l'admiration... à la douceur... à la courtoisie... aux bonnes manières. Et, sans doute pour la première fois dans son existence, le grand serpent à sonnettes était inondé de ces qualités.

Si vos oreilles avaient été accordées au silencieux langage universel du cœur, vous eussiez entendu en détail le lot de bonnes paroles silencieuses qui allait de Miss Wiley au serpent. Non pas comme une "forme inférieure de la vie", mais comme à une expression semblable de la vie. Et dans ces bonnes paroles, entre autres choses, vous l'eussiez entendue louer le serpent pour ses nombreuses bonnes qualités, l'assurant qu'il n'avait absolument rien à craindre et lui rappelant à maintes reprises qu'il était simplement arrivé dans un nouveau foyer dans lequel il serait toujours apprécié, aimé et soigné. Tout ceci était communiqué sans le moindre son, le moindre geste par Miss Wiley.

Après un certain temps vous auriez remarqué un changement marqué dans l'attitude du serpent. L'agitation rapide de sa queue s'apaisait. Sa tête, qui s'était projetée nerveusement dans toutes les directions, se stabilisait en direction de Miss Wiley, bien qu'il ne puisse clairement distinguer la femme immobile du mur derrière elle. Le "tueur" du Texas non seulement ressentait mais répondait aux pensées, aux sentiments amicaux qui lui étaient adressés.

Et tandis que Miss Wiley continuait son discours rassurant, mais, à présent, par de doux sons vocaux, vous auriez été témoins du succès de cette technique d'adoucissement. Vous eussiez vu le serpent se dérouler lentement, s'étendre avec précaution sur toute la longueur de la table pour finir par reposer sa tête à quelques centimètres d'où se tenait Miss Wiley. Puis vous eussiez vu le premier mouvement physique de Miss Wiley lorsque, étendant la main, elle se mettait à caresser doucement le dos du serpent, avec le bâton recouvert de tissu d'abord, puis, aucune résistance n'étant manifestée, avec ses deux mains nues. Et, en regardant cette performance quasi incroyable, vous auriez vu le serpent arquer son long dos en ondulations semblables à celles d'un chat, afin de mieux sentir les caresses pleines d'affection qu'on lui dispensait.

Au moment précis où commençait le processus d'adoucissement, un nouveau "serpent venimeux" était devenu un membre de bon aloi du Zoo du Bonheur. Et Miss Wiley avait à nouveau démontré qu'en dépit des apparences, le bien est latent en tout être vivant et n'a, pour s'exprimer, qu'à recevoir la bienveillance, le respect, la compréhension, la douceur et l'amour.

### Poneys montés à cru

Lorsque j'étais enfant, peu d'images m'intéressaient autant que celles des Indiens américains montant à toute vitesse leurs poneys à travers la rude campagne de l'ouest. Je me demandais comment les Indiens faisaient pour rester sur leurs montures et comment ils les dirigeaient sans se servir de brides, de selles, ni de couvertures. Je m'émerveillais de ce qu'ils ne glissaient point par-dessus la tête de l'animal, en arrière par-dessus sa queue, ou de quelque autre façon lorsque brusquement, ils changeaient de vitesse ou de direction.

Plus tard, je regardais les Indiens américains monter leurs chevaux dans le fameux cirque de Buffalo Bill, et même d'aussi près, je ne parvenais pas à comprendre comment ils restaient sur leurs montures en prenant, à toute vitesse, les virages et en opérant de soudaines volte-face. Au cours des années, j'eus l'occasion de beaucoup voyager et le privilège de voir monter toutes sortes de cavaliers, mais, malgré toute mon expérience, jamais je ne parvins à m'expliquer comment les Indiens montaient leurs bêtes dans une telle coordination, un tel rythme, sans brides ni selles...

Enfin j'eus l'occasion de rencontrer des Indiens dans leur propre pays, et j'appris d'eux les secrets de l'antique art indien de vivre en amicale identification avec toute vie. Mais ces secrets ne me furent point dévoilés avant que j'eusse subi une période d'épreuves. Les Indiens firent preuve de pénétration dans leur examen de mon caractère et de mes mobiles. Enfin, je fus admis à passer par l'invisible porte qui a séparé le véritable Indien américain, avec sa profonde sagesse, de l'homme blanc. J'avais à apprendre que si l'on ne sait d'abord accompagner un Indien dans son rythme mental et spirituel, on ne peut point l'accompagner du tout.

Et je devins "ami intérieur" d'un chef indien particulièrement pittoresque. Il était tout ce qu'un homme dans sa situation est censé être. Dans son rôle terrestre il était supérieurement doué, passant avec succès toutes les épreuves, il honorait son espèce, sa tribu et le monde dont il était un inoubliable ornement. Parmi les Indiens, il était particulièrement admiré et respecté pour sa valeur morale et pour sa claire intuition, c'est-à-dire pour son habileté à voir à travers les choses jusqu'aux causes et aux réalités qui se cachent derrière le phénomène des sens. Il était également grandement estimé pour sa sagesse... sa discrétion... sa résistance physique... son intrépidité... ses qualités de chef... et pour la façon magistrale dont il montait les poneys à cru. A cheval sur l'un d'eux, en pleine action, il était magnifique et le voir monter était un spectacle dont on était reconnaissant.

Jusqu'à ce que je parvienne à parler avec lui dans cette langue universelle qui n'a pas à être prononcée, la communication entre le chef et moi dut se faire surtout au moyen de signes et avec l'aide d'un interprète. Le chef parlait volontairement très peu l'anglais et même lorsqu'il s'exprimait dans sa propre langue indienne, ses paroles étaient rares, soigneusement choisies, prononcées à de longs intervalles et très circonspectes. Il s'intéressait beaucoup plus à écouter le silencieux langage universel qui s'exprimait autour de lui à tout instant à travers toutes choses, qu'à parler.

A la fin d'un après-midi, tandis que le chef, l'interprète et moi, assis sur les genoux de notre Mère la Terre, nous contemplions un merveilleux couchant, je demandai au chef, par le truchement de l'interprète, s'il voulait bien me révéler le secret qui permet aux Indiens de monter leurs poneys sans bride, selle ou couverture. Un profond silence suivit ma question, qui se poursuivit pendant plus d'une heure. Puis, quelques sons furent émis par le chef. L'interprète se tourna vers moi. "Le chef dit que vous avez posé une bonne question", dit-il. Puis il y eut à nouveau un long silence. "Est-ce tout ?" demandai-je enfin à l'interprète. Il inclina la tête.

A partir de ce moment, chaque fois que nous nous retrouvâmes tous les trois ensemble, je trouvais toujours le moyen de demander au chef ce qu'il en était de la monte à cru des poneys. Mais jamais je n'obtins de réponse. Je ne comprenais pas pourquoi, mais, plus tard, je compris que j'avais été mis à l'épreuve.

Un jour, tout à fait inopinément, alors que j'avais oublié de poser ma question favorite, le chef demanda pourquoi je m'intéressais à la manière dont les Indiens montent les poneys. Je lui dis, par l'interprète, qu'à cause de ce que m'avait appris Cœurvaillant au sujet des rapports avec les animaux, je m'efforçais d'apprendre tout ce que je pouvais au sujet de ce lien mystérieux qui relie toutes choses créées en une inséparable et harmonieuse parenté. J'ajoutai que je pensais que le secret de la monte des poneys m'aiderait beaucoup dans cette voie.

Pendant un moment nous restâmes tous trois silencieux. Puis, lentement, le chef entonna des mots dans sa propre langue dans la direction de la ligne d'horizon. Lorsqu'il eut terminé, l'interprète se mit à parler. "Le chef veut que je vous dise", dit-il, "que pour connaître complètement ce que vous lui avez demandé, il faudrait que vous fussiez un Indien, élevé comme un Indien et que vous eussiez grandi avec un poney indien pour frère. C'est ainsi que vous comprendriez le Grand Mystère. Mais il va vous en révéler un peu par le langage des signes ; il dit que vous attrapiez ce que vous pourrez."

Le chef leva ses deux mains rugueuses avec les paumes tournées dans ma direction. Après une pause, il les plaça doucement devant son visage comme pour la prière. Nouvelle pause. Puis les doigts descendirent jusqu'à ce que leurs extrémités

reposent sur le dos de ses mains. Les deux index se levèrent alors tout droit comme s'ils ne faisaient qu'un doigt. Avec les mains dans cette position il décrivit lentement un cercle, les arrêtant enfin devant son visage et me regardant avec une expression interrogatrice.

Voici ce que ce langage de signes rythmiques m'avait appris : lorsque le chef leva ses deux mains dans ma direction, intuitivement je compris que l'une symbolisait un Indien et l'autre un poney. Lorsque ses deux mains se touchèrent devant son visage, cela signifiait le contact amical, plein de compréhension entre l'homme et la bête. Quand les doigts s'entrecroisèrent et touchèrent le dos de ses mains, cela signifiait la corrélation de tous leurs intérêts. Lorsque les deux index formèrent une flèche, cela symbolisait l'union qui devient l'unité. Et lorsqu'il décrivit un cercle avec ses mains dans cette position, cela indiquait que l'Indien et le poney opéraient en tant qu'une seule unité d'esprit, de cœur, de corps et de dessein. L'interprète me dit que j'avais fait "une bonne prise".

Chaque fois que le chef rencontrait un animal ou quelque autre chose vivante, il s'arrêtait pour établir avec elle un contact mental. Bien que le corps physique du chef foulât la terre, son identité mentale et spirituelle avait le mouvement dans l'espace sans bornes, embrassant toute la création en une parenté compréhensive dans laquelle toutes choses étaient importantes et toutes nécessaires au Plan et au Dessein divin. Pour l'aider à toujours comprendre et à se mouvoir au rythme de toute création il avait son compagnon, son conseiller, son guide : le Grand Esprit.

Le chef ne lisait jamais de livres, de magazines ou de journaux ; jamais il n'écoutait la radio, jamais il ne regardait la télévision. Lorsqu'il souhaite connaître les dernières nouvelles, lorsqu'il a besoin de sagesse nouvelle, de diversion mentale, de nourriture spirituelle, ou d'éclaircissements au sujet de quelque problème que ce soit, il se tourne vers ce qu'il appelle la grande Bibliothèque ; d'autres l'appellent l'Univers. Les "Volumes" qu'il consulte dans cette bibliothèque sont le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, les choses qui poussent, son poney favori, et toutes sortes d'autres choses animées et inanimées. Il les consulte avec humilité, réceptivité et vénération profonde. La riche expérience qu'il a de la vie lui a appris que l'Auteur qui parle à travers chacun de ces vivants manuscrits est le Grand Esprit.

## CHAPITRE 23

### Le fil d'or

Après le chef indien américain, je fis la connaissance d'un autre chef, c'était un Bédouin du désert d'Arabie. Ces deux hommes, vivant à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, pourraient naturellement être considérés comme étant étrangers l'un à l'autre. Pourtant ils ont une commune vision et vivent dans un rythme mental, spirituel et physique presque identique. Leurs vies sont reliées par le même fil d'or.

Je voudrais qu'il soit possible que vous, ces deux chefs et moi, nous soyons assis ensemble, jambes croisées, pour échanger de bons propos. Ce serait une aventure profitable, je vous le garantis, mais il faudrait, pour que ces deux chefs se livrent, beaucoup de soigneuse persuasion.

L'un et l'autre parlent le moins possible ; ils trouvent qu'il leur est plus avantageux de rester enveloppés de silence afin de pouvoir mieux entendre la Voix de l'Existence.

Mais nous pourrions commencer par demander au chef Bédouin de nous parler des chevaux arabes, célèbres dans le monde entier, et des chameaux qu'il élève. Peut-être nous révélerait-il le secret de l'accord et de la coopération quasi incroyables qui règnent entre lui et ses animaux.

Les paroles douces et modestement prononcées du Bédouin nous révéleraient la raison de son succès auprès des chevaux et des chameaux. Ce succès a pour base la haute qualité de ses propres pensées à leur égard. Ces pensées le précèdent lorsqu'il est parmi eux, demeurent avec eux tandis qu'il est en leur présence et restent près d'eux comme une bénédiction lorsqu'il les quitte.

Son penser exprime la franchise... la sincérité... l'admiration... l'appréciation... le respect... l'affection... un sentiment de camaraderie... l'humilité... le désintéressement... la compassion... et le désir de partager le meilleur de lui-même, le meilleur seulement, avec ses animaux. Les chevaux et les chameaux ressentent ces pensées chargées de bonnes grâces, même avant que le corps physique du chef ne soit en vue.

Dans tout ce qu'il disait au sujet de ses chevaux et de ses chameaux, il leur accordait une estimation mentale et spirituelle égale à la sienne. Il les considérait comme des "créatures célestes" et il ne parlait jamais d'aucune d'elles sans rendre hommage, d'une façon ou d'une autre, à ses divines qualités. Il en résulte que les chevaux et les chameaux lui répondent par le meilleur de leur esprit et de leur cœur, autant que par le meilleur de ce qu'ils peuvent donner dans l'action physique.

Lorsque l'un de ses animaux va mettre bas, le chef prend son tapis de prière et reste le plus possible à genoux ou assis auprès de la mère et de son petit qui va naître. Pendant ce temps, il leur énonce les vérités éternelles, il leur lit des morceaux de la plus belle littérature de l'Orient, il leur récite des parties du Coran, il médite et il prie avec eux. Si nous savions comprendre la signification à longue portée de cette attitude, nous serions en possession de l'une des raisons les plus importantes du physique exceptionnellement beau, de l'intelligence, de la douceur du caractère, des talents et de la célébrité des chevaux et des chameaux de ce chef.

Si nous lui avons demandé comment il avait acquis son extraordinaire connaissance des animaux, il nous aurait dit qu'elle lui venait de la seule source dont elle puisse venir c'est-à-dire de Dieu ; que Dieu dans Sa Sagesse infinie, Sa Puissance et Son Dessein, anime l'Univers ; que partout où l'on regarde on peut toujours voir Dieu briller à travers toutes choses et l'entendre énoncer à travers toutes choses la sagesse. Puis le Bédouin aurait placé les paumes de ses mains devant son visage, murmuré une brève prière et il se serait incliné en nous bénissant.

Et en obtenant du chef indien américain qu'il nous confie quelques-unes de ses expériences, nous découvririons à quel point ces deux chefs sont intimement reliés par la manière dont ils traitent les animaux en tant que semblables, en tant que parents, et en tant qu'associés complémentaires dans tout ce qu'ils font ; par la manière similaire aussi dont chacun d'eux retire, dans son contact avec les animaux, la moindre chose qui puisse s'opposer à leurs intérêts réciproques, partageant avec eux la loyauté, la considération et les résultats obtenus en commun.

Et si nous avons demandé au chef Indien, comme nous l'aurions fait pour le Bédouin, comment il était entré en possession de ses connaissances remarquables et d'où lui venait son habileté à les mettre, comme il le faisait, en pratique, nous l'aurions entendu en rejeter tout le crédit sur le Grand Esprit. Puis, par quelques mots soigneusement choisis, accompagnés par des images-symboles tracées en l'air de ses deux mains, il nous aurait assuré que lorsque l'on "sait voir juste" et que l'on a le "cœur tout bon" alors, où que l'on se trouve, on peut toujours voir le Grand Esprit insufflant la vie en toutes choses, créant toutes choses d'une unique essence, et énonçant à travers toutes choses la sagesse. Donnant ainsi à tout ce qui vit, non seulement l'importance du Créateur, le besoin du Créateur, et l'utilité du Créateur, mais faisant de tous les êtres des personnes et des frères.

Il n'y a, bien entendu, rien d'original dans ce que ce Bédouin et cet Indien accomplissent en reconnaissant les animaux comme ayant atteint des niveaux de communication mentale et spirituelle semblables aux leurs. Job recommanda, il y a bien des siècles, la même pratique :

*"Interroge les bêtes, elles t'instruiront.  
Demande aux oiseaux du ciel - ils te diront ;  
Les créatures rampantes te renseigneront,  
Les poissons de la mer t'informeront ;  
Car qui ne reconnaît chez eux la preuve  
Que la main de l'Eternel a fait toutes choses  
Et qu'il tient dans sa main l'âme de tout ce qu'il fit,  
Toute la vie de l'homme".*

*Job 12 : 7-10*

Ni l'un ni l'autre de nos deux chefs n'ont jamais lu la Bible ou entendu parler de Job. Pourtant chacun d'eux, dans des parties bien éloignées de la terre, suit avec succès les conseils de Job. Le Bédouin et l'Indien se renseignent auprès "des bêtes elles-mêmes" et des "créatures rampantes" pour être instruits en sagesse, pour être rassurés et dirigés dans "les Chemins de l'Eternel".

## CHAPITRE 24

### Les Zéphyr

Chaque fois que je pense aux grandes leçons que les animaux m'ont apprises, j'éprouve une gratitude particulière pour un sage petit philosophe qui, pendant quelque temps, fut mon compagnon et mon précepteur clandestin. Notre amitié fut clandestine parce qu'il se trouva que mon maître était un skunks [mouffette]. Non pas un skunks apprivoisé mais un skunks qui vivait une vie hardie, une vie indépendante, à sa guise, avec une grande adresse et beaucoup de succès, étant donné la désapprobation générale qui pesait sur lui.

Son nom était Zéphyr. Quelque part dans les collines avoisinantes, il avait un repaire caché où il pouvait passer ses jours en sécurité sans qu'on tirât sur lui. Presque tous les voisins le haïssaient à cause de ses visites nocturnes et le craignaient parce qu'il polluait l'atmosphère ; il considérait que ceux-ci violaient ce que Zéphyr pensait être ses droits, en tant que citoyen américain.

Zéphyr se spécialisait dans la tournée des jardins, des caves et des garages, en quête de nourriture et d'aventure. Et cela lui valait naturellement de fréquents conflits avec les voisins. Souvent, dans la nuit, ils le prenaient pour un grand chat et usaient de méthodes répressives qui entraînaient, de la part de Zéphyr, de redoutables représailles. Les voisins se servaient, pour mettre fin à sa carrière, de tous les moyens connus, mais aucun n'avait eu de succès. Zéphyr était trop rusé avec ses techniques défensives et offensives.

Ma première rencontre avec lui eut lieu un soir dans mon jardin. Il venait de renverser la poubelle et en inspectait le contenu. M'entendant venir, il se retourna et se prépara au pire. Je me tins immobile, comme m'avaient enseigné à le faire les autres animaux, et je me mis à lui parler amicalement en silence. Je l'assurai qu'il était le bienvenu, et je lui suggérai de continuer de faire ce qu'il faisait tandis que je m'avançais sur le sol pour jouir de la soirée.

Il ne fit aucun mouvement si ce n'est avec ses petits yeux aigus, pénétrants et calculateurs. Mais je savais ce qu'il faisait. Il m'observait, évaluant mon pour et mon contre. Ayant senti l'atmosphère que je diffusais dans sa direction, il évaluait mes mobiles et mes intentions. Enfin, il se retourna et se consacra au contenu de la poubelle.

Il ne se retourna pas une seule fois pour surveiller ce que je faisais. Apparemment il avait entendu et accepté ce que, mentalement, je lui avais dit.

Lorsqu'il eut terminé son repas, il vint se mettre à quelques mètres d'où j'étais assis et se mit à son aise. Lui et moi nous ôtâmes toutes les barrières de l'esprit et du cœur et nous nous détendîmes. Je laissais le meilleur de moi-même couler dans sa direction, et je sentais le meilleur de son esprit répondre.

Zéphyr devint un visiteur du soir quotidien. Très conscient de son impopularité générale, il ne descendait jamais des collines pendant le jour. Il apparaissait à la porte de service à n'importe quelle heure entre le coucher et le lever du soleil, émettant les bruits spéciaux d'un code de sa façon pour me faire savoir qu'il était là. Au bout de quelques semaines il amena Madame Zéphyr et, plus tard, des petits Zéphyr l'accompagnèrent.

Profitant de cette occasion exceptionnelle, j'élevai toute la famille Zéphyr au rang de professeurs. Nous usâmes du même programme qui avait donné avec Cœurvaillant de si remarquables résultats. Je recherchais les valeurs du caractère dans mes professeurs skunks et j'étudiais soigneusement ce qu'ils faisaient de ces qualités dans leur vie quotidienne.

Ce fut une révélation continuelle. J'étais loin de penser que les skunks possédaient d'aussi excellentes qualités, un code d'éthique, moral et social aussi admirable. Ils vivaient en famille sans la moindre trace de délinquance, ni de la part des parents, ni de celle des enfants. J'étais plein d'admiration et de respect pour eux. Leur comportement exprimait l'amour mutuel, la considération, la compréhension et la confiance. Ils étaient tous animés du désir de s'aider mutuellement dans toutes les circonstances de la vie.

Tandis que se poursuivait mon aventure avec les skunks, j'accompagnai un ami à une conférence qui avait pour but d'inciter à l'action pour remédier à "la grave crise qui sévit dans les relations humaines". Il y avait là des délégués venus de toutes les parties du monde. De nombreux orateurs se firent entendre et chacun avait un remède spécifique à proposer. Mais aucun ne prêta attention aux attitudes mentales dans les cas-types qui furent présentés et commentés. C'était un peu comme si on avait parlé de repeindre la pompe du village afin d'assurer l'adduction d'eau dans ce village.

On demanda à l'auditoire de donner son avis. Je suggérai que, pour résoudre nos problèmes de rapports humains, nous cherchions au-delà des frontières étroites de l'espèce humaine. Et, brièvement, je fis part de mes expériences avec les animaux : les serpents, les oiseaux, les insectes et autres sages non humains qui avaient été mes maîtres.

Après la réunion un avocat de Los Angeles, qui avait été parmi ceux qui la présidaient, me dit que, bien qu'il ait apprécié la nouveauté de mes propos, il ne pouvait souscrire à mes déclarations "trop absolues", c'est-à-dire au fait que tous les animaux ont, sur le thème des rapports entre les êtres, une sagesse précieuse à enseigner aux humains. Je lui demandai quels étaient à son avis ceux qu'il excluait : "Les skunks !" s'écria-t-il, faisant suivre cette exclamation d'une amère tirade contre ces animaux. Il avait, dit-il, livré bataille, bataille qu'il avait perdue, à un skunks, quelques années auparavant et depuis il les exécrait. Et il insista, disant qu'il n'y avait jamais eu et ne pourrait jamais y avoir un skunks doué d'assez de caractère et d'intelligence pour être capable d'apprendre quoi que ce soit à l'humain le plus stupide.

Je lui dis que si je lui offrais une prime de un dollar pour chaque qualité d'excellence qu'il pourrait trouver chez le skunks, j'étais sûr qu'avec son habileté de discrimination il trouverait de ces qualités en abondance et s'enrichirait d'une jolie somme. Il toussa poliment et la discussion prit fin ; l'heure du banquet de la conférence était venue.

Mais ce soir-là (ainsi qu'il me l'apprit par la suite) ma suggestion d'un dollar pour chacune des qualités du skunks se mit à tourner dans la tête de mon avocat, comme un insidieux slogan publicitaire, au cours de la nuit. Et le lendemain matin il demanda à sa secrétaire, sous le sceau du plus profond secret, où il pouvait se documenter au sujet des skunks, sans avoir à se rendre là où ils se trouvaient. La secrétaire suggéra un ouvrage qui traite de ce sujet. L'avocat lui demanda alors si elle pensait que quelqu'un ait pu s'intéresser assez à ces animaux pour écrire un livre à leur sujet. La secrétaire n'en savait rien, mais il lui semblait que cela se pourrait bien. Et un peu plus tard elle revint armée d'un certain nombre de livres et de coupures de journaux pris à la bibliothèque municipale.

Quelques jours plus tard, l'avocat m'appelait au téléphone pour s'excuser des choses désagréables qu'il m'avait dites, relatives aux skunks. "Je me suis informé", dit-il, "et j'ai amendé mon opinion. En fait, je connais relativement peu d'humains dignes, à mon avis, d'être appelés des skunks". [En anglais, "skunk" est une injure grave, une expression de profond mépris.]

Les skunks lui avaient montré, comme à moi, un moyen de découvrir des significations nouvelles à la vie et à l'universelle parenté.

### Etranges associés

J'ai un ami, faiseur de miracles, qui travaille surtout entre les murs de son laboratoire près de Pasadena, en Californie. Il se nomme J. William Jean et il s'est fait une réputation considérable, non seulement à cause des produits exceptionnels et utiles qu'il élabore, mais aussi pour son habileté à résoudre les problèmes apparemment insolubles du pétrole, du caoutchouc, des avions et ceux d'autres grandes industries.

Pour la plupart de ses collègues, Jean est un être très mystérieux. Ce qui le rend tel à leurs yeux c'est son habileté à obtenir des résultats auxquels ils sont incapables de parvenir, même lorsqu'ils se servent des mêmes formules, du même matériel et, qu'apparemment du moins, ils opèrent de la même façon que lui.

Ma curiosité étant également éveillée, je restai un certain temps dans le laboratoire de mon ami, le regardant travailler, écoutant son langage mental, essayant de découvrir comment il se liait aux bactéries et autres formes de micro-organismes sur lesquelles il travaillait. Mes connaissances en chimie étaient très limitées et les formes de la vie sur lesquelles il travaillait n'avaient que quelques millièmes de millimètre de long, mais, peu à peu, je commençais à percer le mystère et à découvrir son secret.

Ce succès était fondé sur les bases suivantes : la première était sa ferme conviction que toutes choses, quelles que soient les définitions et les classifications que leur imposent habituellement les humains, ne sont autres que des manifestations du dessein de Dieu en action. La seconde était son attitude mentale à l'égard de ses petits partenaires, une attitude débordante d'amitié, d'admiration, de respect, d'encouragement et d'expectative illimitée. La troisième était sa capacité d'esprit et de cœur pour les comprendre et pour coopérer avec eux. La quatrième, la réaction spontanée des bactéries et de ses autres associés micro-organiques à la façon dont il les traitait.

Rarement ai-je vu la règle d'or [Appellation anglaise des paroles évangéliques : "Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fît"] opérer à double sens d'une façon plus effective, et la voir agir entre un humain et des micro-organismes fut pour moi une étonnante expérience. Je ne me lassais pas de l'observer. J'avais devant moi un homme très sage qui avait appris que le moyen le plus efficace de parvenir à des rapports convenables avec quelque être vivant que ce soit, c'est de rechercher le meilleur de cet être et puis d'aider ce meilleur à s'exprimer pleinement. Il en résultait

que des millions d'organismes unicellulaires, invisibles à l'œil nu, se tournaient vers lui avec un enthousiasme aussi étonnant dans son efficacité que dans sa portée.

Certaines attitudes et certains des mobiles de Jean jouaient un rôle important dans son travail. En dépit des fatigues, des épreuves et des choses de la vie quotidienne, Jean avançait, animé d'un but, esprit de découverte, plein de gratitude et en accord amical avec tout ce qui vit. En dépit de certaines apparences contraires, il considérait l'univers comme étant extrêmement bien conçu, bien dirigé : une totalité parfaite. Et dans cette totalité, les bactéries et autres micro-organismes étaient inclus et considérés comme des semblables coopérant pleinement.

Le père de Jean était ingénieur de constructions qui apprit à son fils quatre choses essentielles pour bien vivre : le respect de toute vie, la compréhension et la tolérance, le fait de ne jamais oublier que chaque chose vivante a un rôle particulier et nécessaire à jouer dans le Plan, le Dessein universel. Enfin, l'obligation de venir toujours en aide à tous autant que possible.

Pendant un certain temps, Jean fut, lui aussi, ingénieur de constructions, employant des centaines d'hommes à de grands travaux. Au lieu de les traiter en employés, il les traitait en associés. Suivant les conseils de son père, il trouvait le temps de s'intéresser à leurs problèmes et faisait en sorte de les aider autant que possible. Et à maintes reprises il fut à même de voir à quel point l'application de la règle d'or est profitable lorsqu'on l'élève au-dessus de la théorie pour la mettre en action.

Et puis, un jour il se dit qu'il avait terminé le cycle de ses expériences dans le champ de la construction. La chimie lui ouvrait une porte nouvelle - une porte qui menait à des régions aussi attrayantes que mystérieuses. Il devint donc ingénieur de recherches scientifiques et son laboratoire se transforma en une sorte de tapis magique sur lequel il volait au-delà des frontières conventionnelles pour sonder les travaux du plus grand de tous les chimistes, notre Mère la Nature.

Dans ses explorations chimiques, Jean se servit, avec ses bactéries et autres micro-organismes, des mêmes méthodes qu'il avait employées avec ses semblables humains lorsqu'il était dans la construction. Comme alors, il mit la règle d'or en pratique dans tous les détails de ses recherches.

Je compris, bien entendu, que Jean se servait envers ses micro-organismes, des mêmes méthodes que m'avait apprises Cœurvaillant, celles dont se servait Grace Wiley envers ses serpents venimeux, celles que le chef indien américain employait avec ses poneys, celles dont le chef Bédouin usait vis-à-vis de ses chevaux arabes et de ses chameaux.

Comme eux, Jean construisait des ponts invisibles et s'en servait pour établir une communication amicale à double sens par la pensée ; des ponts mentaux partant d'où il opérait lui-même en tant qu'expression intelligente de la vie et allant là où les bactéries opéraient aussi en tant qu'expressions de cette même vie.

Des ponts intuitifs, construits sur un langage qui n'a pas à être formulé, des ponts au moyen desquels lui et ces infiniment petits étaient à même de donner, de recevoir et de partager. Des ponts du cœur, par lesquels Jean pouvait constamment s'adapter à eux plutôt que de s'attendre à ce qu'ils s'adaptent à lui.

Il résulte de tout ceci que Jean a acquis une connaissance remarquable de ses associés invisibles mais hautement efficaces. Il comprend leur attitude envers la vie ; leurs méthodes de travail, leurs sympathies et leurs antipathies et même leurs ambitions. Il sait ce qui convient à leur bien-être, à la paix de leur esprit et à leur pleine expression. Jean fait en sorte de donner à ses bactéries des conditions de vie idéales, les traitant avec autant de considération qu'il le ferait pour des êtres humains pour l'intelligence et la dextérité desquels il aurait le plus grand respect.

Et ses petits amis, pleins de compréhension, de leur côté, lui donnent avec enthousiasme le meilleur de ce qu'ils sont et de ce qu'ils savent.

Et de cette application mutuelle de la règle d'or, avec son mélange d'intégrité, d'esprit de collaboration, d'admiration, de loyauté, d'enthousiasme, de service dévoué et de partage intégral, sortent toutes sortes de produits nouveaux et utiles au plus grand bien de l'humanité.

## CHAPITRE 26

### Vers de terre

C'était un jour d'été dans un jardin calme et rempli de parfums de la Californie du Sud, un jour où la seule chose convenable est de ne rien faire du tout. Deux fauteuils confortables étaient renversés à l'angle le plus propice à la flânerie et deux paires de pieds étaient juchées sur une solide table. Ceux qui étaient nus m'appartenaient, les deux autres, chaussés de bottes, étaient ceux de Axel Steen, ingénieur civil, inventeur, bactériologiste et qui fait autorité en matière de ressources naturelles.

Nous parlions du concours considérable, mais généralement méprisé, que les animaux ont apporté aux humains à travers les siècles. Je demandai à Steen quel était l'animal qui a été, à son avis, le plus utile. Cette question était opportune ; Steen a beaucoup voyagé, son esprit est rompu à l'observation scientifique et son esprit très analytique.

"Voilà une question à laquelle il est facile de répondre", me répondit-il sans hésiter, "l'animal le plus utile à l'homme c'est le ver de terre".

"Le ver de terre ?"

"Exactement. Dans le règne animal, nul ne surpasse en utilité le ver de terre. C'est un bienfaiteur public hors classe. Et si vous ne me croyez point, venez au ranch et voyez vous-même."

Quelques jours plus tard, je lui rendis visite à son ranch situé au pied des collines à environ une heure de distance et je vis qu'il avait poursuivi des expériences sur les vers de terre depuis quelque temps déjà et qu'il en tirait des résultats presque incroyables. Et ce que je vis confirmait ce qu'il m'avait dit au sujet de ces animaux. Cela était à la fois si enrichissant et si propre à abattre l'orgueil, que je revins au ranch à maintes et maintes reprises pour apprendre à mieux connaître les vers et pour leur permettre de m'enseigner des leçons dans l'art de vivre qui, depuis, ont enrichi ma vie.

Les seuls vers avec lesquels j'avais, jusque-là, entretenu des relations étaient ceux que j'avais empalés sur mes hameçons ou bien repoussés du pied pour éviter de marcher sur eux. A cause de beaucoup de choses inexactes qui m'avaient été enseignées, je détestais cordialement les vers. Leur seule vue avait tendance à me remplir d'un frémissement d'horreur et de dégoût.

Mais, sous la direction experte de mon ami Steen, j'en vins à connaître intimement des centaines et des centaines de ces humbles créatures et à les regarder

travailler. Me faisant entrer dans le laboratoire spécial où il procédait à la plupart de ses expériences, Steen remplit ses mains de vers qu'il tira de l'un de ses nombreux contenants qui se trouvaient là et les plaça doucement sur de la terre fraîchement étalée sur une grande table, afin que je puisse les observer de près.

"Ils ne sont pas très beaux à voir", me dit un peu tristement Steen, "mais si vous les observez attentivement, avec l'esprit ouvert, vous verrez pourquoi ces petites créatures sont des bienfaiteurs si importants et pourquoi elles sont si essentielles à la vie des humains, particulièrement en ce moment".

Et Steen plaça de nouveaux vers sur la pile de terre. "Jusqu'à une époque récente", dit-il, "le ver de terre n'avait aucun crédit. Vint une découverte alarmante : on s'aperçut que la grave maigreur des moissons à travers une grande partie du pays était provoquée par la disparition du ver de terre. A mesure qu'il disparaissait, les moissons faisaient de même, laissant la terre stérile, improductive en dépit de tous les efforts humains, mécaniques, chimiques, pour la revitaliser. Face à cette menace de désastre général, les fruticulteurs, les fermiers, les jardiniers amateurs et professionnels se précipitèrent pour rendre à la terre ses vers."

Nous observâmes ceux que Steen avait placés sur la terre fraîche. Ils ne semblaient point du tout troublés d'être séparés aussi subitement de leurs parents et de leurs amis pour être déposés en territoire inconnu. Pendant un moment ils bougèrent lentement et rythmiquement, inspectant le terrain. Puis, tout comme s'ils avaient tous entendu le sifflet d'un contremaître, chaque ver se mit, là où il se trouvait, diligemment au travail. Mais je n'en sus rien tant que Steen ne m'eut pas expliqué ce qui se passait. Chaque ver avalait des particules de terre, broyait très finement ces particules au moyen d'un organe semblable au gésier d'un poulet et l'évacuait ensuite à son autre extrémité sous la forme d'un terreau nutritif et fertilisant. De plus, il aérait les couches supérieures du sol de manière qu'elles puissent absorber plus facilement l'oxygène et l'humidité.

Je commençais à comprendre pourquoi Steen donnait aux vers de terre une place élevée parmi les citoyens utiles. Et pour la première fois je compris pourquoi il obtenait dans ses jardins d'expérimentation des produits de taille si considérable et si hauts en valeur nutritive. Une fois de plus, je voyais un humain tirer de grands profits, par l'application de la règle d'or envers les animaux, même si ces animaux ne sont que les petits vers de terre méprisés.

Steen considérait les vers non pas seulement comme des semblables, mais comme des associés qu'il admirait et sur lesquels il pouvait compter pour une grande entreprise. Il parlait du principe selon lequel l'intelligence, Energie Universelle qui anime et gouverne une forme de vie, anime et gouverne toutes les autres. Par ses connaissances scientifiques, son expérience et sa capacité pour comprendre le point de vue des vers de terre, Steen fait tout ce qui est en son pouvoir pour leur satisfaction

et leur bonheur. De leur côté, ils tiennent leur part du contrat d'association en produisant pour lui le plus fin terreau qui soit, lui permettant ainsi de faire pousser des arbres, des fruits, des légumes et des fleurs d'une qualité exceptionnelle.

Afin de pouvoir observer un autre aspect de leur utile travail, je fus mené devant un contenant d'observation qui venait d'être rempli d'ordures ménagères. Steen plaça toute une armée de ses petits associés sur ces ordures. Il n'y eut parmi eux aucun désordre. Ils semblaient savoir qu'ils avaient là un travail spécifique à accomplir, chacun connaissait apparemment sa tâche et se mit immédiatement à l'œuvre, sans avoir à être surveillé ni dirigé. Avant la fin de la journée, ces petits ouvriers avaient pratiquement enlevé toutes les mauvaises odeurs des ordures qui, autrement, auraient diffusé des gaz toxiques. En quelques semaines - je retournai aussi souvent que possible pour regarder cette merveille - chaque particule de ce tas d'ordures avait été transformée en terreau nutritif.

Les vers sont considérés en général comme étant de répugnants petits objets rampants, tout à fait indignes de fréquenter les humains d'aucune manière. Cependant, socialement et d'une façon éducative, tous ceux dont je fis la connaissance au ranch de Steen étaient un exemple édifiant de désintéressement, d'industrie, d'esprit de service dévoué, d'harmonie et de rythme dans l'action créatrice. Tout ce que ces vers touchaient était amélioré et transformé. Nous autres humains, nous élaborons force théories sur la bonté et la vie utile à tous. Ces petits vers vivaient vraiment ces qualités, et cela sans jamais réclamer de félicitations !

De sorte que, si jamais vous me rencontrez marchant sur une route, et que vous me voyez m'arrêter, ôter mon chapeau et m'incliner en direction de la terre, vous saurez que je présente mes respects à un ver de terre qui passe. Je suis reconnaissant pour le privilège que j'ai d'habiter la même terre que de tels citoyens, modestes, dépourvus d'égoïsme et infiniment utiles.

## CHAPITRE 27

### Code de fourmis

Pour la première fois depuis bien des années que je l'habite, ma petite maison de la Californie du Sud était envahie par des membres de la famille des Formicordes, communément appelées fourmis. J'en fis la découverte à la fin d'une chaude journée, étant sorti sur mon porche de service pour prendre de quoi préparer mon dîner. J'avais laissé ouverte la porte de ma vieille glacière. Il n'y avait pas de glace car j'avais omis de faire signe au glacier, et je trouvai sur toute la nourriture que contenait ma glacière, plus de fourmis que je n'en avais jamais vu dans une maison. Il y en avait aussi sur tous les murs, le sol et les plafonds du porche et de la cuisine. Et sous la porte de service, des renforts se dirigeaient vers de nouvelles conquêtes comestibles.

Mon dîner était perdu. Ma bonne humeur aussi et, de même, toutes mes résolutions au sujet du traitement plein de respect, de bonté, de considération, de toutes les formes de vie. Ma colère envers ces fourmis était des plus primitives. Me précipitant chez mon voisin le plus proche, je lui empruntai un bidon de poison contre les fourmis. Armé de ce bidon dans une main et d'un balai dans l'autre, je me précipitai au massacre. J'allais montrer à ces petits bandits ce qu'il en coûtait de mettre ma maison au pillage.

J'étais sur le point de les trucider par le poison et le balai lorsque ma conscience Nouvelle Angleterre se mit à siffler. Elle voulait savoir, cette conscience, pourquoi, avec tout ce qu'il m'avait été donné de connaître au sujet des rapports équilibrés entre les êtres, j'en étais encore à vouloir occire ces insectes. Je commençai par raisonner avec moi-même, ce qui est toujours une bonne chose à faire lorsque l'on est dans un état d'esprit incandescent. Enfin je décidai de ne pas procéder au massacre mais de parlementer avec mes visiteurs indésirables, comme Cœurvaillant et d'autres animaux me l'avaient appris. Mais comment conférer d'une façon pratique avec une telle armée de fourmis ?

M'étant assis à terre pour mieux observer la situation, j'essayais de découvrir la fourmi en chef, ou le comité chargé des opérations, de façon à avoir une cible bien déterminée vers laquelle j'orienterais mon discours. Mais bien que je les observasse à travers une forte loupe grossissante, nulle fourmi, aucun groupe ne paraissait avoir sur les autres nulle prépondérance. Chaque fourmi semblait accomplir sa tâche dans l'effort général sans avoir besoin de direction ou de surveillance.

Etablir un pont invisible pour permettre le trafic mental à double sens entre soi-même et un seul animal est relativement facile lorsque l'on est préparé à cette expérience et que l'on sait s'y prendre convenablement. Mais établir pareille

intercommunication avec des centaines de fourmis répandues à travers la maison était tout autre chose. Je me dis que le seul moyen d'y parvenir était de me transformer en poste de diffusion afin de parler à toutes les fourmis à la fois. C'est ce que je fis.

"Ecoutez, les fourmis", leur dis-je, "il me semble que nous sommes dans un monde à l'envers et je ne suis pas bien sûr, en ce moment, d'être chez moi. Mais ce que je sais parfaitement bien, c'est que vous avez ruiné mon dîner. J'ai fait un effort considérable et une dépense considérable aussi, et cela tout seul, pour me procurer ce repas du soir. Et puis, sans demander la moindre permission, vous vous introduisez ici et vous vous emparez de mon repas. Ce n'est ni bien, ni juste, d'aucun point de vue, particulièrement par ces temps difficiles où nous devrions tous chercher à nous aider les uns les autres".

Je m'arrêtai pour observer les résultats de ma harangue. La diffusion de ce discours ne semblait avoir eu sur mes hôtes inattendus aucun effet. De nouvelles fourmis entraient sous la porte de service, d'autres faisaient leur apparition sur les murs et sur les plafonds, d'autres encore recouvraient la nourriture. C'était décourageant, pourtant je continuai :

"Vous n'en savez peut-être rien, mais je suis en état de vous supprimer en quelques minutes au moyen de ce poison et de ce balai. Pourtant cela ne semble pas être la bonne réponse. Nous autres humains, nous nous entretenons dans de semblables circonstances depuis des siècles, et nous sommes plus malheureux en conséquence, qu'au départ."

Puis, me souvenant que tout être vivant aime à être apprécié, je me mis à leur adresser toutes sortes de compliments. Je leur dis combien j'admirais leur intelligence... leur enthousiasme envers la vie... leur dévouement complet à ce qu'elles entreprenaient... leur action harmonieuse en vue d'un but commun... leur habileté à travailler en commun sans malentendus et sans le besoin d'être sans cesse commandées.

Je m'arrêtai à nouveau pour regarder à travers ma loupe. La situation semblait pire que jamais. Je décidai de clore l'émission.

"C'est tout ce que j'ai à vous dire", leur dis-je, "j'ai fait de mon mieux dans cette situation. Tout dépend de vous à présent. Je vous parle comme un gentilhomme à des gentilshommes".

J'entrai dans la salle de séjour et je m'assis. J'étais découragé. Et puis je me demandai si je n'étais pas un peu fou. Je me souvins qu'un vieil ami, psychiatre renommé, m'avait dit quelques semaines auparavant que la démarcation entre la santé mentale et la démence est souvent difficile à déceler et que beaucoup d'entre

nous la traversent journallement dans ce qu'ils pensent, disent, font. Avais-je traversé cette démarcation en tenant mon discours aux fourmis ? Est-il raisonnable de tenter d'établir avec elles un "gentleman's agreement" ? Je finis par aller porter mon désarroi dans un théâtre où se jouait une comédie et j'essayai d'oublier toute cette affaire.

Rentrant chez moi peu après minuit, j'allai voir sur le porche de l'entrée de service ce qui s'y passait. Il n'y avait pas une fourmi, pas une ! La porte de la glacière était restée ouverte, elle contenait toujours la nourriture appétissante et il y en avait sur la table toute proche, mais de fourmis, point ! Je promenai ma lampe électrique de poche sur chaque centimètre du sol, des murs et des plafonds, aucune fourmi n'y était. Ces petits êtres avaient tenu leur rôle dans le "gentleman's agreement".

Ceci eut lieu il y a plusieurs années. Depuis, je n'ai plus jamais été ennuyé d'aucune façon par les fourmis, ni chez moi, ni hors de chez moi. De temps à autre, une fourmi passe en éclaireur à travers une des pièces, venant du dehors, et en sortant, elle s'arrête juste assez longtemps pour que nous échangions un silencieux salut amical. Il y a d'innombrables centaines de fourmis dans les jardins autour de ma maison et de nombreuses entrées chez moi. Habituellement, il y a dans la cuisine et sur le porche de la porte de service de la nourriture que les fourmis aiment. Mais bien qu'elles envahissent les maisons de tous les voisins et qu'elles les ennuient excessivement, elles n'entrent point en nombre chez moi. Notre "gentleman's agreement" tient toujours, non seulement avec les fourmis qui envahirent ma maison, mais avec toutes les autres. Et j'ai l'impression d'être titulaire d'une carte invisible de membre honoraire du Syndicat des Fourmis. [La traductrice de cet ouvrage a entendu d'une amie, il y a plusieurs années, un récit tout semblable à celui que relate ici M. J. Allen Boone.]

## CHAPITRE 28

### Musca domestica

Freddie était une mouche. Pour l'observateur ordinaire, elle n'était qu'une mouche ordinaire qui incite à se précipiter sur le chasse-mouches pour lui asséner un coup mortel, cette sorte de créature que l'on tue dès qu'on la voit, non seulement pour son bien propre, mais pour la protection de nos semblables. A part la haute opinion que j'avais d'elle, Freddie n'avait aucun standing dans la société. En fait, sa seule distinction lui venait du nom qu'avait conféré à ses congénères un naturaliste suédois au dix-huitième siècle. Il les avait appelées "Musca domestica".

Ma première rencontre avec Freddie eut lieu de bonne heure un matin, dans ma salle de bains, tandis que je me rasais. Soudain, une mouche vint se poser au beau milieu du miroir grossissant dans lequel je me mirais, créant l'illusion d'être sur l'extrémité de mon nez.

La considérant en louchant quelque peu, je me demandais pourquoi, étant donné tous les terrains d'atterrissage propices aux mouches dans la salle de bains, celle-ci avait choisi le milieu de mon miroir. Je me demandais aussi à quoi elle pensait. Ma conclusion fut que, puisqu'elle était à Hollywood, dans cette ambiance de grandes prétentions et de mises en scènes ostentatoires, elle posait, comme un acteur qui cherche à attirer sur lui l'attention, tirant une réaction de narcissisme des propriétés grossissantes du miroir et se servant de moi comme auditoire.

Puis je réfléchis, me demandant comment il se faisait qu'une vulgaire petite peste telle que la mouche domestique ait le privilège de mouvoir son corps à travers l'espace avec une telle liberté, une telle aisance et tant de plaisir, alors que moi, présumé si incomparablement supérieur, je pouvais à peine m'élever de terre par mes propres moyens, sauf par de ridicules petits bonds. Pourquoi les mouches avaient-elles le pouvoir de marcher tout autour des murs et des plafonds, et d'y jouer, d'y méditer et même d'y dormir, alors que ce privilège m'était, à moi, refusé ?

Plus tard, tandis que je déjeunais dans ma petite cuisine, je levai les yeux de dessus mon journal et, sur le bord de mon assiette, je vis une autre Musca domestica. Je me demandai comment il se faisait que les mouches entrassent chez moi. [En Amérique, une maîtresse de maison se croit déshonorée si les mouches entrent chez elle.] Après le déjeuner, je me rendis dans la salle de séjour pour me mettre à écrire ma page quotidienne et là, je découvris une autre mouche qui se tenait sur le sommet d'une pile de papier à machine jaune.

"S'il y a trois mouches dans cette maison, c'est une chose", me dis-je, "mais si les trois mouches que j'ai vues ce matin sont une seule et même mouche, c'est autre chose".

Je passai rapidement dans la salle de bains, aucune mouche n'était sur le miroir. J'allai à la cuisine, point de mouche non plus. Revenu à mon bureau, je ne vis plus de mouche sur la pile de papier jaune. Je m'assis et j'attendis. Deux minutes environ passèrent ; une mouche apparut. Elle venait de la cuisine et montait un rayon de soleil comme un minuscule avion revenant de mission. Il apparaissait que les trois mouches entrées dans la maison n'en faisaient qu'une, et qu'elle me suivait tout autour de la maison comme un petit chien solitaire qui aurait cherché un peu de sympathie humaine.

Le petit être décrivit des cercles juste au-dessus de ma tête : puis il piqua et se posa à nouveau sur le papier jaune. Pendant quelques instants, nous nous considérâmes sans faire le moindre mouvement mais avec une curiosité évidente. Puis, avec précaution, je plaçai l'index sur le bord de la pile de papier jaune et, avec toute l'amitié dont j'étais capable, je demandai à la mouche si elle voulait bien s'y poser afin que nous puissions mieux faire connaissance. D'un mouvement trop rapide pour être suivi des yeux, la mouche, du papier, fut sur mon doigt.

Je levai le doigt au niveau de mes yeux et la considérai à travers un verre grossissant. Pendant quelques minutes, elle se tint parfaitement tranquille ; peut-être préparait-elle une nouvelle action. Puis du pas rapide qui caractérise les mouches, elle marcha de long en large le long de mon doigt comme si elle marchait au pas, au son d'une invisible musique militaire. De temps à autre, elle s'arrêtait, puis, reprenait sa parade. Elle donnait l'impression de s'amuser énormément et de souhaiter que je partageasse son plaisir.

Au milieu de ce rapide mouvement, la mouche s'arrêta soudain, se retourna complètement, marcha vers le milieu de mon doigt et frotta ses pattes par-dessus sa tête, la faisant ainsi s'incliner et se relever par bonds rapides dans ma direction. Présument que cette manœuvre était un signe d'appréciation, et ne voulant pas être en reste de bonnes manières dans ma propre maison, surtout vis-à-vis d'une mouche, je la saluai poliment à mon tour en m'inclinant. J'étais content, cependant, qu'aucun de mes voisins ne puisse me voir à travers la fenêtre.

Curieux de ce que seraient ses réactions, brusquement je lançai en l'air ma petite visiteuse. Cela ne la gêna point du tout, en fait, elle en parut contente. Elle se mit à voler au-dessus de ma tête, mais, lorsque je pointais mon doigt dans sa direction, elle descendait, se posait sur son extrémité comme si nous agissions ainsi tous les deux depuis longtemps. Je répétai ceci à maintes reprises, chaque fois lancée

en l'air, elle revenait toujours vers le doigt tendu vers elle et reprenait alors sa parade, plastronnant et dodelinant de la tête.

Au cours d'un de ces atterrissages, lentement j'étendis un autre doigt et je la touchai. Elle glissa un peu, malgré l'extrême douceur de l'attouchement, mais ne s'envola point et ne donna aucun signe de frayeur. Je caressai lentement le bord de ses ailes et me mis à lui parler silencieusement. Mais non pas comme "à une mouche" avec toutes les choses limitatives et accusatrices que nous attachons habituellement, nous autres humains, aux mouches, mais comme à un semblable intelligent. Et dans un monde tout rempli de malentendus, de crainte et de destruction, tout allait au mieux entre cette petite mouche domestique et moi, du moins pour le moment.

## CHAPITRE 29

### Mrs. Grundy

*[Mrs. Grundy désigne, en anglais,  
la malignité publique, le qu'en-dira-t-on.]*

A sept heures précises le lendemain matin la petite mouche domestique m'attendait au milieu du miroir à raser dans la salle de bains.

Ensuite elle me suivit dans la salle de séjour comme un petit chien aérien et, tandis que je travaillais à mon bureau, se divertit près de moi. Chaque fois que je m'arrêtais pour étendre le doigt dans sa direction et l'inviter à s'y poser, ma petite camarade n'y manquait point et, très habilement, m'engageait à caresser ses ailes. Dorénavant, à sept heures chaque matin, et cela aussi longtemps qu'elle joua son rôle sur terre, elle m'attendit sur le miroir à raser, et pendant tout le reste du jour nous étions presque inséparables.

Quelques jours après avoir fait sa connaissance, je lui donnai le nom de Freddie - Freddie-la-Mouche. (Freddie the Fly). Je sus qu'elle approuvait parce qu'elle répondait chaque fois que je l'appelais, que ce fut mentalement ou à voix haute. Nous nous transformâmes tous deux en un couple de cobayes, pour ainsi dire, pour voir jusqu'à quel point nous pouvions vraiment nous comprendre en tant que semblables. Il n'existe point de directives pour des procédés aussi irréguliers, et l'on ne bénéficie d'aucune coopération, d'aucun encouragement, pas même d'un signe d'amitié de la part de ceux qui comprennent habituellement de telles bizarreries en matière de curiosité appliquée. Dans cette entreprise, mon compagnon n'était qu' "une vulgaire petite mouche domestique", ce qui, automatiquement, le plaçait tout à fait en dehors de l'approbation humaine. A l'exception possible du temps, tout était contre nous, mais cela ne faisait qu'ajouter de l'intérêt et du piquant à notre aventure.

L'opposition la plus lourde à cette expérience nous vint de l'attitude de ce tyran social légendaire, Mrs. Grundy. Vous le savez, Mrs. Grundy désapprouve tout ce qu'elle ne comprend pas, et Mrs. Grundy a décrété formellement pour l'humanité toute entière que nul homme, doué de la moindre parcelle d'intelligence et de respect de soi, n'aura quelque rapport que ce soit avec une mouche, si ce n'est pour détruire cette vilaine petite peste.

Cette attitude meurtrière provient de la conviction que les humains et les mouches n'ont rien en commun, si ce n'est la naissance, l'incertitude, les ennuis et la

mort. Selon Mrs. Grundy, nous étions, Freddie et moi, d'irréductibles ennemis, engagés dans une lutte interminable dans laquelle aucun de nous ne demanderait ni ne recevrait de quartier ; un conflit au cours duquel Freddie et ses congénères recherchaient à tout instant des occasions de nous larder, moi et mes pareils, de germes de maladies, tandis que nous, humains, étions perpétuellement en croisade pour détruire à vue toute mouche, intimement convaincus que la seule mouche qui vaille est une mouche morte, et, plus elle est morte, mieux cela vaut.

Mrs. Grundy pense que, bien qu'il soit admissible de la part d'un humain d'avoir pour compagnons certains animaux, une telle situation lorsqu'il s'agit d'une mouche est absolument tabou ; tout geste social en faveur d'une mouche, toute tentative d'en traiter une en tant qu'entité intelligente, n'est pas seulement contraire à la nature et au bon sens, et, toujours selon Mrs. Grundy, celui qui serait découvert dans de telles intentions devrait être tout aussitôt remis entre les mains des autorités compétentes.

Dès le départ, donc, notre aventure eut contre elle la réputation de Freddie, et je dois avouer qu'elle était exécration. Elle était, de réputation, un clochard inutile, une peste, un proscrit de tous les milieux respectables, un danger social, un porteur de microbes, l'ennemi de la santé humaine, du bonheur et de la paix des hommes.

De sorte que, comme toutes les mouches, Freddie vivait avec une sentence de mort suspendue au-dessus d'elle. Même chez moi, il y avait toujours la possibilité qu'un ami vienne en mon absence et, ignorant que Freddie était mon invitée, essaye de tuer ma petite amie pensant, en agissant ainsi, se faire, me faire et faire du bien au monde entier. Mais Freddie était une philosophe et elle était passée maître en l'art de vivre. Elle ne permettait jamais à l'inimitié, sous aucune forme, d'altérer la joie qu'elle tirait de chaque minute, alors qu'elle jouait avec elle et était son jouet.

Un matin, tout au début de notre amitié, alors que Freddie se tenait au creux de ma main, se faisant caresser les ailes, je me dis qu'il était grand temps de construire un pont de communication à double sens par la pensée entre nous deux, afin que chacun de nous puisse partager avec l'autre son état d'esprit, ainsi que le battement de son cœur. De tels ponts communicants avaient fonctionné avec succès avec Cœurvaillant et d'autres animaux, même avec une armée de fourmis, pourquoi pas, alors, avec cette intelligente et vivante petite mouche ?

En commençant à essayer d'accoupler nos esprits et nos cœurs, je me remémorai soigneusement deux faits fondamentaux qui m'étaient toujours apparus comme étant de la plus haute importance dans des circonstances comme celle-ci : 1°) Que d'une façon inhérente Freddie-la-Mouche et moi, en tant qu'êtres vivants, nous étions les éléments inséparables d'une totalité, intimement liés, interdépendants, ne faisant qu'un. 2°) Que ni elle ni moi n'étions des causes originelles de quoi que ce

soit, mais des expressions individuelles et vivantes d'une divine Cause-Entendement universelle qui, à jamais, parlait et vivait à travers chacun de nous et à travers toutes choses.

Ces principes étant bien au centre de ma pensée, je me mis à parler silencieusement à Freddie comme à un semblable, tout comme j'avais appris à le faire avec Cœurvaillant. Je posai une question au petit être posé sur ma main, puis je donnai une attention soutenue à toutes les impressions mentales qui m'arrivaient ; ces impressions mentales, ces intuitions que j'avais appris à recevoir des animaux, oiseaux, serpents, insectes et autres espèces pleines de sagesse de ma parenté universelle.

Je fus surpris de m'apercevoir que chaque question posée silencieusement à Freddie était suivie, au moyen des impressions mentales, d'une silencieuse contre-question. Je demandai à Freddie ce qu'elle était supposée faire dans mon univers : instantanément, la réponse-question me demanda ce que je pouvais bien faire dans le sien. Je lui demandai pourquoi les mouches nous traitaient, nous les humains, si mal ; tout aussitôt elle voulut savoir pourquoi les humains traitaient toujours et si mal les mouches. Soudain mon oreille intérieure entendit ceci : ce qui était important ce n'était pas tant ce que chacun de nous faisait pour contribuer au bien dans l'univers de l'autre, mais ce que chacun de nous faisait pour contribuer au bien dans l'univers qui appartient à notre Créateur à tous.

Parvenu à ce point, je lançai Freddie en l'air et notre élucidant dialogue prit fin. Il le fallait, des visiteurs s'annonçaient à la porte d'entrée.

Avant que Freddie-la-Mouche vienne vivre avec moi et qu'elle se taille une place inoubliable dans mon admiration et mon respect, mon attitude envers les mouches avait été celle d'une franche inimitié. Je trouvais tout à fait déplaisante leur façon de marcher sur mon épiderme, de me mordre et de me taquiner, de s'installer sur moi. Puis survint Freddie qui, non seulement mit fin à cette antipathie, mais de plus m'apprit des choses que je n'aurais jamais crues possibles entre un humain et une mouche.

Un jour il se produisit une chose étonnante. J'étais assis à mon bureau, attendant un appel téléphonique. Freddie s'était posée sur la machine à écrire. Et je me demandais si notre expérience n'était pas un épisode cocasse entre un couple de fantaisistes dans leur espèce respective ou bien si de telles choses étaient vraiment possibles entre tous les humains et toutes les mouches. Pourquoi, exception faite de Freddie, avais-je toujours eu tant à me plaindre des mouches ? Pourquoi presque tous les humains s'en plaignaient-ils ?

Au milieu de ces spéculations Freddie s'envola soudain, vola vers l'extrémité de mon nez, décrivit en l'air quelques boucles, comme un petit avion acrobate, puis revint à la machine à écrire. Elle recommença cette manœuvre un certain nombre de fois, comme un chien intelligent essayerait d'attirer l'attention de son maître sur une chose que celui-ci, selon lui, aurait intérêt à savoir. Je lui accordai donc toute mon attention, me rendant soigneusement réceptif aux impressions mentales.

Quelques minutes s'écoulèrent sur la vieille pendule qui se trouvait derrière moi. Puis, "aussi doucement que le souffle d'un léger murmure" une impression aiguë me vint. Un nom, "Job". Un chiffre, "vingt-deux". Je courus vers mes bibliothèques, pris la Bible et cherchai le vingt-deuxième chapitre du livre de Job.

Parvenu au vingt-huitième verset de ce vingt-deuxième chapitre, je m'arrêtai, car dans les mots simples que j'avais sous les yeux se trouvait la réponse complète au problème des relations entre les humains et les mouches qui m'avait déconcerté. En fait, c'était la réponse à toutes les difficultés dans les rapports, que ce soit ceux des hommes, des animaux, des serpents, des insectes ou de quelque autre forme de vie.

Job, bien entendu, est un des grands explorateurs du mental et du spirituel de tous les temps. A peu près toutes les calamités qui puissent assaillir un être fondirent sur lui. Presque tous les soutiens sur lesquels les humains comptent pour assurer leur sécurité, leur bien-être, leur succès et leur bonheur lui furent retirés. De grands

malheurs le terrassèrent mais ne l'empêchèrent point de se relever - il en savait trop long mentalement et spirituellement.

Au cours d'une journée particulièrement sombre et décourageante pour lui, trois de ses amis - Eliphaz de Thenan, Bildad de Schuad et Trophar de Naama vinrent "pour se lamenter avec lui et pour le reconforter". Ce qui se passa alors est devenu un principe classique éternel sur la façon dont on doit penser, et le pivot de ce penser juste est l'obligation de rapports justes entre les êtres.

A la fin de ce fameux colloque, Eliphaz de Thenan fait une observation qui dut faire tomber Job et les autres à la renverse, tout comme cela me fit chanceler lorsque je lus ce vingt-huitième verset, Freddie-la-Mouche m'observant posée sur mon épaule gauche. Voici ce que dit Eliphaz : "Tu décréteras une chose et elle te sera établie : et la lumière brillera sur ta route".

Tout juste seize mots, mais dans ces mots je trouvai ma réponse, non seulement en ce qui concerne les rapports entre les humains et les mouches, mais en ce qui concerne tous les rapports.

Avant que Freddie-la-Mouche n'élise domicile chez moi, ce que j'avais décrété au sujet des mouches m'avait apporté une succession continue de résultats désagréables et ennuyeux. Je m'attendais à ce qu'elles m'ennuient, et elles n'y manquaient pas. Je m'attendais à ce qu'elles soient inamicales, et elles l'étaient. Je m'attendais à ce qu'elles me mordent, et en cela aussi elles me donnaient raison. Avec la précision et l'exactitude d'un écho, j'avais reçu extérieurement ce à quoi je m'attendais intérieurement, ce que j'avais décrété mentalement ou à voix haute. Depuis que j'ai changé mes convictions au sujet des mouches, je n'ai plus jamais été incommodé par ces insectes dans aucune partie du monde, pas même dans les jungles infestées par eux.

Après cette découverte, je nommai Freddie, bien que tardivement, au poste de précepteur et je la priai de m'enseigner ; ce qu'elle fit avec compréhension, originalité et efficacité. Notre programme était semblable à celui qui avait donné de si bons résultats avec le chien Cœurvaillant et d'autres animaux. Je recherchais en elle les belles qualités de caractère à l'aide d'un livre de synonymes et un dictionnaire ; puis j'étudiais ce quelle faisait de ces qualités dans sa vie journalière.

Les méthodes d'enseignement de Freddie étaient ingénieuses, divertissantes et instructives. Une de ses techniques favorites consistait à apparaître soudain à faible distance de l'extrémité de mon nez et à faire des acrobaties aériennes. Ceci détournait mon attention de ce que je faisais pour la porter sur elle, ce qui, apparemment, était

précisément ce que souhaitait mon petit metteur en scène. Alors, silencieusement, si j'étais assez alerte pour le recevoir mentalement, ou par quelque mouvement physique si cela était nécessaire, elle m'apprenait ce qu'elle jugeait utile que je sache, me l'enseignant non pas comme "une mouche" dans le sens où nous définissons et limitons, nous autres humains, ces créatures, mais en tant qu'expression semblable de l'Entendement de l'Univers.

Je fus donc l'élève de cette rescapée du tue-mouches et elle m'aida à trouver et à comprendre la véritable nature d'une mouche par-delà son apparence physique. Et plus j'y parvenais, plus cela nous devenait facile de dépasser les limites conventionnelles pour avancer dans la compréhension en un accord harmonieux.

Est-ce que tout ceci paraît trop insolite, trop incroyable pour retenir sérieusement l'attention ? Alors entendez ce que dit l'un des plus grands penseurs de génie de tous les temps. C'est Meister Eckhart, d'Allemagne, dont la vie de 1260 à 1327, fut une grâce et une bénédiction pour le monde entier. Des profondeurs de sa sagesse et de sa haute vision, il dit : "Lorsque je prêchais à Paris, j'ai dit, et je le tiens pour bien dit, qu'aucun homme de Paris ne peut concevoir, malgré toutes ses connaissances, que Dieu est dans les plus misérables créatures - même dans une mouche".

## CHAPITRE 31

### Ardoise nette

Un matin, tandis que Freddie me regardait me raser, une idée me vint. Cette idée était la suivante : pour que j'aie conscience de l'existence de ma petite compagne, il avait d'abord fallu qu'elle apparaisse en tant qu'image dans mon esprit individuel. Sans quoi j'aurais été tout à fait incapable de la connaître. Il faut d'abord, me dis-je, que je l'identifie en tant qu'image mentale - en tant qu'idée - et ensuite que je projette cette image mentale du subjectif dans l'état objectif.

Il me devint évident qu'à partir du moment où Freddie-la-Mouche, ou quelque autre être vivant, traversait la frontière entre ma non-connaissance et ma connaissance, dès ce moment, il devenait ma responsabilité personnelle pour ce qui était de le définir et de le qualifier. Cette définition, cette qualification pouvaient, ou bien être de ma part, originales ou être influencées par des notions préconçues. Mais en dernière analyse, tout ce que je décrétais à son sujet devait m'être personnel en ce qui concernait mes rapports avec lui. Clairement, c'était une loi universelle.

La première chose que je fis après avoir compris la signification à longue portée de tout ceci, fut de passer l'éponge sur l'ardoise de Freddie [Allusion à l'expression anglaise : "Make a clean slate". Passer l'éponge sur l'ardoise : repartir sur des bases nouvelles.], j'en effaçai tous les qualificatifs défavorables, tous les jugements à son sujet en tant que mouche, je rejetai tout ce que j'avais entendu dire, lu ou pensé au sujet des mouches qui fût le moins du monde restrictif ou malveillant. A partir de ce moment, elle devint pour moi ce que moi seul pensais d'elle. Et cette attitude maintenue en faveur de ma petite compagne ouvrit la voie vers les choses remarquables qui se produisirent ultérieurement.

Un autre facteur qui nous aida à dépasser les barrières qui ont empêché les humains et les mouches de vraiment se comprendre fut cette devise : "Si vous voulez apprendre le secret des justes rapports, ne recherchez que le bien, c'est-à-dire le divin, dans les gens et dans les choses, et laissez tout le reste à Dieu."

L'observance de ce précepte fut comme le fait de brandir une baguette magique sur tous mes contacts avec Freddie. Cela la transforma en quelque chose qui avait l'air d'une mouche, mais qui, assurément, ne se comportait pas comme telle à mon égard. Par l'effort constant que je faisais pour ne rechercher en elle que le bien, Freddie devint semblable à un personnage tiré des contes de Hans Christian Andersen.

Cependant il n'était pas toujours facile de maintenir nos délicats et sensibles rapports. Cela exigeait que je m'efforce de comprendre son point de vue dans tout ce que nous faisons et que je prenne garde à la moindre pensée que j'envoyais dans sa direction. Je vis que je ne pouvais permettre à rien qui fût discourtois, malveillant ou autrement préjudiciable, d'entrer dans mon attitude mentale envers elle ; dès que je le faisais, nos rapports se déséquilibraient.

Dans tout ceci il n'y avait ni sensiblerie, ni sentimentalité, ni le fait de prendre les désirs pour des réalités. Je fus tout simplement obligé de constater que lorsque je pensais à Freddie comme étant soit intelligente ou inintelligente, bonne ou mauvaise, amicale ou inamicale, c'est précisément dans le sens de ma pensée qu'elle se comportait. Car Freddie n'était ni plus ni moins que l'état manifesté de ma propre conscience à son sujet.

Lorsque ma pensée à son égard se tenait à un niveau élevé, comme le ferait un gentilhomme au sujet d'un autre gentilhomme, toutes nos affaires mutuelles fonctionnaient harmonieusement. Lorsque, occasionnellement, je l'oubliais et que je permettais à ma pensée de prendre à son endroit un tour attentatoire, nos rapports s'altéraient et demeuraient mauvais jusqu'à ce que mon attitude se transformât.

En tant que mon précepteur, mon amie et ma compagne d'aventure, Freddie-la-Mouche avait toute liberté dans la maison et pleine permission de faire tout ce qui lui plaisait. Je sais bien que cette liberté, elle aurait pu la prendre de toute façon, cependant je la lui donnai de bon cœur comme une marque de mon admiration et de mon respect. En fait, c'était un hôte modèle. Elle savait toujours ce que l'on attendait d'elle et ne manqua pas une seule fois de se conduire d'une façon pleine de prévenance et de considération.

Plus je parvenais à voir au-delà de la forme physique de Freddie-la-Mouche, plus il devenait facile de la reconnaître comme un semblable, c'est-à-dire une expression de l'Entendement de l'Univers. J'étais alors à même d'écouter avec elle, ainsi que de l'écouter. Et, une fois de plus, je compris que tous les êtres vivants sont des instruments individuels au travers desquels l'Entendement de l'Univers pense, parle et agit. Nous sommes tous apparentés en un accord commun, pour un but commun et pour un bien commun. Nous sommes tous les membres d'un vaste orchestre cosmique dans lequel chaque instrument vivant est essentiel et complémentaire à l'harmonieuse symphonie de l'ensemble.

## CHAPITRE 32

### Mouche, vole !

Biologiquement parlant, la vie d'une *Musca domestica* n'est pas des plus brillantes. Née dans un monde d'inimitié et d'ennui, elle passe une existence terrestre de quelques semaines et meurt. C'est du moins son histoire telle que la présente l'observation humaine conventionnelle. Il est à conseiller, cependant, d'accepter cette opinion avec une certaine circonspection.

Quel fut exactement le temps imparti à Freddie avant qu'elle ne disparût définitivement, je ne le sais point, mais la majeure partie de ce temps dut se passer entre les murs de ma maison en tant qu'invitée d'honneur. Son emploi du temps ne comportait de place ni pour l'ennui ni pour la dépression. Freddie était animée d'un goût merveilleux pour la vie et elle savait trouver beaucoup de bonheur dans le seul fait d'être elle-même dans le moment immédiat.

J'ai relaté comment, lorsque j'étais en entraînement auprès de Cœurvaillant, nous étions parvenus, lui et moi à un tel point de réciproque compréhension que je pouvais l'appeler, lorsqu'il était hors de ma vue, pour le voir répondre immédiatement à mon appel. Il en fut de même entre Freddie-la-Mouche et moi. Si j'avais besoin d'elle et que je ne sache pas où elle était, il suffisait que je lui adresse un appel mental et, en quelques secondes, elle apparaissait. Son point de ralliement favori était un point dans l'espace à peu de distance du bout de mon nez où il était impossible que je ne la voie pas.

Cette intercommunication silencieuse devint chose simple après que je me fus débarrassé des faux concepts hérités ou acquis pendant ma formation, pour apprendre combien cela est naturel et normal. Ce que j'appris de cette mouche fut exactement ce que j'avais appris de toutes sortes de "créatures muettes". [Appellation fréquente en anglais pour désigner les animaux.] J'appris à cesser de les traiter en créatures stupides.

Dans la quiétude et l'abri de notre petite maison, où nous pouvions faire sur la vie les expériences que nous voulions, Freddie et moi nous fîmes la preuve de la vérité selon laquelle : "D'êtres dissemblables naît la plus belle harmonie". Peu d'êtres pouvaient être aussi différents que cette petite mouche et moi, et pourtant à chaque heure nous découvriions entre nous des harmonies nouvelles.

Bien que j'apprisse beaucoup de choses concernant la mentalité et le comportement de Freddie, et bien que j'améliorasse constamment la possibilité d'échanger avec elle des points de vue, une chose me déconcertait. Où allait-elle à la

fin de l'après-midi lorsque le soleil avait disparu derrière les collines de Hollywood ? Je me transformai en détective mais ne pus jamais dévoiler ce mystère. Pendant les heures de la journée nous étions, la plupart du temps, ensemble, mais lorsque le soleil disparaissait, Freddie faisait de même. Puis, à sept heures le lendemain matin, elle m'attendait sur le miroir de la salle de bains.

Un de nos divertissements favoris était une variante d'un jeu appelé "Vole, mouche !" (Shoo Fiy), auquel les membres du célèbre Club Plumes et Crayons (Pen and Pencil Club) de Philadelphie avaient coutume de jouer dans le jardin du club lorsque le soleil était au zénith et les mouches nombreuses et actives.

Des éditeurs, des journalistes, des artistes, des musiciens, des acteurs et d'autres encore, s'asseyaient autour d'une grande table ronde, chacun ayant devant lui un morceau de sucre et une quantité de jetons de poker. Au commencement de chaque partie, un garçon faisant office de maître des cérémonies, inspectait attentivement chaque morceau de sucre afin de s'assurer qu'aucune humidité ne lui avait été ajoutée du bout d'un doigt subrepticement humecté. Lorsqu'il était assuré que tout était en ordre, le garçon agitait sa serviette et dispersait les mouches dans toutes les directions. Puis, lorsqu'elles s'étaient suffisamment éloignées, il abaissait la serviette et invitait cordialement les mouches à revenir et à déguster le sucre. Chaque fois qu'une mouche venait atterrir sur son morceau de sucre, le joueur recevait un jeton de chacun des autres joueurs. C'était du jeu, sous une de ses formes les plus indolentes et les plus absurdes.

La variante de ce jeu auquel nous nous livrions, Freddie et moi, était tout aussi insensée, mais cependant, fort amusante. Je commençais par délimiter au moyen de crayons de couleurs, deux "aires d'atterrissage", l'une représentant le côté de Freddie, l'autre le mien. Au commencement de chaque partie, j'obtenais de Freddie qu'elle se fixât à l'extrémité d'un de mes doigts. Puis, brusquement, je la projetais en l'air. Lorsqu'elle revenait, j'ouvrais ma main afin qu'elle s'y pose et je marquais nos points respectifs, selon qu'elle s'était posée sur l'un ou l'autre côté de la ligne démarquée. Freddie me battait invariablement à ce jeu, mais c'était elle, bien sûr, qui volait et se posait. Lorsqu'elle disparut finalement de la scène terrestre, je lui devais plus de trois cent mille dollars de jetons. Bien entendu nous jouions, elle et moi, gros jeu.

Quand je m'en fatiguais, (elle semblait ne jamais l'être), je l'invitais à venir se faire caresser les ailes et, tous les deux, nous nous reposions en écoutant tranquillement la Voix de l'Existence tandis que, silencieusement, elle parlait à travers chacun de nous. Et à nouveau la petite mouche et moi nous faisons la preuve de cette grande vérité : là où il y a compréhension mutuelle, courtoisie réciproque, et respect et appréciation de part et d'autre, il y a toujours camaraderie.

Partout où j'allais dans la maison, Freddie suivait, prenant part de son mieux à l'activité, montant souvent sur mon épaule et parfois, volant devant moi en faisant des acrobaties. Si j'étais pressé et me précipitais à travers les pièces, elle filait de l'avant et me montrait combien j'étais peu agile et peu preste auprès d'elle. Si je m'arrêtais soudain, elle accomplissait quelques boucles d'observation et revenait se fixer sur mon épaule.

Si j'écoutais la radio, Freddie se perchait au sommet du poste et semblait écouter aussi. Si j'avais à tirer des livres de la bibliothèque ou des fiches de mon fichier, elle surveillait l'opération de quelque point d'observation. Et lorsque j'écrivais, elle passait le temps en volant autour de moi ou en se promenant sur mon bureau.

Bien que Freddie ait la permission d'agir à sa guise, elle était priée de ne point se promener sur mon visage, sur mes mains ou quelque partie exposée de ma peau. Je lui expliquai soigneusement que ces promenades sur l'épiderme humain ont tendance à provoquer chez les membres de mon espèce, de violentes réactions.

Elle dut me comprendre, car jamais, pendant tout le temps qu'elle vécut avec moi, elle ne viola cette règle. Elle déambulait sur mes habits, qui avaient été déclarés "territoire permis", elle se promenait le long du bord de mon col et de mes manches, mais ses pattes ne touchèrent à aucun moment ma peau sans ma permission.

Quel exemple de sociabilité de la part "d'une vulgaire petite mouche", d'un être qui n'avait reçu aucune instruction, qui ne savait ni lire ni écrire, qui ne pouvait pas poser de questions, qui ne savait pas comment vit le reste du monde et qui n'avait point de Emily Post [Guide mondain qui fait autorité aux Etats-Unis.] pour lui enseigner les bonnes manières. Mais Freddie n'avait pas besoin de ces secours humains. Elle possédait la capacité innée de savoir, d'être, et de partager avec autrui ce qu'elle savait, ce qu'elle était.

Une nuit, j'étais couché depuis plusieurs heures, on frappa vigoureusement à ma porte comme si un peloton de police s'y trouvait. En fait, c'était un acteur de mes amis qui bouillait de curiosité. Il venait d'entendre parler de Freddie-la-Mouche au cours d'un dîner auquel il avait assisté. Ce qu'il avait entendu l'avait vivement intéressé, mais il ne voulait y croire que sur vérification personnelle.

Je lui dis qu'il lui serait impossible de faire la connaissance de Freddie à cette heure car j'ignorais où ma petite compagne passait les heures entre le coucher et le lever du soleil. Et je suggérai qu'il revint le lendemain matin, lui garantissant alors la présence de Freddie. Impossible, l'acteur partait pour New York dès l'aurore. Il me supplia de lui montrer Freddie et je consentis à essayer de la faire apparaître, mais à mon corps défendant.

Le comédien s'installa au centre d'un grand canapé d'où il découvrait toute la pièce. Je m'assis dans un fauteuil dont le bras était un lieu de repos favori de Freddie. Et mon ami de me fixer comme on regardait le grand magicien Houdini.

Je me tenais absolument tranquille et, sans donner le moindre signe de ce que je pensais, je me mis à envoyer de silencieux appels urgents à Freddie. Nous attendîmes longtemps, Freddie restait invisible. L'acteur, compte tenu de sa nature exigeante, demeurait incroyablement patient. Mais il émanait de lui une forte atmosphère d'incrédulité. Je continuai mes appels silencieux.

Il se passa encore beaucoup de temps sans que rien ne se produise. Puis, au moment où j'allais arrêter mes appels, une étincelle de vie vigoureusement animée sortit à toute allure des ténèbres de ma chambre à coucher. C'était Freddie. Elle se mit à décrire de lents cercles au-dessus du niveau de mes yeux.

"Est-ce vraiment Freddie ?" s'exclama le comédien.

Pendant quelques minutes nous regardâmes la petite mouche tandis qu'elle volait lentement, attendant de savoir ce qui se passait. Puis, je pointai un doigt dans sa direction. Freddie descendit tout aussitôt et vint se poser avec grâce sur l'extrémité de mon doigt. L'expression sur le visage du comédien était, j'en suis certain, telle qu'il n'en avait jamais montré. Pendant un moment je parlai audiblement à Freddie, la remerciant d'être venue et lui expliquai la situation, puis je la présentai à l'acteur.

Après quoi, Freddie, à mon invite, se posa sur le bras de mon fauteuil pour se faire caresser les ailes. Profondément impressionné par ce qu'il venait de voir, le comédien quitta le canapé et vint près de mon siège afin de jouer à son tour avec Freddie. Mais au moment où il étendait la main, Freddie s'envola vers le plafond et n'en voulut plus descendre avant que mon ami n'ait regagné le canapé. Notre visiteur fit des efforts répétés, accompagnés de toutes sortes de paroles aimables, de belles phrases, pour gagner l'amitié de Freddie. Rien n'y fit, et chaque fois, ma petite camarade s'élançait vers le plafond. C'était un affront sanglant.

"Mais enfin, je ne vais pas lui faire de mal !" s'exclama le comédien, me suppliant de servir d'intermédiaire.

Je lui répondis que c'était Freddie, et non pas moi, qu'il avait à convaincre. Il recommença de nombreuses fois, se servant de toutes les techniques vocales et physiques qu'il put imaginer. Freddie ne voulut absolument rien avoir à faire avec lui.

Bien qu'il demeurât extérieurement poli devant cette situation, notre visiteur était profondément mortifié par le comportement de Freddie. Dans le monde du théâtre, il est l'objet de beaucoup de respect et traité en personne considérable. Et il s'attend à ce que chacun le reconnaisse et lui rende, d'une façon ou d'une autre, hommage. Et voici qu'une mouche, une vulgaire mouche, jetait le trouble dans le mécanisme bien rôdé de son estime de soi. Une vulgaire petite mouche lui faisait affront. Il n'aimait pas cela du tout.

## CHAPITRE 34

### Gloire du matin

Notre visiteur Insista pour savoir pourquoi ses offres d'amitié étaient repoussées. Et nous parlâmes jusqu'à ce que l'aurore se glissât à travers les fenêtres du salon. Trois raisons de son échec apparurent à mesure qu'il parlait. D'abord il accordait relativement peu d'attention au rapport de ses pensées avec ses paroles et ses actes. Ensuite, il avait toujours détesté les mouches. Enfin, les mouches lui avaient toujours fait ce qu'il avait décrété à leur sujet, ce à quoi il s'attendait de leur part.

Je lui demandai ce qu'il aurait fait si Freddie s'était posée près de lui, chez moi, si je n'avais pas été là pour la lui présenter. Il répondit qu'en toute probabilité il aurait tenté de l'occire, pensant rendre ainsi grand service à l'humanité. Je lui demandai alors s'il pensait que cette attitude pouvait avoir un rapport avec la façon dont Freddie réagissait à son contact. Le comédien se renversa sur les coussins du canapé et se mit à caresser son menton, célèbre objectif des photographes. Ma question, de toute évidence, avait projeté sa pensée sur un territoire qui lui était étranger ; tandis qu'il réfléchissait, Freddie, priée par moi, s'envola du bras de mon fauteuil pour se poser dans la paume de ma main.

Enfin notre visiteur sortit de son silence : "Pour être tout à fait franc avec vous", dit-il, "je ne sais comment répondre à votre dernière question. Je suis plutôt saisi par ce qui s'est passé ici ce soir. Je n'y comprends goutte. Mais, quoi qu'il en soit, je suis apparemment du mauvais côté de la question. Mais, au fait, suis-je bien du mauvais côté ? Pourquoi mon attitude envers les mouches est-elle si répréhensible ? C'est une attitude que partagent, à part vous, tous ceux que je connais. Et c'est ainsi que le monde entier pense à l'égard de ces insectes. Une telle majorité peut-elle se tromper ? Après tout, qu'est-ce qui rend votre mouche si différente des autres, à part les tours intéressants que vous lui avez enseignés ?".

Je lui dis qu'à mon avis c'était à lui de répondre à ces questions. "Mais avant d'essayer", ajoutai-je, "il y a un ou deux faits que je veux vous interpréter de la part de Freddie, dont vous n'avez pas encore appris à parler le silencieux langage du cœur. Pour commencer, Freddie veut que vous compreniez bien qu'elle sait parfaitement que toutes vos démonstrations d'amitié n'étaient point du tout sincères : vous n'avez fait que lui jouer la comédie. Elle ne croit donc point en vous et ne croit pas non plus ce que vous avez dit. En ce qui la concerne, vous n'êtes qu'un vulgaire assassin."

Notre visiteur était pantois. Sans doute personne ne lui avait jamais parlé de la sorte, du moins depuis qu'il était devenu célèbre. Je vis qu'il se demandait si je parlais sérieusement ou si je m'amusais à ses dépens. Avant qu'il ne puisse parvenir à des conclusions définitives, je revins à la charge.

"La personnalité que vous avez cultivée et qui vous est si utile dans votre profession comme dans le monde", lui dis-je, "est peut-être assez bonne pour vos relations humaines, mais elle ne suffit point à cette petite mouche, elle vous l'a clairement montré. Lorsque vous êtes entré en contact visible ce soir, Freddie s'est mise à dresser de votre personne un inventaire rapide mais exact, non pas seulement de votre apparence physique, et des sons que formait votre gorge, mais plus particulièrement de l'atmosphère mentale que vous diffusiez et l'attitude intérieure que vous projetiez sur elle. Tout cela, elle pouvait le sentir aussi clairement que si vous l'aviez touchée de votre main. Et, vous ayant jugé, elle ne veut rien avoir à faire avec vous. Si vous vous mettez à sa place, pouvez-vous le lui reprocher ?"

Ces paroles furent suivies par un long silence. Notre visiteur semblait méditer, il aurait pu aussi bien être endormi ou mort, tant il demeurait immobile. Enfin, il ouvrit les yeux, "Non", dit-il lentement et avec l'accent d'une sincérité profonde, "je ne peux pas blâmer du tout votre petite amie de m'avoir traité comme elle l'a fait. Je le méritais bien".

Il se fit à nouveau un profond et long silence. Puis, notre visiteur se leva et vint tout près de là où j'étais assis, ayant Freddie dans ma main, et il se mit à la regarder avec beaucoup d'intérêt. Freddie se retourna vivement et vola dans sa direction, mais cette fois, elle ne s'enfuit point vers le plafond. "Les miracles, les signes et les merveilles" apparaissaient ! Au profond de son être le comédien avait plaqué un accord harmonieux, celui de la parenté universelle et, en un clin d'œil, le rapport entre lui et la mouche s'était établi. Le comédien le savait. Freddie le savait. Je le savais aussi. De plus, je savais que jamais plus l'acteur ne serait importuné par les mouches tant qu'il maintiendrait cet accord. Et il ne l'a jamais été.

Avec le charme qui l'a, depuis longtemps, rendu célèbre, il s'inclina devant la petite philosophe qui se tenait dans ma main. "Merci infiniment, Freddie", dit-il, "Vous m'avez appris ce soir une grande leçon, une leçon dont j'avais grandement besoin. Je ne l'oublierai point, cela je vous le promets à tous deux". Puis avec un joyeux "à bientôt !", il disparut dans le jour nouveau.

Freddie et moi nous nous attardâmes dans le soleil du matin. Passant en revue les circonstances de notre amitié, je vis que je ne pouvais me souvenir d'une seule occasion au cours de laquelle la petite mouche se fut rendue coupable d'un seul de ces actes antisociaux pour lesquels ses semblables sont traqués et tués si impitoyablement. Son caractère et son comportement auraient fait honneur à un être humain. Pour le bel exemple qu'elle me donnait en tant qu'être parent et comme

marque de ma grande admiration, de mon respect et de mon affection, mentalement je lui décernai la Médaille du Mérite.

Comme je terminais ce discours venant du cœur, Freddie s'élança en l'air et se mit à décrire de lents cercles juste au-dessus de ma tête, chaque cercle étant un peu plus haut que le précédent. Les rayons du soleil entrant par les fenêtres la transformèrent en or pur ; elle devint une scintillante partie des rayons eux-mêmes. Alors, à travers les siècles, j'entendis à nouveau les paroles du Maître Eckhart : "Lorsque je prêchais à Paris j'ai dit, et le tiens pour dit, qu'aucun homme à Paris ne peut concevoir, malgré toutes ses connaissances, que Dieu est dans les plus misérables créatures, même dans une mouche."

Les cercles que décrivait en l'air Freddie s'élevaient plus en plus. Je me demandais ce qu'elle pensait, où elle allait aller. Sa spirale d'or s'envolait dans l'espace. Puis elle se perdit si bien dans les rayons du soleil et se fonda dans la gloire du matin qu'il me fut impossible de l'en distinguer comme un objet séparé. Cela ne faisait plus qu'une présence, une substance, une action unique. Et ma petite amie, mon petit professeur, faisait partie de cette divine grandeur.

Je ne revis plus jamais Freddie-la-Mouche. Ce fut la sortie parfaite d'un parfait acteur, à la fin d'une représentation parfaite.

La composition et l'impression de cet ouvrage

ont été réalisées par CLERC S.A.

18200 SAINT-AMAND - Tél. : 48-96-41-50

pour le compte des EDITIONS DANGLES

18, rue Lavoisier - 45800 ST-JEAN- DE-BRAYE

Dépôt légal Editeur n°1946 - Imprimeur n°5506

Achévé d'imprimer en Juillet 1994